BnF Gallica

Lauzun. Tome 2 / par M. Paul de Musset

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Musset, Paul de (1804-1880). Auteur du texte. Lauzun. Tome 2 / par M. Paul de Musset. 1835.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

LAUZUN,

PAR

M. PAUL DE MUSSET.

Tome Dixième.

PARIS.

LIBRAIRIE DE DUMONT,

88, PALAIS-ROYAL, AU SALON LITTÉRAIRE.

—

1835.

$$Y^2$$

LAUZUN.

LAGNY. — Imprimerie d'A. Le Boyer et compagnie.

C.

LAUZUN,

PAR

M. PAUL DE MUSSET.

Tome Dexxième.

Paris,

LIBRAIRIE DE DUMONT,

88, PALAIS-ROYAL, AU SALON LITTÉRAIRE.

—

1835.

Y² 2

XIV.

Joie peu obligeante du roi. — La destinée de Lauzun entre les mains d'une fillette. — Catastrophe.

La dépêche expédiée à Baraille avait à peine eu le temps de parvenir à Bourges, lorsque M. de Guitry, en préparant un matin les habits de chasse du roi, se vit interrompu dans ses fonctions par l'apparition du cauteleux la Reynie qui fut introduit sur-le-champ dans le cabinet de travail. M. de Guitry ne se fit

point scrupule d'appliquer son oreille contre la serrure ; mais la Reynie, qui était la circonspection même, parlait trop bas pour qu'il fût possible d'entendre ses rapports. La nouvelle qu'il apportait parut faire un grand plaisir au roi, car S. M., sans penser qu'on pouvait écouter des pièces voisines, interrompit souvent le récit verbeux de l'espion par des exclamations de joie.

—Quel bonheur ! M. de la Reynie, jamais vous n'avez fait une découverte si précieuse pour moi .. Oh ! je serai donc débarrassé de cet homme incommode ! mais comment avez-vous appris cela ?

Le maître de la garde-robe eut beau retenir sa respiration et redoubler d'attention, ses oreilles ne purent distinguer qu'un bourdonnement monotone sortant des lèvres compassées de la Reynie.

— Admirable ! s'écriait le roi, il n'y a que vous pour tout savoir. A présent on ne dira point que je me fâche sans motif, que j'obéis à la jalousie ni à d'autres passions indignes d'un prince ; on ne dira pas que je suis un ty-

ran qui ne sait point mettre de bornes à sa vengeance. Je serai dans mon droit... dans mon droit, mon cher monsieur. Je puis punir... Je puis être sévère, inflexible... une bonne prison... une prison solide et bien fermée... Laquelle, M. de la Reynie ?

—La Bastille, Sire.

—Je ne veux pas le savoir si près de moi. Qu'il soit loin, fort loin d'ici ; à la frontière, en enfer, s'il est possible, et qu'il n'en revienne jamais, et que nous ne pensions pas plus à lui qu'à un mort. Ah ! il s'est joué de nous, l'imprudent, il a méprisé mes ordres !... C'est là que nous l'attendons depuis long-temps. Non, je ne voudrais pas pour un royaume qu'il n'eût pas commis cette faute. Il fallait en venir là, voyez-vous. Son insolence devenait intolérable. Madame de Montespan se plaint journellement de son manque de respect, et moi-même... l'autre jour... sous une table... enfin vous n'avez pas besoin de savoir cela... Dieu soit loué ! nous voici au terme. Ah ! je me sens le cœur tout soulagé. M. de la Reynie... je vous donnerai la police du royaume, je

vous le promets, vous l'aurez avant six mois.

Le comte Guitry, tout haletant, resta long-temps penché contre la serrure sans pouvoir entendre le nom du malheureux qui allait être frappé d'une affreuse disgrâce. Vainement la physionomie royale fut étudiée pendant la journée par le maître de la garde-robe. Tous les courtisans étaient accueillis du roi avec la bienveillance accoutumée. Rien ne transpira pendant vingt-quatre heures.

Il nous faut conduire le lecteur chez une simple bourgeoise, modestement logée dans la rue de Rohan. La pauvre Cécile avait bien pleuré, depuis qu'elle avait appris le mariage secret de Lauzun. Une vieille dame, qui demeurait avec elle, avait été réveillée plus d'une fois la nuit par les sanglots de la petite ; et pendant que le carrosse de la Reynie s'en revenait sur la route de Saint-Germain, Cécile restait à son balcon, les yeux fixés sur la cour déserte des Tuileries, où passait autrefois le colonel des dragons. Le froid étant assez vif, elle rentra dans la chambre et ouvrit un livre d'heures posé sur la cheminée ; elle ren-

contra dans les gravures la belle et calme figure de la Magdeleine du Corrège, méditant profondément les paroles du Christ mort.

—Vous aussi, Marie-Magdeleine, vous avez perdu celui que vous aimiez.

—Que dites-vous, Cécile, demanda la vieille dame?

Cécile ne répondit pas, et laissa tomber une larme sur la belle gravure. Elle s'alla mettre ensuite devant une glace pour peigner ses cheveux. Les pleurs de la petite fille redoublèrent lorsqu'elle songea que, pour entrer au couvent, il faudrait faire le sacrifice de sa chevelure. La visite de M. de la Reynie vint la tirer de ses songes enfantins.

— Ne pleurez point, ma chère, dit cet homme posé, tout ira bien. Je pourrai bientôt être utile à votre père. Sachez que le roi m'a promis la police du royaume, tant il a été ravi de la nouvelle que j'ai portée à Saint-Germain. Le comte de Lauzun sera arrêté demain.

— Arrêté!

— Oui, ma chère, et cette fois ce sera pour tout de bon.

Cécile ouvrit précipitamment un secrétaire et se mit à écrire à la hâte une lettre, pendant que la Reynie faisait le récit de son ambassade. Au moment où elle achevait l'adresse, *Au comte de Lauzun, à Saint-Germain*, le paisible la Reynie terminait son discours par ces mots :

— Et le comte de Lauzun sera enfermé au château de Pignerol.

— A Pignerol! Dieu du ciel! s'écria la petite.

— Sans doute; qu'y a-t-il de si merveilleux?

— Etes-vous sûr que ce sera à Pignerol et non ailleurs?

— Parfaitement sûr.

— Allons! je me fie à vous, mon Dieu. puisque vous ne voulez point que je meure.

— Que parlez-vous de mort?

Cécile jeta sa lettre dans le feu.

Le lendemain, 25 novembre 1671 et jour de la fête de Sainte-Catherine, Lauzun, qui arrivait toujours le premier au lever du roi, fut étonné de trouver S. M. en consultation

dans sa ruelle avec Rochefort, capitaine des gardes de service. S. M. montrait une gaîté forcée qui ne pouvait échapper à l'œil sagace de Lauzun. Rochefort, saisissant l'instant où le roi changeait de cheveux derrière un rideau, fronça les sourcils en regardant Lauzun d'un air expressif. Le comte aurait voulu être à cent lieues de Saint-Germain; il devint pâle et n'eut qu'à peine le temps de se remettre de son trouble. Dès que messieurs des grandes entrées furent congédiés, il courut à son logement; il sonna ses gens et leur commanda de lui seller un cheval à la hâte; puis, il ouvrit ses tiroirs et versa dans le feu plusieurs centaines de lettres. Cette opération terminée, il allait partir, lorsque Rochefort entra suivi de quatre gardes-du-corps.

— Mon cher Lauzun, votre épée. Je viens vous arrêter au nom du roi.

— Mon cher Rochefort, il paraît que vous êtes comme M. de Villequier, qui se plaignit à la reine-mère de ce qu'elle avait fait arrêter son ami M. de Longueville par un autre que lui.

—Vous êtes injuste, Lauzun. Je vous assure que j'aurais préféré que le roi daignât me dispenser de cette vilaine mission.

Eh bien ! vous ne me refuserez pas un dernier service. Je vous donne ma parole de rester ici entre les mains de ces messieurs, pendant que vous irez supplier le roi de me recevoir. Il faut que je lui parle à tout prix. Ma vie dépend de cette seule ressource. Si je puis le voir, il n'aura pas la force de supporter mes reproches. Marchez, Rochefort, et soyez éloquent.

Le duc de Rochefort sortit, emportant l'épée du prisonnier. Le visage du roi se colora d'une belle teinte rouge, à la requête du malheureux Lauzun.

—Le voir ! s'écria le roi, oh ! non, jamais ; cela est fini. Grâce à Dieu, je ne verrai plus cet homme ; jamais je ne le reverrai, vous dis-je, voilà qui est décidé. Ne me parlez plus de lui de votre vie. Allez, allez.

Le roi était bouleversé, il perdait contenance ; son agitation ne se calma point de la journée ; même en jouant le soir chez la reine ;

les cartes lui tombèrent des mains, quand il vit apparaître le visage désespéré de la pauvre Mademoiselle; il baissa les yeux, devint honteux et triste; il s'essuya le front comme un homme accablé; le jeu qui le favorisait singulièrement, le mettait au supplice en le forçant de crier *brelan* d'une voix éteinte, et de porter une main tremblante et fiévreuse sur l'argent des dames. La cour se retira glacée et silencieuse.

Pendant ce temps-là Lauzun enfermé dans une voiture, en compagnie de Dartagnan et de Maupertuis, officiers des mousquetaires, cheminait sur la route du Piémont. Il passa les quatre premières journées du voyage à regarder par les portières, dans l'espoir que Baraille et ses amis tenteraient quelque coup de main pour le délivrer; mais, quand il eut passé Lyon, il perdit toute espérance et tomba dans un profond abattement. Les chemins étaient affreux. Le carrosse ayant failli verser dans un précipice, les deux officiers sautèrent lestement à terre, en invitant Lauzun à les suivre; mais il refusa de descendre :

—Les petits malheurs ne sont pas faits pour moi, s'écria-t-il avec amertume.

Après quinze jours de voyage, Lauzun arriva à Pignerol, et malgré sa répugnance il lui fallut bien entrer dans les cours de la forteresse ; après quelques pourparlers avec le commandant, on conduisit poliment le prisonnier dans une chambre fort sombre. En voyant les murs nus et le misérable mobilier de sa nouvelle demeure, Lauzun découragé, leva les bras vers le ciel et s'écria :

— *In secula seculorum* !

XV.

Long mémoire adressé à un ami. — Rage impuissante. — Belle tentative et mauvais succès. — Découragement.

Malheur ! malheur ! mon pauvre Baraille, dans quel abîme nous sommes tombés ! — Je ne sais lequel est le plus terrible de ma honte ou de ma rage ; après avoir si habilement et si long-temps navigué, me réveiller ici au fond d'une affreuse prison ! — Mais je suis un sot d'en sentir de la honte, puisque je n'ai

pas un reproche à me faire. — Si j'avais devant les yeux le souvenir d'une faute, je me briserais à l'instant le crâne contre ces murs inébranlables.

A présent que j'ai le temps de réfléchir sur mes années passées, je les vois se diviser en deux belles parties comme les deux premiers actes d'une pièce.

La première partie m'apparaît comme un rève délicieux; j'y vois une armée de visages féminins qui sourient, des amours ardens, des formes voluptueuses, des boudoirs obscurs, des soupers éclatans. — Oh! mille fois heureux ce temps où je ne songeais qu'à trouver le vin exquis et les femmes belles! c'était mon sang qui me gouvernait à sa fantaisie; le héros de ces visions est un homme que je reconnais comme un ami, mais ce n'est plus moi. Celui de la seconde partie c'est le moi d'aujourd'hui; celui-là invente de belles manœuvres et travaille à de grandes choses. — C'est alors le règne de la tête. Pensez-vous donc que mon existence doive se réduire à ces deux phases seulement, le plaisir et l'ambition? Oh! non,

Baraille, tout n'est pas fini, et mon histoire doit se composer de cinq parties comme une tragédie de Corneille. Il reste donc l'époque du malheur, celle où je viens d'entrer, puis il y aura le temps de la vengeance qui me fournira d'inépuisables jouissances; puis nous verrons arriver j'espère, le triomphe, après quoi la mort sera la bien-venue.

La vengeance, la vengeance, mon ami! je veux qu'elle soit de longue durée. Je veux la savourer avec délices, la préparer par mille moyens savans, je la voue perpétuelle ou du moins viagère, contre Louis et ses descendans, contre les Louvois, les Condé, les d'Orléans et leurs enfans. Si je sors vivant du fond de ces pierres, je serai le mauvais génie de ces quatre familles; je rongerai l'arbre du grand Henri, comme un ver invisible. On m'a renversé d'un seul coup; moi, je mettrai, s'il plaît à Dieu, un demi-siècle à dévorer les feuilles de cet arbre, à mutiler les rameaux, les branches, les racines; oh! que les royaux enfans grandissent donc promptement, et que je puisse les pousser par les

épaules dans la corruption, l'insubordination et l'ingratitude. — Alors, Baraille, comme les Arabes, vous direz : Dieu est grand.

Dieu puissant et éternel ! vous pour qui le temps n'est rien, donnez-moi une longue vie, car je n'aurai jamais assez de jours pour faire tant de choses, et vous voyez qu'on me dérobe injustement mes plus belles années.

Ce que je crains par-dessus tout, c'est de rester entre ces murs assez long-temps pour que ma haine se refroidisse avec mon sang. Quel bonheur qu'on m'ait donné ce qu'il faut pour écrire ! quand je sentirai ma rage se calmer, je relirai ces pages dictées par toutes les furies de l'enfer. Il faut que je fasse un petit livre d'imprécations contre mes oppresseurs, pour mon usage particulier ; il me servira de bréviaire quand je rentrerai à la cour. Je respirerai alors à grands traits les parfums de la prison, les souvenirs de mes angoisses et de ma misère ; ma colère au moins n'aura pas été vaine. Si pourtant les souffrances physiques usaient mon esprit et mes forces, et si je perdais toute énergie, vous

me vengeriez, mon ami. Je vous communiquerai mes plans, car il est impossible que je ne vous revoie pas avant de mourir. Je vous laisserai aussi mon immense fortune dont on n'aura pas l'audace de me dépouiller. Vous avez juré autrefois de tout mettre en œuvre pour me délivrer si jamais j'étais emprisonné, j'attends l'effet de ces promesses ; vous pouvez croire que je travaillerai de mon côté à une évasion. Si le génie de l'homme est habile à inventer d'atroces précautions quand il opprime, combien le génie de la victime n'est-il pas plus fécond et plus indomptable quand il se concentre pendant des années en un trou de quelques pieds. O rage ! n'avoir plus d'autre sujet de réflexions que celui-là : comment sortir de ces murailles, comment remuer cette pierre? — Mais si vous alliez m'oublier, si tous les moyens me manquaient, ah ! carnage ! fureur ! que deviendrai-je s'il faut que ce besoin d'activité qui m'a toujours tourmenté soit pressé contre moi dans cette boîte et m'y dévore lentement ? Pardonnez-moi ces plaintes ; ô mon ami, non, je ne veux

pas douter un instant de votre fidélité ; vous et Mademoiselle, vous ne me laisserez point pourrir dans cette fosse ; je n'ai pas encore de plan arrêté pour ma délivrance ; mais je vais y songer bientôt. Je n'ai rien de précis non plus dans l'esprit sur les moyens à employer pour travailler à la vengeance ; mais je vais enfanter et mûrir cela pendant que je suis persécuté ; c'est la bonne saison pour de telles conceptions. Dans cet instant toute la chevelure de Tisiphone, s'est fait un nid de mon cœur, et les morsures de tant de bêtes venimeuses me rendent encore incapable d'application.

Si vous pouviez me voir lorsque je me livre à mon désespoir, ce spectacle vous fendrait l'âme. Hélas ! voici déjà deux mois que je suis ici, et mon soupirail élevé, qu'on ose honorer du nom de fenêtre, est tourné vers le nord. Ah ! je n'ai pas assez joui du bonheur de voir le soleil, de courir au galop dans les bois, de marcher contre le vent et de voyager au hasard. C'est à présent que j'aime la nature. Si je retourne un jour dans ces cloaques dorés

que vous nommez des cours, je ne m'y laisserai point enchaîner par les sots devoirs de misérables emplois. Faut-il que j'aie si longtemps vécu dans la stupide religion de l'étiquette, comme un prêtre confiné dans son temple! Croyez-moi, autant j'ai montré de respect pour ces pitoyables obligations, autant je serai appliqué à leur livrer une guerre acharnée.

L'horrible chose que la prison, mon ami! Ces hommes qui vivent tout nus au milieu des forêts de l'Amérique, et que nous osons mépriser, ne devraient-ils pas pousser un rire éclatant quand on leur parle des bienfaits de la civilisation? — Nous les appelons barbares, parce qu'ils tuent leur ennemi et le mangent, et chez nous on creuse des tombeaux où le fort enterre le faible tout vivant. On invente des moyens de changer la vie d'un malheureux en une agonie perpétuelle. On prive une créature de Dieu du premier des droits, celui de marcher et d'agir. La prison! la prison! Qui donc a pu imaginer cette atrocité? qui donc a le premier mis à exécution cette pen-

sée d'enfer, née comme Alecto de l'accouplement de l'Achéron avec la nuit? Nous saurons cela au jour du jugement dernier; et que de spectres furieux lèveront leurs bras déchar-nés pour désigner cet homme-là au glaive de Dieu! Le mien se lèvera comme les autres, et je frapperai ce misérable à la face; car je veux me venger moi-même, dussé-je être blâmé du père céleste.

N'admirez-vous pas l'énormité de la sottise des hommes qui ont pris un d'entre eux et lui ont dit: Tu nous gouverneras, tu nous conduiras à ta guise comme des bestiaux; tu tondras notre laine et tu te gorgeras de notre lait; tu prendras tout et ne nous laisseras que ce dont tu ne te soucies point; tu t'appelleras roi, et tes enfans te succéderont; ils nous mangeront comme toi; ta personne sera sa-crée; mais tu n'auras point de respect pour les nôtres. Tu nous tueras si cela te plaît; nous irons à la boucherie comme des mou-tons, sur ton ordre. — O la vile matière que l'humanité qui a pu se créer de si lâches de-voirs; courber son front dans la poussière

devant un être fait de boue comme elle et que ses vertus n'ont point élevé ! Fi ! qui me donnera une autre patrie; qui m'emportera dans quelque autre globe, habité par des créatures moins fangeuses ?

A quoi pensais-je lorsque je voulais m'asseoir sur le trône à côté de l'un de ces oppresseurs? Il fallait bien plutôt appliquer la scie, le marteau et le levier à cet échafaudage ridicule, et le renverser à grand fracas. Si ces instrumens trop bruyans me manquent, je rongerai le bois de mes dents comme un rat malfaisant, et j'y laisserai des trous si profonds que nos enfans le verront tomber en poudre.

Après ces deux mois passés dans la frénésie ou le découragement, mon esprit est enfin entré en convalescence. Je veux vivre; je compte sur mes doigts mes petites chances de salut. Mon plus solide espoir est dans la tendresse que me porte Mademoiselle; elle fera certainement pour moi une grande dépense de larmes; — peut-être obtiendra-t-elle qu'on me transporte dans quelque prison moins

dure que celle-ci. Alors avec de l'argent, un ami sûr et actif comme vous, mon cher Baraille, une résolution et une audace dont nous avons donné des preuves, et le doigt secourable de la Providence qui aime à favoriser l'homme courageux et opprimé, nous effectuerons quelque brillante évasion. — Pourvu qu'on ne m'oublie pas absolument à Saint-Germain; pourvu que Mademoiselle ne s'accoutume pas tout doucement aux refus du roi; que vous-même, vous n'alliez pas désespérer de me sauver avant d'en avoir épuisé tous les moyens. — Ah! quand ces craintes viennent m'assaillir, mon sang mugit dans mes veines comme la mer, et j'enfonce mes ongles dans mon front pour en arracher ces pensées qui le brûlent. — Malheureusement ce ne sont pas des chimères. Mille exemples funestes passent devant mes yeux comme des orfraies réfugiées dans l'ombre de ce cachot. Le marquis de Vardes a-t-il été secouru par ses amis? — Sa maîtresse, l'habile et peu scrupuleuse Olympe Mancini, a-t-elle travaillé à le relever? — Hélas! le nom de cet

homme était oublié depuis long-temps quand je fus accablé du même malheur que lui. Cependant, il avait comme moi des parens à la cour, des créatures, des flatteurs, des confidens, et des complices parmi les princes eux-mêmes. Qui donc a élevé la voix pour demander sa grâce? comment espérer que mes amis travailleront à apaiser l'implacable rancune de Louis?

Je pousse par momens des rires diaboliques en songeant que l'exemple effroyable que je donne à cette foule hébêtée des courtisans ne leur sera jamais d'aucun profit. Cela me console et m'égaie un peu. Tandis que je ronge mes doigts dans cette tombe, ils continuent de voltiger comme des mouches autour de la lumière. Ils sollicitent l'honneur du bougeoir, se disputent le justaucorps à brevet tandis que leurs femmes perdent le sommeil, dévorées par le désir du tabouret. O mon ami! nous avons fait preuve d'une odieuse imbécillité en ne préférant pas à ces misères le métier de voleurs de grands chemins. Je serais en prison pour quelque chose au moins si j'avais tué des

gendarmes, dévalisé nombre de percepteurs, pillé, incendié les biens du roi. Eh bien! à peine suis-je descendu dans la fosse que les débiteurs de fadaises s'élancent, le jarret tendu et le sourire sur les lèvres, pour danser légèrement au bord du gouffre qui m'a englouti. Le temps seulement d'accorder les violons et tout est oublié.

Une cour est l'image d'un lac où des nageurs de toutes sortes joutent sans fin à qui devancera le mieux les autres. De temps en temps une tête disparaît; un homme coule et se noie, et vîte on lui passe sur le corps en redoublant les tours d'adresse, sans songer à l'horrible scène qui se joue là-dessous à quelques pieds dans l'eau. Le lac reprend son impassible poli, à peine troublé par de légers plis, et si des globules d'air montent à la surface, on les hume gaîment sans s'informer si ce ne sont pas les derniers soupirs du moribond qui se débat au fond de l'abîme.

Les historiens racontent que certains prisonniers se sont accoutumés à leur misère, et affaissés dans leurs cages au point de ne plus

savoir supporter la liberté ni la lumière, et de demander comme une faveur à retourner se plonger dans l'humidité des cachots. Si je reste ici vingt ans et que je tombe à ce dernier abaissement du malheur, il vous faudra, mon cher ami, me promener par toute la terre; me montrer aux hommes comme une bête curieuse et dégradée. Vous leur direz : cet être avili, qui pleure et se plaint que la liberté est un poids trop pesant pour ses épaules courbées, c'est l'actif et orgueilleux Lauzun. Regardez-le, ce sont les persécutions qui ont ainsi éteint en lui le feu de la vie, qui l'ont flétri et ravalé au-dessous de la brute. — Vous verrez ce que feront les spectateurs. Ils s'en iront et n'y penseront plus. Quand un oiseau sans force gémit entre les serres d'un milan, tous les autres oiseaux s'assemblent autour du ravisseur et lui arrachent sa victime. — L'homme seul s'enfuit aux cris de l'homme.

Mais je vous déclare que je lutterai de toutes mes forces contre la main de fer du malheur. Je prends soin de ma personne. Je me garde également de la crasse et du désespoir.

Dans mon chétif mobilier se trouve un vieux fragment de miroir. Je m'en sers tous les jours avec persévérance, et quand je regarde mon visage sur lequel la débauche n'a point tracé de sillons, je prends la résolution de ne pas souffrir que le chagrin y promène la charrue.

Une fois par semaine je reçois la visite du commandant de la prison, le chevalier de Saint-Mars. Il a la complaisance de rester à causer une heure entière avec moi lorsqu'il vient faire l'inspection de mon réduit; opération dont il s'acquitte sans trop de sévérité, afin de ne point me désobliger. Il ne compte pas les feuilles de mon papier, et je lui montre des dessins à la plume qui suffisent pour en justifier l'emploi. Je cache mes écritures sous un carreau que j'ai détaché du sol. Comme je ne me lasse point de lui demander un autre *logement*, il a fini par m'apprendre que S. M. a daigné donner l'ordre que ma prison fût sombre, étroite et incommode. — Vous sentez, mon ami, que le roi dort mieux et trouve le jour plus beau, me sachant dans un trou

noir et malsain. O patience! ne m'abandonne point encore !

Il faut avoir ici un parti bien pris de ne pas se laisser mourir pour n'être pas tué par l'ennui. Il vous entre par tous les pores; vous pèse sur la tête, et passe dans votre sang avec vos alimens. L'air en est imprégné; chaque bouffée que je respire me l'enfonce à grands traits dans la gorge. Je le trouve étalé quelque part que je tourne les yeux. Quant à mes pauvres oreilles, elles sont privées de toute jouissance et presque de tout exercice. Elles n'ont autre chose à faire que d'entendre deux fois par jour ouvrir les verroux, puis d'écouter de fort loin les sons presqu'imperceptibles de l'horloge. Il y a encore mes imprécations et le bruit de mes pas. Hors cela rien. Il est fâcheux pour moi que je ne sois point un savant laborieux. J'aurais le loisir de m'abîmer dans les mines de la science. Ma prison ne serait plus qu'un paisible laboratoire, où rien ne pourrait me déranger de mes travaux. Il ne faudrait pas cependant que mes découvertes vinssent à s'élever trop haut, car je courrais

les mêmes dangers que Galilée. L'humanité a toujours payé singulièrement ses dettes envers les grands hommes qui l'ont éclairée. La stupidité pontificale d'Urbain VIII est une des plus éclatantes merveilles de notre siècle. Notez, je vous prie, que ce personnage qui a dicté à Galilée, au milieu des tortures de l'estrapade, la rétractation de l'hérésie du mouvement de la terre, était un chef portant une triple couronne par élection et non par droit de naissance. Ce devait donc être un choix trois fois sage; réfléchi avec la triple maturité des cardinaux. Dans les états de ce vieillard ainsi élu, se trouve un homme qui, du fond de son cabinet, devine tous les mystères de la création; on s'empresse de saisir cet être dangereux; de jeter au vent la cendre de ses sublimes manuscrits, et de lui appliquer la question. — Mais rendons justice aux princes de la terre en disant qu'ils finirent par laisser sortir de leurs prisons l'homme de génie, la tête remplie de nouvelles découvertes, et le corps muni d'une hernie intestinale dont il souffrit cruellement jusqu'à sa mort. — Ces

choses se passaient il n'y a pas encore trente ans ! — O lâche troupeau des hommes ! je me console de mes chagrins en pensant que toujours, après moi comme aujourd'hui, vous serez misérables, serviles et sottement émerveillés devant des idoles dorées et ridicules. — Oh ! je voudrais être pour quelques jours, maître du monde, afin de le décimer. Ma colère passerait sur la terre comme la peste noire. Je voudrais d'abord purger l'Europe de cette engeance détestable, chez qui la sottise est alliée à l'envie et à la méchanceté. Je les ferais hacher et jeter dans l'Océan. Quant aux sots purs et simples, je me contenterais de leur faire trancher la tête. Peut-être, après ces opérations, l'espèce deviendrait-elle de qualité moins mauvaise. Arrêtons-nous, mon cher ami, car la fureur m'étouffe.

A la suite de ce que vous venez de lire, honnête Baraille, je vous avais écrit bien d'autres choses pendant l'espace de trois mois; mais, comme ce n'étaient que d'éternelles répétitions de mes ennuis, ce verbiage volumineux a été livré au feu. Aujourd'hui je vais vous faire une relation simple de quelques évènemens d'importance pour moi qui viennent de se passer au fond de mon trou.

Dans une de ses visites, Saint-Mars m'annonça que S. M. vous avait enfin permis de me faire des envois d'argent, et que je pourrais avec quelques sacrifices, me procurer un grand adoucissement au régime sévère de la prison. A ce mot de sacrifices prononcé d'un ton significatif, la physionomie de Saint-Mars me parut exprimer la rapacité et l'avarice. C'était d'un bon augure. Le commandant m'apprit encore qu'il tenait à ma disposition une somme de vingt mille livres, expédiée par mon ami Baraille. Comme j'ai la certitude que l'argent ne me manquera pas, j'ai cru pouvoir faire le généreux. J'ai donc pris un air négligent pour dire à Saint-Mars qu'il

pouvait garder la moitié de cette somme, afin de se couvrir des dépenses que mes demandes allaient occasioner. Depuis cet instant, vous ne sauriez plus deviner, à voir ses révérences, lequel de nous deux est le prisonnier de l'autre. On m'a donné, au poids de l'or, quelques meubles grossiers, mais commodes, et ma nourriture est devenue plus saine, moyennant une pension fort chère. Par un hasard heureux et singulier, ce même Saint-Mars commandait à la Bastille dans le temps où j'y fus enfermé pour quelques jours seulement. Comme il se souvient de m'avoir vu sortir une fois de ses griffes, et rentrer à la cour avec les honneurs du triomphe, il s'imagine que je reprendrai quelque matin mon vol, pour retourner près du roi, plus riche et plus puissant que jamais. Je rirai bien si je réussis à faire commettre à ce cuistre quelque faute qui me procure ma liberté et qui lui vaille la potence.

Dans une des longues conversations que nous avons habituellement ensemble le jour de l'inspection, j'ai pris mes plus grands airs pour lui dire :

— A quoi me servira l'argent que vous m'avez remis, si je ne puis en jouer quelques centaines de pistoles par jour ? Veuillez, je vous prie, mon cher monsieur, demander au roi la permission de réunir les prisonniers de distinction, dans votre appartement, et de leur donner un jeu.

— Adressez-moi une demande par écrit, monsieur le comte; je la ferai signer par d'autres prisonniers, et je l'enverrai à S. M.

Le lendemain la pétition était en route pour Saint-Germain.

Un jour que l'ennui m'avait déchiré le foie comme le vautour de Prométhée, je jurai de faire, sur l'heure même, une tentative d'évasion, dussé-je périr dans la vase des fossés, ou sous le feu des sentinelles. J'avais dérobé un couteau, dont je m'armai; et bien que j'eusse visité mille fois les moindres coins de ma prison, j'en recommençai l'examen avec la patience infatigable d'un ours, qui ne se lasse jamais d'user ses dents contre les grilles de sa cage. J'achevais ma courte promenade, et je soupirais tristement en reconnaissant

la prévoyance de mes gardiens, lorsque je pensai que l'usage constant de ma cheminée, pendant l'hiver, m'avait empêché de songer à cette issue. Je m'élançai aussitôt, tout palpitant d'espoir, au milieu d'une suie infecte. J'étais à peine parvenu à la hauteur d'une toise, quand je rencontrai des barres de fer, si solidement scellées dans les pierres, qu'il m'aurait fallu plusieurs mois de travail pour les arracher, n'ayant pas les ustensiles nécessaires. Je restai haletant et découragé, pendant une heure, assis au milieu des cendres, dans un état de saleté qui vous aurait fait frémir. Un mouvement de fureur me fit donner un coup de poing violent contre la plaque de la cheminée : elle rendit un son de cloche, et je pensai qu'elle n'était point appuyée contre un mur, mais que peut-être cette plaque était commune à deux cheminées. Si cela était, la cheminée voisine devait appartenir à une chambre inhabitée, puisque je n'avais jamais entendu aucun bruit de ce côté. Il pouvait m'être plus facile de trouver à sortir de la forteresse, une fois parvenu dans l'autre

pièce. Cette idée me rendit le courage. Je commençai à gratter avec mon couteau le ciment qui entourait la fonte. Après deux heures d'un travail opiniâtre, la plaque fut enlevée. Il faut avoir souffert les angoisses de la prison pour comprendre la joie qui s'empara de moi quand j'eus devant les yeux cette ouverture, plus large qu'il n'était nécessaire pour laisser passer mon corps.

Une fois entré dans la pièce voisine, mon premier soin fut d'en examiner la porte; elle était solide et munie de deux serrures bien fermées. Mon chétif et unique instrument se serait brisé mille fois avant que j'en eusse arraché seulement une vis. La chambre était plus étroite que la mienne, plus sombre encore, et le soupirail, plus élevé, était fermé par de plus fortes grilles; des araignées, en grand nombre, avaient établi leurs toiles sur la porte, pour attester qu'on ne l'avait point ouverte, peut-être depuis des années. Je me promis bien de venir prendre un exercice salutaire en luttant contre ces serrures; et pendant six semaines, il ne s'est pas

écoulé un jour sans que je me sois évertué, avec une persévérance inouïe, à remuer un écrou, une pointe ou un gond.

Comme on vient à heure fixe nétoyer mon domicile et m'apporter mes repas, j'avais soin que la cheminée fût en bon état pour cet instant. J'arrangeais minutieusement la précieuse plaque avec de petites fiches de bois.

Quand je demande quelque livre, ou l'objet de toilette le plus simple, maître Saint-Mars a soin de s'écrier, qu'on ne saurait trouver cela dans la petite ville de Pignerol, et qu'on sera obligé d'envoyer à Turin ou à Saluces; ce qui augmentera fort la dépense. C'est là son éternel refrain. Pour en veuir à me procurer un tourne-vis, voici le détour que j'ai pris. Je demandai plusieurs ouvrages de géométrie et de physique; comme Euclide, Archimède, etc., puis, je dessinai imparfaitement des figures de toutes sortes, en cherchant des problèmes. Saint-Mars ne manqua pas de regarder tout cela, ni surtout de saisir l'occasion de montrer un petit bout de science, comme font toujours les sots, lorsqu'ils

se trouvent sur le terrain de leur spécialité. C'est là que j'attendais mon homme.

— Ces dessins ne valent rien, dis-je, parce que je n'ai point d'instrumens.

— Comment, en effet, M. le comte, tracer des cercles sans compas, des lignes droites sans une règle? on sait bien que le tire-ligne est nécessaire, et l'encre de Chine indispensable.

— Mon cher chevalier, vous me paraissez fort habile en géométrie; mais vous oubliez l'équerre, sans laquelle il ne faut pas espérer de tracer les parallèles ni les perpendiculaires.

— Mille fois j'ai utilisé l'équerre. C'est une simple omission.

— Ah! que je serais heureux d'avoir tous ces instrumens!

— On les trouve réunis dans ce qu'on nomme un étui de mathématiques.

— C'est cela; je le cherchais. Qui pourrait donc me procurer ce que vous venez de dire? Ce doit être une chose fort chère.

— Horriblement chère, et introuvable

parmi les habitans grossiers et ignorans de ce pays.

— Les Italiens ne sont-ils pas de bons mécaniciens, et Turin n'est-elle pas une ville riche et peuplée?

— Sans doute; mais il faudrait y envoyer exprès, ce qui augmenterait fort la dépense.

— N'importe, mon cher chevalier; je ne regarderai point à l'argent pour me procurer une douce distraction.

Trois jours après cette conversation, j'avais un vieil étui de mathématiques, sorti sans aucun doute du cabinet de maître Saint-Mars, et qu'il me fit payer vingt pistoles. Je sautai par dessus les meubles de ma chambre avec une joie d'écolier, en voyant que l'équerre et la règle étaient en cuivre. J'aiguisai sur une pierre l'un des bouts de la règle, ce qui en fit un ciseau formidable. L'équerre démontée me fournit trois tourne-vis excellens, et je me promis de transformer les branches du compas en deux poignards parfaits, le jour de mon évasion.

Mon travail a été long et pénible. Les ser-

rures de mon laboratoire étaient fixées chacune par quatre pointes de fer dont les têtes se trouvaient à l'intérieur et les écrous au dehors. Je fus obligé de percer le bois de la porte à l'entour des serrures, ce que je ne pouvais faire sans bruit, à moins de me condamner à une désespérante lenteur.

Je choisis pour mon expédition le jour de Pâques, et long-temps à l'avance, je le marquai sur mon almanach d'une grosse croix noire. Vous, honnête Baraille, qui avez quelque piété, vous applaudirez à mon choix. Vous direz que le Seigneur ne pouvait manquer de me tendre sa main puissante, pour m'aider à secouer les pierres de ma prison comme il a écarté celles de son tombeau, il y a quelque seize cents ans. Moi, qui ne sais trop que croire, comme feu Rabelais, ou du moins qui ne suis pas certain que la Providence n'abandonne pas le gouvernement de nos destins à quelque noir et ironique démon, je vous dirai que je choisis le jour de fête, parce qu'il y a toujours dans ces journées du relâchement à la discipline des militaires, des

geôliers et des concierges; parce que les sentinelles sont avinées vers le soir; les chefs portés à l'indulgence, et livrés à la bonne chère ou à l'âpreté du jeu; parce qu'il se trouve moins de valets et d'employés dans les cours de la prison, et plus de foule au dehors dans la ville. Ces raisons en valent d'autres, bien qu'elles n'aient rien de religieux.

Vous serez persuadé de la bienveillance du ciel pour votre ami, lorsque vous saurez que, vers le jeudi de la semaine sainte, le bataillon d'infanterie qui faisait le service de la prison fut remplacé par les dragons, et que j'avais dans mes hardes mon ancien uniforme de colonel-général de cette arme. Je m'empressai d'arracher de mon justaucorps les ornemens et les insignes de mon grade, de façon qu'à moins d'un examen très sévère, il était difficile de me distinguer des autres soldats si je venais à me mêler parmi eux.

La chambre voisine et la mienne étaient situées dans un corridor souterrain. Les extrémités de ce corridor étaient fermées la nuit; mais le jour elles restaient ouvertes, et

gardées seulement par des sentinelles relevées d'heure en heure. Vous devinez dans quelle agitation je passai la journée de Pâques. Vers cinq heures, le soleil étant près de se coucher, je me vêtis de mon uniforme ; je remplis mes poches de pièces d'or ; je m'armai de mes deux poignards ; je brûlai une partie de mes écrits, et je pris le reste sur moi ; puis après avoir bu quelques verres de liqueur, je levai les yeux vers le seul petit coin du ciel qui me fût visible du fond de ce caveau.

— Maître du monde, m'écriai-je, vous n'avez rien créé d'inutile, et le dernier des reptiles qui sort de vos mains a une destination à remplir ; la mienne ne peut être de végéter dans une fosse. Vous qui d'un signe savez remettre chacun à sa place, secourez-moi. Vous ne pouvez voir avec colère mes efforts pour échapper à l'oppression et à l'injustice humaines.

Cela dit, je me mis en chemin plein de confiance et de résolution. Vous allez voir, mon ami, comment la Providence a daigné disposer les choses de la propre main, en pre-

nant un soin inoui pour traverser la plus légitime entreprise par des accidens qu'aucun homme ne pouvait prévoir ni éviter.

Après une demi-heure de travail, la porte fut ouverte sans bruit; en hasardant un regard dans le corridor obscur, je vis les deux factionnaires se promener lentement aux extrémités; j'attendis que l'horloge eût sonné six heures et qu'on vînt relever les sentinelles. Bientôt j'entendis les pas réguliers des dragons; on releva le factionnaire de gauche, et le peloton passa devant ma porte pour aller à l'autre issue. Alors je sortis doucement et je pris la direction contraire à celle que suivaient les dragons; je feignis d'être ivre en montant l'escalier au sommet duquel était le soldat qu'on venait de placer. Il parut étonné de voir un de ses camarades sortir sans armes de ce souterrain; mais il me laissa passer sans m'adresser la parole.

Je gagnai la première cour; quelques dragons s'y promenaient, ce qui me permit de faire beaucoup de chemin sans être remarqué. Cependant l'un de ces manans faillit me

perdre en se dirigeant obstinément vers moi quelque direction que je prisse. La porte de la seconde cour était ouverte ; mais je reconnus de loinqu'il n'y passait personne sans échanger quelques mots avec le concierge, assis sur une borne. Je tirai de ma poche un morceau de papier de la grandeur nécessaire pour représenter rigoureusement une lettre. Je me mis à courir d'un air empressé en agitant ce papier dans ma main. Le concierge étendit le bras vers moi, sans doute pour regarder l'adresse de la lettre; mais au lieu de m'arrêter, je lui criai en passant :

— Pour Monsieur le Gouverneur.

Et je courus plus vite; j'avais déjà traversé la seconde cour et j'approchais de la dernière porte lorsque j'y vis paraître la plate figure de Saint-Mars, qui rentrait à cheval, et se prélassait devant son escorte de quatre hommes. Jamais face bouffonne ne me sembla plus odieuse : vouloir passer en présence de cet important, eût été la dernière des folies, je me rangeai respectueusement comme pour admirer son cheval; il tourna court contre le

mur où je me tenais appuyé et s'arrêta devant un petit escalier si près de moi, que je ne pus me dispenser de m'avancer pour lui tenir la bride tandis qu'il descendait.

Ce personnage est trop certain de l'admiration générale pour s'abaisser à jeter un coup d'œil sur un inférieur: il ouvrit donc avec dignité des papiers que lui présenta un laquais, et ne daigna pas faire la moindre attention à moi. Saint-Mars est encore un de ces hommes qui ne reçoivent point une lettre sans la relire deux fois, et qui se plaignent que tout le monde s'exprime d'une façon obscure, parce qu'ils ne se doutent point de la pesanteur de leur esprit ; c'est enfin le modèle parfait des hommes créés pour servir de passe-temps aux gens d'esprit. Vous savez, honnête Baraille, combien de fois ces êtres-là ont eu l'honneur de nous divertir à leur insu; eh bien ! voyez dans quel abaissement le sort m'a plongé : j'étais tremblant et je faisais la plus pauvre figure en face d'un pareil Allobroge. Ce fut bien autre chose quand je l'entendis prononcer mon nom; pour le coup, peu s'en fallut que

je ne tombasse à la renverse ; j'allais tirer les deux branches de mon compas et me jeter sur l'imbécile, lorque je m'aperçus qu'il continuait sa lecture? Il était question de moi dans l'une des dépêches.

— Qu'on appelle le premier porte-clés, s'écria l'important, d'un ton de dictateur romain ; j'ai des communications à faire au comte de Lauzun.

Ce vil cornac aime à répéter le nom du plus fier animal enfermé dans sa ménagerie. — Le temps devenait précieux. Il fallait t rouver un moyen de mettre obstacle à cette visite qui eût tout découvert avant que j'eusse gagné le large. Le sort me servait mal. J'eus un moment l'idée de sauter sur le cheval dont je tenais la bride et de le lancer au galop par la porte; mais j'aurais eu peu de chances d'échapper aux piques ou aux coups de feu des sentinelles postées au milieu des fortifications que je devais encore traverser. Un autre parti plus sage me vint à l'esprit tout à coup.

N'avez-vous pas remarqué qu'il y a souvent

de ces instans, où au milieu d'une réunion nombreuse on pourrait tenter quelqu'action extravagante sans être vu de personne? — L'attention des assistans n'est cependant fixée sur aucun point; vous ne sauriez dire par où elle va; mais il est certain que vous lui échappez et que vous pouvez alors risquer un geste ou un mot décisif qui vous perdraient une minute plus tard. C'est dans ces précieux momens que les yeux des amans se rencontrent, que leurs mains se cherchent, que les billets et les mots entrecoupés sont échangés rapidement. Je sais maintenant que les prisonniers ont, comme les amans, un instinct merveilleux pour deviner ces fantaisies du hasard et les mettre à profit. Si l'un des palefreniers qui sortaient de l'écurie, l'un des valets du chevalier, l'un des dragons de son escorte où le ridicule Saint-Mars lui-même, m'avaient regardé attentivement, j'aurais été vu tirant de ma poche un compas bien affilé, et l'enfonçant dans le ventre du cheval. L'animal se cabre, secoue horriblement la tête; je lâche la bride et le voilà courant, éperdu et furieux

dans la cour, entraînant tout le monde à sa suite. Pendant ce temps-là je passe doucement la porte et mets le pied sur le pont-levis.

— Halte-là! camarade, me crie un soldat; on ne sort pas. Eh! Dieu me pardonne! c'est vous, M. le comte!

— C'est moi-même, Henriot.

Henriot est un ancien valet de la Mancini que j'avais fait entrer dans les dragons.

— Ne croise point ta pique, honnête Henriot; il faut nous arranger ensemble. Vois; j'ai deux poignards excellens; je puis réussir à te tuer, et ton cadavre ira dans la vase de ce fossé. Aimes-tu mieux fuir avec moi? ta fortune est faite.

— Comment cela, M. de Lauzun?

— La frontière n'est qu'à dix lieues; je possède plus de vingt millions; il y aura cent mille livres pour toi.

— Mais si on nous prend, je serai pendu.

— Point d'indécision, Henriot. Cent mille livres ou rien. Fuyons ou battons-nous. Es-tu prêt?

— Je le suis, fuyons.

Henriot jeta sa pique dans l'eau et courut devant. Je le suivis à toutes jambes ; j'étais si heureux de mon succès que je riais, en bondissant comme un chevreuil. Ma joie ne fut pas de longue durée. Nous descendions par le chemin de ronde pour gagner la porte souterraine du dernier rempart. Un arquebusier nous voit du haut d'un bastion et nous crie d'arrêter. Nous courons plus fort. Il m'ajuste, tire et me manque. Je redouble de vitesse. Nous arrivons à la dernière porte. Hélas ! elle était fermée et gardée par un poste entier de dragons, sortis du corps-de-garde au bruit du coup de feu. Henriot est saisi et terrassé. Moi, je suis entouré, forcé de rendre mes pauvres armes.

— Vous m'avez perdu, criait Henriot désespéré.

J'écumais de fureur. On me conduisit chez le commandant. Si je n'étais pas triste comme un mort, je pourrais vous conter plaisamment la scène des interrogatoires et du procès-verbal. Vous verriez le stupide Saint-Mars, adressant aux fugitifs les questions les plus oiseuses, s'embarrassant dans une foule de phrases

qu'il croise en mille sens et laisse à moitié chemin ; vous le verriez se gratter la tête long-temps pour accoucher d'une sottise ; mêlant les reproches, les menaces et les paroles civiles ; s'efforçant inutilement de comprendre mes réponses et les couchant de travers sur son procès-verbal ; mais je n'ai pas le cœur à la joie, je vous assure, et ne trouverais pas le mot pour rire.

La fin de cela fut une invitation de me rendre dans un autre appartement, où Saint-Mars daigna m'installer. Celui-là ne laisse rien à désirer ; il est plus profond, plus sombre et plus humide que l'autre ; la porte en est plus solide et la cheminée plus étroite.

— Ingrat que vous êtes ! me dit Saint-Mars, voici une lettre du roi qui m'autorise à vous laisser communiquer avec d'autres prisonniers ; mais à présent je suis forcé d'attendre de nouvelles instructions.

— Mon cher chevalier, l'ingratitude fut toujours mon défaut. Dès mon enfance, je montrai la noirceur de mon âme en fuyant le bras paternel, sitôt qu'il paraissait armé de verges.

Le bruit de mon expédition malheureuse est assurément parvenu aujourd'hui à la cour. On aura bien l'esprit de conclure de là que je ne me tiens pas pour dompté, et surtout que je ne m'abaisserai pas à la prière. Non, dussé-je crever ici comme un chien, ma bouche ne sera jamais suppliante; ma main ne tracera jamais une humble supplique. Un acte d'odieuse tyrannie m'a précipité dans ces cachots. Devant les lois, je n'ai aucun crime sur la tête, et cependant on a lâchement employé, pour me frapper, une arme qui ne doit jamais sortir des mains de la justice. Vous, mon cher ami, dites au roi ce que vous croirez le plus utile à mes intérêts. Pleurez à ses genoux, si vous voulez, en compagnie de Mademoiselle; mais si un mot de ma bouche parvient à ses orèilles, il y trouvera l'accent orgueilleux de Lucifer qui raille et défie encore le créateur en tombant foudroyé dans les abîmes de l'enfer. — Si je sors d'ici par grâce, — oh! seulement alors, nous pourrons être humble et respectueux, — pour mieux nous venger, mon ami, — jamais pour autre chose.

J'ai appris hier que l'infortuné Henriot, s'est coupé la gorge dans sa prison. Cet évènement n'est pas fait pour me rendre la tranquillité que j'ai perdue. Votre générosité m'est connue ; je suis sûr qu'à cette nouvelle vous n'attendrez pas mon autorisation pour faire du bien à la famille de ce malheureux. Mais comment se fait-il que je n'entende point parler de vous? comment n'avez-vous pas encore obtenu la permission de me faire une visite? Ah ! vous m'abandonnez comme les autres. Vous aussi, vous dites en badinant comme nos oisifs de cour : Ce Lauzun est un intrigant et un maladroit qui mérite son sort. — Tenez, Baraille, je vais m'arrêter tout à l'heure, car je sens mon fiel qui verse de l'aigreur dans mes paroles.

Depuis un mois que mon entreprise a échoué, je ne cesse de crier que l'humidité m'accable de rhumatismes. Je soutiens avec impudence que j'ai un bras paralysé. Le médecin de la prison, en examinant ce bras tout semblable à l'autre, dit que cela n'est pas impossible. Il ordonne des remèdes qui ne me

font aucun bien, comme vous pouvez croire. Je demande un médecin de Paris. — Mais ne vous imaginez pas que je supplie. Je les accuse de barbarie et les appelle bourreaux. Cependant on me laisse dans ce trou noir d'où une évasion est impossible.

A vous qui êtes mon ami, à vous seul et dans le silence du cachot, je vais avouer que je suis à présent malheureux et accablé. Quand vous obtiendriez, à force de prières, quelque léger adoucissement à mon sort, il n'est plus de plaisir ni de bien-être possible pour moi sans la liberté. J'ai besoin d'agir, de rouler dans ma tête des projets ambitieux, et de les mettre à exécution; j'ai besoin de faire du bruit, de me battre, de railler les sots et de séduire les femmes; J'ai besoin de vivre enfin, car je ne vis point ici, je languis et meurs, lentement étouffé par mes propres forces. Vous croirez avoir fait beaucoup pour moi peut-être en obtenant que je ne sois plus privé de toute société et qu'on me fasse voir les pâles visages qui gémissent dans les caveaux voisins du mien. Je ne veux pas de ces abominables

faveurs ; que le Roi se décide à me faire assassiner ou qu'il me rende à la lumière. Qu'il ne me tue pas à demi. — Entendez-vous, Baraille? je veux mourir ou aller où il me plaira.

Ingrat ami ! encore un mois passé dans le néant ! où donc ont abouti ces belles promesses que vous me faisiez ? ma fortune est assez grande pour que la vôtre ne coure aucun risque, et vous ne faites pas une démarche pour moi ! lâche Baraille ! soyez maudit, je ne vous écrirai plus ; ce mémoire deviendrait bientôt aussi volumineux que les commentaires de Montluc. Malgré tous mes efforts pour engourdir mon esprit, j'ai des accès de fureur, suivis d'une profonde léthargie ; mes nerfs sont parfois si malades que je brise mes meubles comme du verre. La haine de mes

ennemis ne m'a jamais fait de peine; mais la perte de votre trompeuse amitié me porte un coup accablant.

Baraille, pour celui qui vaut quelques deniers de plus que les autres, le maître d'enhaut ne fait rien d'inutile. Sans le viol de Lucrèce, Brutus aurait pu rester toute sa vie dans son rôle d'idiot, et l'étonnante invention de la république romaine s'en allait en terre avec lui; mais la Providence ne se donne pas la peine de créer un Brutus pour qu'il soit mangé des vers sans avoir agi. Ce ne fut pas un vain hasard qui fit entendre à Robert Bruce les plaintes patriotiques du célèbre Wallace, et qui fit naître dans son jeune cœur le violent désir de délivrer l'Ecosse. Pourquoi Dugueselin n'est-il pas mort écrasé sous les ruines des remparts de Fougerai? C'est qu'une main

invisible a écarté les pierres. Cet homme devait plus tard sauver la France. Nos pères ont vu l'abbé de Gondi presqu'enfant terrassé dans vingt duels, et cet enfant a fait trembler des rois et reçu des avances de Cromwell.

Mon ami, vous m'avez dit cent fois que les destinées du commun des hommes n'étaient point faites pour moi, je l'ai cru. Dans cet instant, je ne puis rien, et je suis réduit à attendre qu'il plaise au très haut de changer mon pitoyable état. Cherchez donc à deviner quel a été son but en me renversant. Que sortira-il de tout ceci? estce que ma vengeance et ma haine sont nécessaires à des plans qu'il forme en secret et dans lesquels je ne serai peut-être pas inité moi-même? — Assurément je ne mourrai pas après avoir si peu remué; mais que me reste-t-il encore à faire? — Ma mauvaise étoile brille dans le milieu du ciel d'un prodigieux éclat; je puis mettre au pied du mur la Providence en la défiant de trouver dans sa plus belle fabrique, un seul petit bonheur qui me fasse oublier un instant ma si-

tuation , car je ne suis pas de force à me consoler comme Pelisson dans l'intimité d'une araignée.

XVI.

Nouvelles espérances. — Rencontre inattendue. — On peut trouver du bonheur au fond d'un puits. — Philosophie d'un homme d'intrigues.

Tout est changé, tout est changé, mon ami. Mettons le genou en terre, et courbons nos fronts devant Dieu. Je suis honteux de mes ridicules accès de colère. Mais combien ne dois-je pas être pénétré de reconnaissance, en voyant que le Tout-Puissant a pris la peine de me faire comprendre ma sottise! Un soir

que mes blasphêmes et mes cris sont arrivés en sons imperceptibles jusqu'à ses oreilles, il aura dit :

—Eh ! qui donc s'avise de m'injurier ainsi ? n'est-ce point ce drôle de Lauzun? Qu'on jette à cet insecte un grain de mil et qu'il se taise.

Savez-vous, mon cher Baraille, que je n'oserai plus tenter un calcul? Sans doute, un homme se fait à lui-même une partie de sa destinée ; mais combien de fois arrive-t-il qu'un souffle du sort enlève son ouvrage par-dessus les monts, et le jette lui-même tout à coup dans un monde qu'il ne connaissait pas? Que de sagesse dans la morale des Orientaux, qui conseille à l'homme de se laisser conduire par le fil que la Providence tourne entre ses doigts ! Avec quel plaisir je réfléchis à ces combinaisons immenses dans lesquelles il est évident que mon nom a été écrit ! Le bonheur que le ciel m'envoie au fond de mon cachot était préparé depuis quatorze ans. C'est un brin de paille tombé à cent lieues d'ici sur un petit ruisseau, et qui, après avoir roulé du haut des montagnes, échappé aux cataractes

et traversé les plaines sur les rivières, est arrivé, surnageant toujours, se présenter à point nommé sous la patte d'une mouche qui s'allait noyer.

Oh ! le pauvre esprit que celui de l'homme ! Hélas ! n'être qu'un homme, n'avoir pour penser qu'une cervelle plus étroite que les deux mains, et voir l'infini devant soi dans quelque sens qu'on tourne ses yeux !

Un mot va vous remplir d'étonnement, mon ami, et peut-être vous donner à croire que j'ai perdu la raison : si vous veniez à cette heure ouvrir les portes de ma prison, tenant à votre main l'ordre de mon élargissement, *je ne sais pas si je n'en aurais pas du regret*.

Mon secrétaire Hesselin est le frère d'une bourgeoise assez aimable, dont le mari se nomme La Sablière. Cette dame réunit chez elle tous les poètes et écrivains du jour ; Hesselin me pria, l'an dernier, d'honorer ces réunions de ma visite. C'était pendant que vous étiez à Bourges. Je rencontrai dans cette maison, le spirituel et méchant Racine, le bavard Despréaux et le sombre Molière ; il y

avait encore un autre poète, inconnu à la cour et qui se nomme Lafontaine : c'est un homme indépendant et courageux, qui a osé pleurer la disgrâce de Fouquet, ce qui l'eût infailliblement mené à la Bastille, si pour son malheur il avait eu le talent de Pelisson. Ce fut lui, je crois, qui nous fit un soir la lecture d'une fable dans laquelle on voit un aventurier courir, par toute la terre, après la fortune, et la trouver, à son retour, endormie devant sa porte. Je me souviens que je discutai longuement avec Lafontaine à ce sujet; le poète ne me parut pas persuadé de la félicité de l'homme d'intrigues et du courtisan. Aujourd'hui je vois que sa fable est mon histoire. J'ai poursuivi le bonheur comme un chasseur infatigable suit le cerf. Je l'ai relancé mille fois, et poussé dans mille directions; je l'ai acculé contre les murs, il m'a toujours échappé. Puis, la nuit m'a surpris au milieu des bois; j'ai roulé dans les fondrières, et lorsqu'enfin je suis resté sans forces sur la terre, je me suis trouvé couché de mon long à côté de ma proie.

Faites provision de patience et serrez la

bride à votre curiosité, car je vous avertis que je ne me refuserai pas le plaisir de pousser les détails jusqu'à la minutie, et que je ne presserai pas plus l'allure de mon grison que Sancho, lorqu'il cherchait, en mangeant des noix, sa principauté de Barataria.

Sachez donc, mon ami, qu'après plusieurs semaines d'ennui, de découragement ou de fureur, il se trouva un jour où je me réveillai de bonne humeur, sans savoir la cause de cette agréable disposition. Une fenêtre de la prison, qui sans doute recevait les rayons du soleil, partageait avec moi cette faveur, en m'envoyant par mon soupirail une pâle réverbération. Quelques mouches, excédées comme moi de l'obscurité, voltigeaient gaîment en bourdonnant dans la lumière; des oiseaux se battaient sur les cheminées; le ciel clair et ardent promettait une de ces chaudes journées de l'été si ordinaires en Piémont. C'était un dimanche, et des prisonniers chantaient contre les grilles, parce qu'ils avaient coutume d'être joyeux autrefois ce jour-là. Je reçus donc, au fond de mon réduit, ma petite

part de bien-être et de contentement, comme les mouches et les oiseaux. Depuis mon inutile algarade, maître Saint-Mars jugeait à propos de me montrer beaucoup de froideur, et ses visites étaient plus rares. Cet animal pensait que cela était d'un effet majestueux et héroïque. Comme il avait eu le temps d'envoyer à Paris quatre fois, et qu'on ne parlait plus de me laisser communiquer avec les autres prisonniers de qualité, je ne comptais plus obtenir de long-temps cette faveur. Je conçus un espoir subit en voyant entrer Saint-Mars, la figure ridiculement épanouie par la présomption et la condescendance, les yeux à demi fermés et la main gauche passée dans sa ceinture. Mon cœur battit horriblement, je me crus libre. Le commandant m'annonça qu'il venait de recevoir une réponse à sa lettre, adressée au roi sur mes effractions et ma fuite; car, si les maréchaux de France ne correspondent qu'avec Louvois, S. M. daigne ouvrir elle-même les épîtres des espions et des geôliers. La cause du retard avait été la présence du roi aux opérations de la guerre de

Hollande. M'informer de cela était presqu'une imprudence de la part du chevalier, car l'un des articles du régime dès prisons, est de cacher aux détenus toutes les nouvelles du dehors.

Saint-Mars me donna lecture de la lettre royale, datée de Cambrai. Voici une phrase digne d'être notée :

« Vous pouvez permettre à M. de Lauzun « de voir quelques prisonniers que vous choi- « sirez parmi les gens nobles et ceux d'hu- « meur tranquille; mais il suffira que cette « faveur lui soit accordée deux fois par se- « maine, pendant la première année. Si, d'ici « à un an, le comte de Lauzun ne donne au- « cun nouveau sujet de mécontentement, on « pourra le laisser sortir tous les jours, pen- « dant la seconde année et les suivantes. »

Quel atroce langage! quelles odieuses faveurs! régler d'avance mes journées de la *seconde année et des suivantes!* quelle haine et quelle rancune! ah! pourquoi cet homme n'a-t-il à me reprocher que des intrigues chétives? pourquoi n'ai-je pas commis quelque trahison

comme D'Essex ou Biron? pourquoi ne l'ai-je pas offensé mortellement comme le frondeur Lafargue, dont l'exemple ne m'a point servi? J'aurais laissé une page dans l'histoire, j'aurais parlé fièrement à mes juges, et la mort m'eût trouvé plein d'orgueil et de fermeté.— Mais où vais-je m'emporter? je me trompe follement et tout est pour le mieux.

Ce sot de gouverneur ne comprit rien à la tristesse avec laquelle j'accueillis les nouvelles qu'il m'apportait; cependant lorsqu'il me demanda quel jour je choisissais pour ma première sortie, je lui répondis que je voulais quitter ce cachot à l'instant même.

— Suivez-moi donc, me dit-il avec un sourire d'importance, je vais vous causer une grande surprise.

Il me conduisit par de longs détours jusqu'à un appartement élevé dont il fit ouvrir la porte, et je me trouvai tout à coup devant le surintendant Fouquet. Quoique je fusse à la cour depuis quatre mois seulement lors de l'arrestation de cet infortuné, victime comme moi de la jalousie du roi, cependant il me re-

connut. J'appris avec étonnement qu'on l'avait tenu dans l'ignorance de tous les évènemens arrivés depuis huit ans qu'il habite Pignerol. Il n'avait aucune idée des guerres de Flandre et de Franche-Comté. Quant aux affaires de cour, comme la mort de Madame, la liaison du Roi et de la Montespan, etc., à plus forte raison n'en connaissait-il rien. Il m'accablait de questions et se récriait à chaque mot que je lui disais. Cela me divertissait beaucoup. Ce fut bien autre chose lorsqu'il me demanda la cause de mon emprisonnement. Je commençai un récit abrégé de ma rapide fortune et des faveurs dont le roi m'a honoré. Les exclamations redoublaient. Bientôt je vis sur la figure du surintendant quelques signes d'incrédulité lorsque je parlai de ma compagnie des gardes et de mon grade de lieutenant-général; mais dès que je vins à raconter mes prétentions à la main de Mademoiselle, Fouquet me regarda d'un air d'effroi, il s'éloigna doucement de moi, pour passer de l'autre côté de la table, et saisit une sonnette qu'il agita de toutes ses forces, en s'écriant qu'on l'avait enfermé avec un fou.

Il ne fallut pas moins que le retour et le témoignage de Saint-Mars pour que le surintendant prît confiance en moi. Après ce premier moment de frayeur passé, il se trouva que nous sympathisions parfaitement ensemble. Cet homme a un esprit élevé, une admirable philosophie, dont j'étais bien éloigné, à l'heure où nous parlions de nos malheurs. La dévotion, comme une digne et charitable matrone, est venue s'asseoir à côté de lui pour essuyer ses larmes et le distraire de ses sombres chagrins par des entretiens pleins de douceur. Il s'occupe même, je crois, d'un ouvrage de piété sur la mort. Cependant quand je remis ce bonhomme sur le chapitre de son ancienne grandeur, de son faste incroyable, et de son ambition, son regard s'anima, son dos, plutôt courbé par la tristesse que par l'âge, se releva fièrement, et je fus étonné d'entendre parler ce personnage si calomnié en homme de génie et de courage, et, ce qui est plus étrange, en sujet dévoué au Roi, amoureux par-dessus tout de la gloire de son pays. Pas un mot d'humeur ne lui a

échappé contre l'auguste auteur de ses maux, ni contre ses ennemis, dont l'acharnement fut atroce. Il n'a fait qu'un soupir douloureux la première fois que je lui parlai de mon ami Colbert. M. Fouquet m'expliqua longuement ses anciens projets d'agrandir et de fortifier Belle-Isle au point d'en faire un port en état de rivaliser quelque jour avec Londres et Amsterdam. Ses vues étaient larges et fort sensées ; rien n'était impossible à une fortune comme la sienne, placée dans les mains d'un homme généreux et hardi. Vous jugez du plaisir que je goûtai dans cette singulière entrevue. La conversation me parut d'autant plus intéressante que, depuis six mois, j'avais été privé du plaisir d'échanger une pensée avec un être doué d'esprit et de raison.

Le surintendant a une fille âgée de quinze ans qui, après avoir épuisé à Paris tous les moyens de mettre un terme à la rancune royale, devait, m'a dit ce digne homme, venir adoucir le pain de misère du prisonnier en le mouillant de larmes enfantines. Madame Fouquet est à Belle-Isle, occupée à sauver les restes de sa fortune.

A la seconde visite qu'on me permit de faire à M. Fouquet, je trouvai chez lui sa fille, arrivée depuis deux jours; la jeune personne se leva sitôt que je parus; elle m'adressa une révérence très froide et voulut sortir :

— Ne t'éloigne pas, s'écria le père. Je veux repaître mes pauvres yeux du plaisir de te voir sans cesse. Viens ici, viens que je t'embrasse encore.

Ce fut seulement lorsque la jeune fille s'approcha que je m'aperçus de son extrême confusion. Je ne pus venir à bout de rencontrer ses regards, et les caresses du bonhomme lui permirent de cacher la rougeur de son visage en s'appuyant contre la poitrine paternelle. Ce qui va sans doute vous étonner, c'est que je fus moi-même fort troublé, à la vue de cet enfant. Peut-être la solitude du cachot avait-elle rendu mon imagination et mes sens plus inflammables ; peut-être parmi mes souvenirs amoureux, que leur grand nombre rend passablement confus, se trouvait-il quelque visage de femme offrant une légère ressemblance avec la figure charmante que j'avais devant les

yeux ; peut-être dans les rêves fiévreux que le ciel envoie aux prisonniers, un ange de la nuit avait-il pris les formes de cette fille pour venir se pencher sur moi en souriant au milieu d'une lumière céleste. Il est certain que je restai interdit, agité par mille sensations contraires ; que des mots sans suite vinrent expirer sur mes lèvres, et que mon cœur se souleva impétueusement comme aux plus beaux jours de mon adolescence.

La jeune fille resta près d'une fenêtre à manier l'aiguille, et tint son visage baissé sur une tapisserie pendant le temps de ma visite. Je la contemplais avec délices, et tout en répondant brièvement aux discours du père, j'analysais à mon aise les charmes de cette admirable créature. A chaque regard je découvrais en elle de nouveaux trésors et de nouvelles grâces. C'était une vierge fraîche, sortie d'un tableau de Mignard. Je fus sur le point de sauter de joie quand je sentis que j'allais me mettre à l'aimer éperdument, et surtout en pensant qu'elle devait rester longtemps dans cette noire forteresse.

Tout à coup il me sembla que cet amour, que je croyais naissant, avait d'anciennes racines dans mon cœur, et ce fut sans doute la conformité d'âge et de taille qui me remit subitement à l'esprit la romanesque Cécile, dont un masque m'a toujours dérobé les traits. J'aurais voulu me jeter aux pieds de cette jeune fille, en la suppliant de me laisser croire qu'elle était ma chère Cécile. Le surintendant dut éprouver quelque surprise quand je l'interrompis brusquement au milieu d'une phrase pour lui demander le nom de sa fille.

— Elle se nomme Marie, dit le bonhomme en souriant.

— Pas d'autre nom que celui-là ?

— Marie-Madeleine.

— Fort bien. Continuez, je vous prie, et ne vous étonnez pas de mes manières d'étourdi.

J'étais horriblement contrarié. La petite, intimidée par mes questions, avait redoublé de vitesse dans l'exercice de l'aiguille. Je regagnai ma demeure, agité par des sentimens étranges; ma cervelle était un chaos où la journée entière, passée dans les réflexions,

suffit à peine à jeter quelque lumière. Je tremblais que ce germe d'amour ne vînt à s'envoler pendant le sommeil, c'est pourquoi je veillai une partie de la nuit. Puis lorsque j'eus acquis la certitude que mon imagination fermentait suffisamment, la crainte me prit que cette jeune fille ne fût sotte, ou même stupide. Si mes oreilles avaient recueilli un mot échappé de sa bouche, j'aurais pu du moins le retourner mille fois dans ma tête en lui prêtant la plus sublime expression. Pourquoi ce silence obstiné? Si c'était l'indifférence ou l'ineptie; pourquoi ce trouble et cette rougeur en voyant mon attention? Ces mouvemens subits ne sont-ils pas incompatibles avec la sottise, et ne prouvent-ils pas au contraire une organisation délicate et sensible? Comment une ame grossière habiterait-elle cette enveloppe angélique? Il s'est passé quelque chose entre nous. Est-ce par une prédestination que nous avons tressailli tous deux? La nature et la destinée se sont-elles entendues ensemble depuis long-temps pour nous unir? je ne sais; mais assurément il s'est passé quelque chose entre nous.

Les ordres du roi ne permettant pas au gouverneur de me tirer du cachot plus de deux fois par semaines, je me bornai à demander qu'on me laissât faire au surintendant de longues visites. J'offris de donner ma parole que je n'abuserais jamais de cette faveur pour essayer à m'enfuir. L'appartement de M. Fouquet est vaste et commode. On y est à l'aise et on y jouit d'une belle vue. Saint-Mars nous ayant accordé la permission de dîner ensemble, la fâcheuse timidité de mademoiselle Fouquet se trouva dissipée subitement. Une douce intimité s'établit entre nous dès la troisième entrevue. Nous passâmes la soirée presque gaîment. La jeune personne paraissait ravie de la bonne humeur que ma présence inspirait à son père ; elle saisissait les occasions de me servir ; elle m'accablait de soins, et paraissait craindre que je n'eusse un moment d'ennui. Après le dîner nous prîmes des cartes. Le surintendant me gagna cent pistoles. L'heure de la séparation approchait. Le soleil se couchait à l'horison, derrière les montagnes d'Embrun. Je me plaçai à la fenêtre

pour contempler ce spectacle, dont j'avais été privé depuis si long-temps. J'élevai les bras avec enthousiasme.

Beau soleil! m'écriai-je; divin époux de la terre, je te prends à témoin qu'on m'a ravi injustement ma part de ta lumière. C'est un de ces vains personnages qui croient avoir sur leurs blêmes figures l'éclat de ton front magnifique parce qu'ils portent des couronnes. Père des hommes, quand donc viendras-tu châtier tes insolens enfans, et brûler ces murailles où ils enferment leurs frères comme des bêtes enlevées aux forêts?

— Vous regrettez bien vivement votre liberté, dit une voix douce tout auprès de moi.

Je m'emparai d'une petite main charmante.

— Et vous, jeune fille, poursuivis-je tout bas, vous êtes plus puissante que mes oppresseurs, car un mot de votre bouche pourrait me rendre plus heureux au fond de mon cachot que je ne l'aurais été dans les grandeurs. Dites que le sort vous a envoyée pour adoucir mes maux, pour m'apprendre que l'amour trouve partout un patrie, une liberté au-des-

sus des violences humaines ; dites que vous êtes venue pour m'empêcher de maudire le ciel, et avant que ce dernier rayon disparaisse, je vais commander au soleil de porter au tout-puissant mes actions de grâces.

La petite main resta dans les miennes, et deux yeux noirs pleins de tristesse furent levés lentement sur les miens.

— Hélas ! M. de Lauzun ; il y a entre vous et moi une muraille qui ne peut être renversée.

—Qui donc pourrait empêcher deux cœurs de s'unir quand ils le veulent ? Celui-là ne serait pas un roi, ce serait Dieu lui-même, ou quelque démon envoyé exprès pour cet office.

Une larme fine comme une perle coula sur la joue de la jeune fille ; la main douce m'échappa ; j'entendis confusément ces mots :

— C'est vous seul ; c'est votre ambition, votre mariage.

Et je ne vis plus devant moi que la figure bienveillante du surintendant.

— La triste chose que d'être marié, disais-je en retournant dans mon caveau !

Mais qui donc a pu révéler ainsi mes secrets? J'ai beau examiner mes traits dans une glace, je ne puis trouver à quel endroit de ma figure sont gravés ces mots : « Voici un homme marié. » A l'heure où vos paisibles yeux, mon cher Baraille, seront posés sur cet écrit, vous vous étonnerez dans votre sage cervelle de voir que Lauzun, c'est-à-dire le plus méfiant des hommes à l'égard du beau sexe, s'avise de montrer une confiance romanesque pour une jeune fille qui peut-être n'est au fond qu'une artificieuse créature, comme la plupart de ses semblables. Qui vous dit qu'après le court dialogue de la fenêtre je ne suis pas rentré chez moi la tête farcie de soupçons? En conscience il n'en pouvait pas être autrement. Il me semblait fort plaisant que la fille de M. Fouquet se fût occupée à Paris de mes affaires. J'en riais tout seul dans ma caverne. Je riais aussi de la simplicité et de l'empressement que j'avais mis à donner à cette fillette un brevet d'ange du ciel. Assurément à la vue de ce brevet, tous les guichetiers du paradis lui auraient

ouvert les portes, car un maître expert comme moi doit, je l'espère, s'y connaître mieux que personne à juger de l'innocence d'une vierge.

— Eh bien, disais-je gaîment, si la chère petite n'a de céleste que la beauté de son enveloppe, le pauvre prisonnier aura du moins une jolie maîtresse pour passer le temps. La possession d'une belle femme vaut bien le plaisir de s'agenouiller devant une habitante des régions lumineuses.

Cependant j'étais contrarié comme un plongeur qui a cru voir une escarboucle au fond de l'eau, et qui rapporte un petit brin de corail. Je ne voulais pas non plus mettre de précipitation dans mes jugemens, car, depuis dix mois que je suis enfermé, peut-être mes affaires et l'histoire de mon mariage sont-elles devenues publiques. J'hésitais entre deux plans à suivre : le premier de nier impudemment mon mariage; l'autre d'en faire l'aveu; de mettre en œuvre le don de persuasion que vous me connaissez pour détruire les préjugés de la petite, et lui faire entrer dans l'esprit cette vérité; qu'un homme

n'est pas possédé du diable ni changé en cyclope pour s'être agenouillé devant un autre homme murmurant des mots latins sur deux mains unis. — C'est en effet une pitoyable chose que la persévérance des jeunes filles à croire qu'on les épousera quelque jour. — Point d'espoir pour l'amant qui ne leur promet pas de les conduire chez l'homme tonsuré qui parle latin.

Le dernier parti que je viens de vous soumettre était un peu plus honnête que le premier. Les faux sermens et les mensonges y étaient moins nécessaires. Du reste, mon ami, dites-moi combien il se fait de sermens amoureux dans une année, et je vous dirai justement combien il y en a de faux. Le monde en est plein; si l'orage grondait pour si peu de chose, de mémoire d'homme on n'aurait pas souvenir que la face du ciel eût été paisible pendant une heure, et le tonnerre, excédé de fatigue, ne saurait plus faire qu'un petit bruit imperceptible qui exposerait le tout-puissant à voir sa colère tournée en ridicule. Voyez pourtant combien les femmes sont crédules

au milieu de leurs astuces ! il n'y en a pas une qui ne vous demande quelques-unes de ces assurances emphatiques ; qui ne pense même avoir dans sa poche le bout d'un fil qui lie tous vos membres, sitôt que vous avez prononcé de ces phrases vieilles comme le monde, en vous promenant au clair de la lune sous de grands arbres, ou bien en causant au coin du feu, dans un boudoir, en face d'un souper fin. Jamais fausse monnaie n'aura un plus long cours.

Après trois jours d'attente, je retournai chez M. Fouquet. Je feignis d'être accablé par l'ennui, et je donnai à mes traits une teinte de mélancolie pour faire penser que l'air de la prison me serait mortel. La jeune fille fut étonnée du changement opéré dans ma physionomie ; ma tristesse parut gagner subitement son petit cœur, et je vis clairement qu'elle était fort contrariée. Peut-être la chère enfant avait déja pris la jolie résolution de me servir d'ange consolateur. D'avance j'avais prévu tout cela ; vous ne serez donc pas surpris du tour sérieux que je donnai à la conversation.

— Comment pouvez-vous supporter aussi patiemment votre captivité? disais-je au surintendant. Moi, je sens que le chagrin me dévore; bientôt il faudra qu'on me creuse une fosse dans cette citadelle où mon ombre sera fort mal à l'aise.

— Mon cher Lauzun, songez à votre salut. Oubliez ce monde trompeur qui vous aurait conduit tout droit à l'empire de satan. Pour moi, quel usage ferais-je de ma liberté? La vieillesse commence à raidir mes membres, et les infirmités s'emparent de mon corps. Où irais-je exercer mes jambes débiles? dans les salons de la cour, les chasses du roi, les allées de Trianon et de Marly? Je ne suis plus propre à jouer un rôle dans les intermèdes mondains. Je ne regrette point les digestions pénibles du grand couvert, les transpirations du ballet, les rhumes qu'on gagne au *media-noche*, ni même les serremens de main des faux amis. Par cette fenêtre je vois le soleil dorer la cime des montagnes, ou les nuages courir sur les étoiles; c'est plus qu'il n'en faut pour émerveiller mes yeux et ma pensée.

— Moi, je n'aurai jamais cette résignation : si le ciel écoute un instant la prière de l'opprimé, mes ennemis tomberont à leur tour. Que les canons de la Hollande fassent pleuvoir une grêle de boulets jusque sur la tête royale, s'il faut cela pour que je sorte de ces murs!

— Dieu préserve la France d'un tel malheur! vos souhaits ne sont pas d'un bon chrétien.

— Les maximes chrétiennes sont faites pour le pauvre et le faible, non pour l'homme de courage qui ne veut point laisser à un dieu indolent et sourd le soin de venger ses injures. Que la mort prenne en paiement tous les princes de la terre plutôt que de venir s'attabler dans ma prison et faire son repas de mon cadavre. Que son hideux squelette apparaisse assis sur tous les trônes, et que je ne la sente plus décrivant autour de moi des cercles chaque jour plus étroits! Mais vous, généreux Fouquet, ne seriez-vous pas heureux qu'on vînt un matin ouvrir ces portes, et vous dire : La jalousie honteuse du tyran est enfermée dans une boîte de plomb. Le successenr vous

rend votre liberté; vos amis, votre fortune dont vous faisiez un si bel usage. Il vous sera permis encore de soulager les malheureux, de donner des pensions aux grands artistes, aux hommes de génie; de bâtir des villes et d'exécuter des projets qui feront répéter votre nom par des populations entières?

— Lauzun, Lauzun, le démon parle par votre bouche. Laissez-moi repousser les pensées dangereuses, et qu'au moins je ne risque pas le salut de mon âme pour de vaines suppositions. Ne songeons point au bonheur que pourrait nous valoir la mort d'un jeune prince auquel nous devons amour et respect.

— O nature! toi qui as fabriqué de tes mains cet être pensant qui porte le nom de Lauzun, toi qui as renfermé dans son cœur des passions et des sentimens que tu as choisis avec soin, dis s'il est possible que cet homme ait de l'amour pour celui qui l'a plongé dans le malheur; s'il est possible qu'il parle de cet implacable ennemi avec respect, par la seule raison que celui-là s'appelle roi? Qui donc pourrait me faire un devoir d'une pareille lâcheté?

— Jeune homme, les malheurs nous viennent de Dieu.

— Moi, je vous dis que l'oppression, l'envie et la cruauté viennent de l'enfer.

— La résignation est la vertu dont le juge suprême nous saura le plus de gré.

— Ah ! puisse le ciel me retirer bientôt l'occasion de la mettre en pratique, dussent mes comptes en être plus difficiles à régler ! Au diable cette vertu des mendians, des paralytiques et des femmes abandonnées !

La jeune fille était effrayée comme si la foudre allait frapper le blasphémateur; cependant, la terreur parut bientôt faire place à la pitié sur son charmant visage.

Le surintendant levait les mains en l'air, et paraissait suffoqué comme si chacune de mes paroles eût été une exhalaison de l'enfer.

— Dieu clément, murmurait-il, ayez pitié de ce jeune homme, la douleur le rend insensé ! Mon pauvre Lauzun, reprit-il avec douceur, pour chasser de votre cœur ces horribles pensées, je vais vous faire une lecture de quelque livre saint.

J'aurais répondu par une grimace de possédé, comme s'il se fût agi d'avaler une médecine, si je n'avais vu les jambes amaigries de Fouquet se diriger vers la porte de la chambre à coucher. La pose du digne homme respirait une majestueuse piété ; la dévotion épanouissait son calme visage, et son ombre elle-même se mouvait par terre onctueusement. Cette ombre n'était pas encore tout-à-fait disparue, que déjà je m'étais jeté précipitamment aux genoux de la jeune fille. Un petit cri de surprise et d'effroi sortit de sa bouche ; sa poitrine s'agita violemment. Je m'attendais aux paroles d'usage : Imprudent ! ah ! que faites-vous ? relevez-vous, au nom du ciel ! Il ne fut rien dit de tout cela. Les lèvres virginales tremblèrent convulsivement ; la pauvre enfant pencha sa tête vers moi et fondit en larmes.

— Vous êtes donc bien malheureux ? dit-elle en sanglotant.

— Malheureux à en mourir ; mais...

— Je me reprocherai toute ma vie de ne vous avoir pas sauvé, car je l'ai pu.

Au lieu de perdre mon temps en questions pour éclaircir ce mystère, j'entourai sa frêle taille avec mes deux bras, et j'appliquai un profond baiser sur une bouche palpitante. La petite était appuyée d'une main sur mon épaule; j'avais un genou en terre, et sans vanité, mon cher ami, nous formions un si charmant tableau, que Lesueur ou Mignard l'auraient voulu peindre sur l'heure. M. Fouquet lui-même et Mademoiselle en personne, ma femme! cher Baraille, s'ils nous avaient aperçus, chacun par une porte, n'auraient pas eu le courage de se fâcher contre nous. Je crois même qu'ils nous auraient suppliés de rester ainsi embrassés quelques minutes encore, afin de jouir plus long-temps d'un si gracieux spectacle. Vous savez pourtant si la comtesse de Lauzun a l'âme fière; si elle est entichée de sa royale parenté, que Dieu damne, et surtout si elle est jalouse de ses droits, la chère dame! La nature a fait les jolies filles de seize ans pour que les beaux garçons de trente ans se jettent à leurs pieds.

Dès que M. Fouquet fit entendre, à son retour, les craquemens de sa paternelle chaus-

sure, la jeune personne s'enfuit comme un oiseau effarouché. Je me vis forcé de rester tête-à-tête, pendant une heure, avec le bonhomme, à écouter son édifiante lecture. Après avoir agité péniblement mes membres sur mon siège, je tombais dans l'assoupissement, au bourdonnement des divins préceptes. Saint-Mars vint heureusement nous interrompre, sans quoi la fin de cette journée eût été inutile pour moi. Je demandai aussitôt les cartes, et comme je perdis huit cents livres contre le gouverneur, je feignis d'avoir de l'humeur et je cessai de jouer, laissant M. Fouquet aux prises avec Saint-Mars. Quand la jeune fille parut, je lui jetai de loin un regard suppliant, et je m'approchai d'une fenêtre; elle ne tarda pas à me suivre.

— Vous ne refuserez pas, lui dis-je à voix basse, de m'expliquer le sens de vos paroles. Comment se fait-il que vous ayez pu me sauver?

Ici la chère enfant parut faire un grand effort pour vaincre sa timidité. Ses beaux yeux se fixaient alternativement sur la pointe de

mes bottes et sur les boucles de ma coiffure; ils s'arrêtèrent enfin sur un des boutons de mon justaucorps, ce qui semblait annoncer une résolution courageuse. Un sourire, d'une charmante tristesse, releva légèrement les coins de ses lèvres.

— Monsieur de Lauzun, répondit-elle en tremblant, vous regrettez amèrement la vie agitée des cours; vous vous plaignez de ce qu'on vous ôte les moyens de satisfaire votre passion pour l'intrigue, eh bien! que diriez-vous si, au milieu de cette prison et à cette heure même, il vous arrivait une aventure des plus bizarres?

Je gardai le silence. — Nouvelle hésitation. Elle reprit avec un trouble croissant :

— Cherchez dans vos souvenirs; n'y retrouvez-vous pas? — n'y retrouvez-vous pas? J'avais tout retrouvé subitement, honnête Baraille; mais je me gardai bien de l'interrompre.

— Rappelez-vous la nuit, — la nuit qui précéda votre première arrestation.

Silence toujours plus obstiné. La crainte de

l'indifférence ou de l'oubli commençait à tourmenter son tendre cœur.

—Rappelez-vous les avis qu'une personne inconnue vous donna. — Une lettre! — Un carrosse qui se présenta devant votre porte, et que vous avez poursuivi sur la route de Versailles. N'avez-vous jamais souhaité?...

— Cécile, Cécile! m'écriai-je en prenant sa main.

— C'était le nom que je portais à Paris pour y vivre ignorée.

— Ah! combien de fois l'ai-je répété dans mes plus beaux jours comme dans le malheur!

— Cependant, vous faisiez la cour à la fille du prisonnier Fouquet, et vous alliez oublier Cécile.

—Jamais je ne l'aurais oubliée. J'ai prononcé ce nom la première fois que j'ai vu la fille du surintendant. Rappelez-vous les questions que j'adressai à votre père.

— J'avais décidé que je vous cacherais ce mystère pour jouir en secret du plaisir de vous voir ici, comme je faisais autrefois par ma fenêtre. Ah! dans ce temps-là vous étiez

libre et je n'étais pas coupable; mais aujourd'hui je vous ai vu malheureux, et mes résolutions n'ont pu tenir contre vos souffrances.

— Chère Cécile, je ne me plaindrai plus de la cruauté du sort; je n'ai plus de colère contre mes ennemis; je me ris de leur méchanceté, puisqu'ils m'ont rendu le plus heureux des hommes. Vous resterez ici, auprès de moi; n'est-ce pas, vous ne me fuirez plus?

— Jamais, jamais.

Honnête Baraille, j'étais fou de joie. Pendant cette soirée, j'appris à savourer convenablement le bonheur de chuchoter amoureusement près d'une fenêtre, aux dernières lueurs d'un beau soleil couchant et par une chaude soirée d'août.

Je découvris dans cette conversation que c'était par un certain La Reynie, allié de madame Fouquet, que Cécile était informée de tous mes secrets. Je me souviens d'avoir rencontré cet infernal espion dans les petits escaliers et d'avoir senti quelqu'envie de le faire sauter par-dessus la rampe. Il faut vous avouer que depuis plusieurs jours, un pressentiment

vague m'avait averti que mademoiselle Fouquet n'était autre que ma Cécile ; mais je me suis gardé de vous en parler pour ne pas détruire tout l'intérêt de mon récit.

Souvent il m'est arrivé d'apercevoir à la première inspection ce qui doit me déplaire un jour dans la femme que je recherche. Vous pouvez donc me croire, mon ami, ce n'est pas un homme qui a laissé dans sa chambre à coucher plus de trois cents portraits de femmes et des caisses entières pleines de lettres, ce n'est pas cet homme-là qui pourrait voyager sur le cheval ailé de l'Arioste en compagnie d'une créature indigne et souverainement terrestre. Il faut que cette jeune fille touche par un côté à la nature de l'ange pour avoir ainsi échappé à mon coup-d'oeil mathématique, et surtout pour m'avoir garrotté comme me voilà; car sachez que je l'aime ardemment, et que, si je n'avais la cruelle expérience de l'instabilité des choses humaines, je serais prêt à jurer devant le ciel que je l'aimerai jusqu'à la mort.

Si tout autre que moi vous contait de pa-

reilles folies, on vous verrait chercher des yeux votre chapeau, vos gants et votre épée, pour fuir à tous les diables, en murmurant tout bas contre l'insupportable manie de faire des confidences. Vous n'avez jamais eu assez d'égards pour les amoureux. A qui donc porterez-vous respect, si ce n'est à l'amour? quel dieu a mis au cœur de l'homme cette étincelle qui peut éclairer un affreux cachot d'une lumière bienheureuse, et faire que le prisonnier bondisse de joie dans sa cage? Ah! mon ami, ne vous pressez pas trop de me plaindre, car une vie nouvelle a commencé pour moi. Je disais que cette troisième partie de mon existence serait celle de la misère et des souffrances, et il se trouve que ce sera une époque de repos, d'amour et de bonheur. Si j'avais eu à ma disposition cette jeune fille, dans le temps où les intrigues absorbaient toutes mes réflexions, je l'aurais subjuguée en peu de jours; j'aurais profané cette faible fleur, et comme un insensé, j'aurais fait un rire diabolique, en défiant le créateur de m'envoyer une femme supérieure à son sexe. Je ne

voyais pas alors que c'était mon souffle impur, et le contact des matières pernicieuses dont tout mon être est composé, qui rendaient ces créatures débiles semblables entre elles, en les flétrissant dès le premier jour. Le cœur d'une femme peut, au contraire, avoir mille aspects variés; mais il est comme une cire légère qui reçoit l'empreinte de ce qui le touche. Le libertinage est une lèpre qui se gagne en quelques heures, et, quand nous osons décréter que toutes les femmes, en naissant, portent les germes de ce mal, le ciel devrait nous écraser comme des reptiles échappés de l'enfer. Les femmes sont ce qu'on les fait : qu'il naisse un nouvel Abeylard, et cet homme rencontrera une autre Héloïse. Il ne fallait pas moins qu'une catastrophe comme celle qui m'a renversé pour que ces réflexions me vinssent à l'esprit. Dieu veuille que mes idées en restent au point où les voici! Cependant, un doute cruel me travaille par momens; une voix sinistre et sardonique me crie : Lauzun, souvent déjà tu as cru follement aimer pour la vie; souvent tu as cru rencontrer des anges

de lumière, envoyés exprès pour t'enlever dans des régions inconnues. Dès que tu as étendu les bras, tu as senti l'écaille rude et grossière d'un monstre informe ; rappelle-toi la fable des sirènes.

Ce n'est pas pour les femmes comme celle que j'aime aujourd'hui, que les poètes ont imaginé ce sublime symbole. En un mot, j'aime ; je crois être fixé pour long-temps, sinon pour toujours, et je me sens plus de confiance dans les bontés de la Providence pour l'homme que je n'en eus jamais aux plus beaux temps de mes triomphes.

Me voici muni d'une belle dose de patience, pour supporter les ennuis de la prison ; et voyez jusqu'où je pousse cette vertu : lorsque je me retrouvai seul, j'adressai un regard de reconnaissance et de tendresse aux pierres insensibles, qui s'arrondissent en voûte grossière au-dessus de ma tête.

— Mon Dieu ! dis-je avec passion, insensé est celui qui voudrait vous pénétrer ! Si je n'avais pas échoué dans mon ambition, si je n'avais pas été me briser contre l'implacable

haine du roi, je ne serais point ici où le bonheur m'attendait. Gloire à vous! ce que vous faites est bien fait. Il est certain que tout est pour le mieux. Voilà, direz-vous, un langage d'amoureux, et Dieu sait combien cet amour durera. Baraille, mon ami, Dieu sait aussi ce qui m'est réservé dans l'avenir, et les trésors de sa bonté sont inépuisables. Bonsoir donc, lieutenant! je m'endors extrêmement satisfait de me savoir capable de sentir un amour pur. Tout est pour le mieux, vous dis-je.

XVII.

— Le mauvais naturel revient au galop. — Plus d'amours platoniques. — Grandes machinations dans un cercle étroit. — Préparatifs de guerre contre un faible ennemi. — Petit hasard qui cause un violent désespoir.

Mon cher Baraille, vous seriez bien étonné si vous appreniez quels doux sentimens ont pris leurs ébats dans mon cœur, pendant ces trois derniers mois. J'ai craint vraiment de vous inspirer une méprisante pitié, c'est pourquoi j'ai cessé de vous écrire; et puis j'étais dans un calme si parfait que je préfé-

rais garder les distractions épistolaires pour des temps plus mauvais. Que vous aurais-je dit? que mon âme était semblable à une verte prairie où les pensées les plus fraîches viennent se reposer en folâtrant comme de petits enfans? ou bien je vous aurais fait le récit de scènes de famille aussi patriarcales qu'édifiantes, comme les lectures pieuses, poétiques et autres, les petits badinages innocens avec approbation d'un père indulgent plein de convenances? Par fois, il se serait trouvé quelques détails de dialogues, regards et mouvemens amoureux, mais d'une céleste pureté.

N'auriez-vous pas été saisi aux cheveux par l'intérêt le plus vif, si je vous avais conté comment un soir, après les extases silencieuses et la contemplation de l'objet aimé, j'avais osé prendre une main sacrée pour y déposer un baiser ardent et respectueux? Oh! oui, votre cœur militaire, mon cher lieutenant, aurait battu de plaisir; vos yeux, dont le regard annonce la force, se seraient remplis de larmes... arrachées par un bâillement, et pour peu que j'eusse ajouté, avec le style des amours de

Caliste et Lysandre, une description abrégée en quatre pages de cette main mignonne, on n'aurait pas pu vous réveiller d'un mois.

— Assurément, auriez-vous dit, les pensées les plus pures croissent pêle-mêle dans l'âme de Lauzun comme des fleurs dans un parterre; que dis-je, pêle-mêle? elles y viennent en ordre avec la symétrie la plus exquise, et les voici devant moi classées savamment et revêtues de leurs étiquettes.

Honnête Baraille, comme il est vrai qu'au milieu d'une troupe d'enfans prenant la récréation sur l'herbe de la prairie, il se trouve toujours quelques garnemens d'un mauvais naturel qui corrompent les autres, si on ne les surveille; de même, parmi les sentimens superfins qui badinaient dans le jardin de mon cœur, avec la grâce du président Tambonneau faisant lui-même ses vendanges; parmi eux, dis-je, il s'est trouvé de mauvais drôles qui ont gâté toute la bande naïve. Au lieu d'aimables petits garçons bien sages et qui ne raisonnaient jamais, ce sont aujourd'hui des vauriens voleurs, avides, menteurs et insolens comme des démons.

N'allez pas vous imaginer au moins que mes amours avec la divine Cécile soient plus coupables qu'au premier jour : la chère petite ne sait encore rien des changemens survenus dans mon cœur, et je prévois qu'il ne me sera pas facile de vaincre ses préjugés.

Comment n'ai-je pas deviné ce qui m'arrive? Les liaisons commencent de mille façons diverses, aurais-je dû me dire; mais elles finissent toutes de même.

Si nous étions assis ensemble, le lieutenant et moi, dans mon hôtel du Marais, et qu'après avoir gorgé nos estomacs d'excellentes boissons, nous nous fussions perdus à travers un bois épais de spéculations, je vous proposerais de résoudre ce problême : Il y a une semaine au-plus, je trouvais un plaisir inouï à passer de longues soirées dans la seule contemplation d'une jeune fille; si j'avais reçu du ciel un tempérament calme comme le poète Pétrarque, j'aurais été emporté pour la vie sur la monture ailée des anciens, et vous n'auriez plus tiré de moi autre chose que des sonnets. Il suffisait de quelques regards ten-

dres et de serremens de mains timides, pour satisfaire mon amour. Je restais modestement assis à débiter des hyperboles en regardant le ciel, ou bien en jouant avec mes bagues, comme feront les bâtards adultérins du roi, quand ils seront archevêques à vingt ans et qu'ils voudront confesser les dames. A présent ces plaisirs sont devenus pour moi des supplices intolérables. Je ne puis plus regarder la figure de la petite, sans être brûlé de desirs terribles; je ne puis voir sa taille légère à la portée de mon bras, sans être tenté de la saisir. Ajoutez à cela que, dans mes rêves, je n'ai plus le même respect pour son angélique image, et que déjà mon noir cerveau a osé machiner des plans de séduction. Si donc le lieutenant était près de moi dans la situation que je disais tout à l'heure, voici le problême que je soumettrais à ses lumières : Dans laquelle de ces deux phases si différentes, l'amour de Lauzun pour Cécile est-il à son plus haut point?

— Dans la dernière, dirait Baraille qui n'aime pas les fadaises. L'amour platonique

n'est que le germe de l'amour véritable, et les puérilités qui l'accompagnent ne sont que les symptômes de la conception.

— Point du tout, s'écrierait Lauzun, de peur que la discussion ne vînt à tomber. Le vrai amour brille avec éclat pendant la première phase, et les ardeurs funestes qui commencent à la seconde sont le signe certain qu'il va mourir prochainement avec le délire de la fièvre.

Ceci nous conduit, par une pente agréable, à définir l'amour. Nous l'expliquons chacun à notre manière, et la conversation dure ainsi jusqu'à minuit, ou plutôt jusqu'à ce qu'on apporte la septième bouteille qui nous met d'accord en nous privant de toute raison ; puis, nous nous endormons comme le Seigneur, qui a daigné prendre du repos après avoir créé l'homme à son image.

Le lieutenant sait qu'il serait facile à un homme de ma trempe de verser ses poisons sur ce petit être fragile; mais qu'y gagnerais-je? il ne me resterait bientôt plus entre les mains qu'une créature semblable à nos sirènes.

Il faut cependant avancer en dépit de tous mes scrupules. Je marche le plus lentement que je puis; mais enfin chaque jour je fais un pas nouveau vers un but connu. Le dénoûment ordinaire est inévitable : tôt ou tard il arriverait un jour où cette jeune fille sentirait le besoin d'être une femme, où la nature ferait entendre impérieusement sa volonté. Nous verrions alors l'enfant timide chercher l'ombre et la solitude, pleurer et soupirer sans fin, passer de l'exaltation à une apathie profonde, et promener autour d'elle des regards sombres ou inquiets, comme pour chercher la cause de ses souffrances. Les amours ingénues s'envoleraient loin de ce jeune cœur, avec la rapidité des oiseaux rendus à la liberté.

Maître Saint-Mars me laisse chez le surintendant jusqu'à neuf heures du soir. Or, vers sept heures, le bon M. Fouquet va s'agenouiller sur un prie-Dieu, tout au fond de sa chambre à coucher. La porte reste encore ouverte; mais la confiance et l'intimité, qui s'établissent tous les jours plus solidement entre nous, permettront avant peu au sage

vieillard de s'enfermer pour éviter toute distraction dans son saint recueillement. A chacune de mes visites, j'ai ainsi une grande demi-heure de tête-à-tête avec Cécile. Quelquefois il arrive que nous continuons la conversation commencée, comme si nous n'avions rien de confidentiel à nous dire. Souvent nous parlons à voix basse des évènemens passés, de mes intrigues ambitieuses, et surtout de l'ancienne passion enfantine de Cécile pour le courtisan Lauzun. C'est là une petite histoire que je ne puis me lasser d'entendre. Nous admirons ensemble l'enchaînement des évènemens bizarres qui nous ont réunis.

Un soir que ma Cécile m'avait forcé de lui raconter toutes les circonstances de mon mariage, la pauvre fille, quoiqu'elle sût d'avance quelle serait la fin de mon discours, ne put s'empêcher de pleurer outre mesure, quand j'en vins à parler d'une certaine chapelle où un prêtre avait officié devant Lauzun agenouillé près de la cousine du roi. Je fus désolé d'avoir fait saigner aussi inutilement ce cœur sensible, et me voilà aux genoux de

Cécile, prodiguant les sermens, les caresses et les consolations de toutes sortes. Les pleurs s'arrêtèrent; j'implorai un pardon qui m'a cent fois été accordé: quelques tendres baisers furent échangés. Mon sang s'échauffant, je saisis fortement la faible fille, et je tins mes lèvres si long-temps appliquées sur sa charmante bouche, qu'elle ne put s'arracher de mes bras avant l'arrivée du surintendant.

A la visite suivante, je trouvai la chère petite excessivement sérieuse. La sévérité redressait son dos gracieux; un air de froideur et de réserve paraissait dans ses moindres mouvemens.

— Je ne veux plus que vous m'embrassiez, m'a-t-elle dit sitôt que nous avons été seuls. Il faut que je vive en paix avec ma conscience, et depuis trois jours elle m'a bien tourmentée. Aimons-nous; mais qu'il n'y ait rien de coupable dans notre liaison, sans quoi vous feriez de moi la plus malheureuse des femmes. La sagesse et la tranquillité d'esprit vont ensemble; la sagesse est donc le plus précieux des trésors.

Comme les idées éclosent promptement dans la cervelle d'une fille qui aime ! Qui donc lui a enseigné, je vous le demande, ce que c'est qu'une liaison coupable, et à quel moment l'amour cesse d'être innocent? a-t-elle deviné cela toute seule?

— Ma bien-aimée, répondis-je en l'entourant de mes bras, c'est prouver que vous m'aimez bien peu que de montrer cette susceptibilité pour des misères. Tout est permis quand la passion vous pousse, et si la conscience se mêle de ces détails, c'est que l'amour est bien maigre et bien chétif.

Elle fit un pas en arrière avec une fierté charmante.

— Vous n'oseriez cependant assurer que vous ne croyez pas à mon amour, M. de Lauzun.

— Je l'oserais parfaitement, Mademoiselle.

— Ah ! mon ami, dit-elle en se rapprochant un peu, voilà que vous mentez, et c'est une chose affreuse. Parlez-moi donc avec raison et sincérité ; montrons-nous l'un à l'autre le fond de nos cœurs. Je vous dirai,

sans détour, que je crains par-dessus tout de perdre votre tendresse, et pourrais-je la conserver long-temps, si vous cessiez de m'estimer? Vous êtes ici pour bien des années sans doute; ménagez-vous le mince bonheur de m'aimer le plus long-temps possible.

Cette fille est pleine de sens; trop de précipitation m'enlèverait plusieurs mois de plaisir. L'ingénieuse créature posera ses petits pieds sur tous les degrés, dans la marche de sa résistance, et moi, dans les progrès de la séduction, je ne pourrai enjamber par-dessus un seul échelon. Combien de fois ne me suis-je pas plaint de ne trouver dans la possession qu'un faible plaisir auprès de celui que semblait promettre la personne aimée par ses débats et ses scrupules? Les femmes qui s'estiment valoir un trop haut prix, s'exposent à faire naître d'étranges réflexions chez leur amant, quand vient l'heure où l'on fait ses comptes. Leurs trésors sont si connus qu'il faut toute notre masculine sottise pour que nous nous allions brûler mille fois à la même chandelle, croyant toujours découvrir de nouvelles mer-

veilles dans chaque objet nouveau. C'est par une adorable permission du ciel qu'il en est ainsi, car il ne resterait plus à l'homme sans illusions qu'à se donner en pâture aux corbeaux.

Qui a plus que moi le droit de prétendre à la connaissance des femmes? Qui a su plus habilement que moi extraire de ce fruit tout ce qu'il contient de délicieux, en laissant aux autres l'amertume? Que de fois aussi j'ai senti la tentation de briser la coupe dorée qui m'avait paru renfermer une céleste liqueur, et qui ne m'avait offert qu'une fade potion! Cependant, me voici poursuivant une nouvelle chimère avec plus d'ardeur, plus de confiance que jamais. Oh! non, Cécile ne me trompera pas, et le créateur lui a fait de plus riches dons qu'aux autres; il ne m'aurait pas amené près d'elle par de si tortueux sentiers, ni au prix de ma fortune, s'il n'avait su me jeter dans un puits où se cache la plus précieuse des perles.

Vous comprendrez à quel point je suis amoureux, en voyant que ces belles ré-

flexions, faites à loisir dans ma prison, ne me servent plus à rien quand je suis près de ma bien-aimée ; qu'une funeste ardeur me pousse alors par les épaules, et m'excite à me voler à moi-même la moitié de mon bonheur en précipitant les choses. La brutale engeance que les hommes !

Mais revenons à Cécile. Elle eut à peine achevé ses sages remontrances, avec un petit air de douceur et de dignité, que l'incorrigible Lauzun sentit jusque dans le bout de ses doigts l'envie de commencer un furieux assaut. Vite il étala sur son traître visage une couche de tristesse amoureuse, et prit ses manières tendres et familières en s'asseyant sur le bras d'un grand fauteuil où se tenait la jeune fille.

— Ame de ma vie ! dit-il avec l'accent le plus passionné ; vous ne savez pas que mon amour devient une source de chagrins pour mon pauvre cœur ; et vous ne voudriez pas me voir plus malheureux que si vous n'étiez jamais venue dans cette prison. N'est-ce pas, ma Cécile, tu ne voudrais pas ajouter à ma

misère et à mes souffrances; et pourtant, depuis quelques jours, je souffre mille morts.

— Mon Dieu! répondit-elle avec effroi, quel nouveau malheur est donc arrivé? qu'avez-vous encore?

— L'ennui me tue; les desirs les plus terribles enflamment mon sang. Je n'ai plus un instant de repos; je maudis le ciel et l'existence.

— Hélas! que faire, que faire? Ce n'est pas là ce que j'espérais.

— Toi seule, tu peux me sauver, en apaisant cet amour qui me dévore comme un affreux poison.

Baraille, je balbutiais, et la passion qui faisait trembler mon corps, causait à la pauvre Cécile une naïve frayeur; mais ce corps agité se penchait de plus en plus sur la tendre fille. Mes mains tremblantes empiétaient audacieusement sur les trésors de sa beauté; ma bouche plaintive ferma la sienne. La terreur qu'inspire toujours un premier combat, put seule lui donner assez de force pour m'échapper.

— Quelle odieuse trahison! s'écria-t-elle

en s'éloignant de moi. Apprenez que je saurai arracher de mon cœur cet amour dont vous vous croyez certain et dont vous abusez perfidement. Oui, je le saurai. Ne vous imaginez pas, monsieur le comte, que je sois ici pour vous rendre vos passe-temps de cour; oh! ne vous imaginez pas cela!

Cette colère adorable me rendit tout d'abord perclus des pieds à la tête; et puis la céleste fillette me parut si belle que l'usage de mes membres me revenant, je fus sur le point de battre des mains. Puis tout à coup, en la voyant élever en l'air un doigt menaçant et se redresser sur la pointe de ses pieds, je crus avoir devant moi un ange offensé, prêt à déployer ses grandes ailes blanches pour retourner là-haut se blottir tout ému dans le giron paternel du tout-puissant.

Si j'avais eu affaire à l'une de ces rieuses beautés de Saint-Germain, qui pratiquent en secret le vice avec élégance et raffinement; elle n'aurait pas manqué l'occasion de humer un plaisir relevé par une circonstance d'aussi bon assaisonnement que la présence du pieux

Fouquet, disant ses patenôtres au fond d'une salle dont la porte était entr'ouverte.

Le retour du surintendant mit fin aux débats amoureux. Cécile me témoigna, pendant tout le reste de la soirée, une froideur pleine de fierté. La sévérité de ses regards me pénétra d'une crainte réelle; en vérité, mon ami, j'étais humble et je dus lui paraître repentant. Quand je pense à ce victorieux et souverain ascendant que l'innocence peut prendre sur un être inflexible comme moi, je me dis que dans mes nombreuses victoires, il ne me restait que peu de chose à faire, après le travail de quelque diable qui m'avait sans doute préparé les voies; et je soutiens que la plupart de celles qui prennent le beau nom de victimes, se réjouissent de pouvoir rejeter sur nous l'apparence des torts, tandis que leur vertu est prête à choir comme un fruit mûr, et que leur propre corruption fait plus de chemin que la nôtre.

Il est fort heureux que je n'aie pas réussi dans mes entreprises contre Cécile, car tout le plaisir d'une pareille conquête est dans la

persuasion, nullement dans la surprise ou la violence. J'employai le plus triste et le plus touchant des accens pour dire à ma bien-aimée en la quittant :

— Que le ciel vous pardonne les chagrins que vous ajoutez aux maux dont je suis accablé !

Les femmes, ces créatures délicates, se persuadent trop aisément qu'on ne pourra jamais s'arracher de leurs filets. Elles ne croient pas s'enchaîner elles-mêmes, par le plaisir qu'elles trouvent à regarder celui qui s'agite sous leurs yeux, comme une mouche dans une toile d'araignée; mais l'habitude les enlace de mille plis, et fait bientôt une impérieuse nécessité d'un délassement sans importance. S'il arrive qu'un beau jour, l'amant qu'on croyait avoir garrotté solidement, feigne d'avoir brisé ses liens et s'éloigne d'un air dégagé; si cet amant a le courage, quoi qu'il lui en coûte, de ne plus revenir sans être appelé formellement, alors la pauvre abandonnée voit clair dans son cœur : elle dépose son orgueil, comme les clés de la ville assiégée, dans

un beau plat d'argent qu'on présente à l'ennemi, et vous voyez dicter les conditions de paix, par l'amant qui, deux heures plus tard, serait peut-être venu se déclarer prisonnier à discrétion, en s'humiliant auprès de sa belle. Ainsi, l'amour ne vit que de ruses.

Pour moi, vous savez que lorsqu'une femme prenait trop de goût à me faire languir, je courais aussitôt près d'une autre en feignant de me consoler amplement des rigueurs de la première. Les parlementaires et les lettres arrivaient bientôt, et la fière citadelle ne tardait pas à capituler. Ce moyen ne m'a jamais manqué. Vous ne comprenez pas sans doute, comment j'aurais pu utiliser cet article des tables de l'amour au milieu de la solitude de Pignerol. Trouver une rivale pour l'opposer à Cécile, n'était pas en effet chose aisée. — Je déclarai donc que j'étais uniquement livré au désespoir, et je ne témoignai plus d'autre envie que de prendre pour unique maîtresse le squelette de la mort.

Quand on se présenta pour me conduire chez Fouquet, je fis réponse que j'étais in-

disposé; que je préferais rester dans ma chambre. A la seconde proposition de sortir, je déclarai être accablé d'ennui au point de ne pouvoir souffrir aucune société. La troisième fois j'assurai que j'étais malade. Je priai Saint-Mars de porter mes complimens au surintendant, et de dire à Cécile que mon mal venait d'un grand froid qui m'avait frappé en causant avec elle. Pendant huit jours encore, après cela, je restai enfermé.

Je me reprochai cet indigne manège, lorsqu'enfin je reparus devant ma chère Cécile, et que je vis la pâleur et la tristesse sur son visage. J'aurais voulu me jeter à ses genoux et avouer mes coupables artifices. — Elle m'aurait tout pardonné, j'en suis sûr, et j'aurais sur la conscience une fausseté de moins. Quelques mots échangés contre une fenêtre, m'apprirent que la pauvre fille était vaincue, domptée, livrée à ma merci. — Mais applaudissez à ma délicatesse, honnête Baraille, au lieu de profiter de mon ascendant, je passai l'instant du tête-à-tête, modestement assis près d'elle à tenir ses petites mains dans les mien-

nes et à lui promettre de ne plus la quitter. Elle sera à moi quand je voudrai. La persuasion aura tout fait. Je me ris de vos duchesses à franges et de vos princesses jouant de l'éventail sur les chaises. Je dédaignerais même les royaux appas d'une belle ayant le siège à dos; oui, lieutenant. Je ne voudrais pas d'un royaume au prix de ma Cécile. Oubliez-moi, ingrat; oubliez-moi dans mon malheur. Je chante gloire à Dieu! au fond d'une cave. Je bénis la main osseuse de l'envie et les ongles aigus du despote. Que le ciel vous tienne en joie, comme moi. C'est demain que je retourne chez Fouquet!

O rage! fureur! tempête! je suis joué, baffoué par le hasard! Mon bonheur m'échappe; après tant de soins pour le bien conserver, et le cueillir au point de sa parfaite maturité, il

m'échappe! Le sort m'a suspendu devant les yeux un fruit d'une exquise saveur dans l'instant où la soif brûlait mon gosier, pour le retirer malicieusement lorsque je croyais le saisir. Le ciel me conspue, vous dis-je : c'est moi, moi qu'il ose choisir pour but de ses railleries. O bélître que je suis, d'avoir pris pour de sages combinaisons ce qui n'était que le caprice d'un destin aveugle! Je bénissais la main invisible qui me poussait à travers les champs, et j'étais le jouet d'une facétie ridicule. Oh! l'horrible chose que le métier de dupe! plutôt mille fois être un scélérat!

A peine étais-je entré ce matin chez le surintendant, à peine avais-je eu le temps de lire dans les yeux inquiets de la tendre Cécile l'agitation que lui causait la pensée des sacrifices promis, que nous entendîmes au-dehors un bruit de pas précipités dans les escaliers. Les portes s'ouvrent : Saint-Mars annonce au surintendant l'arrivée de sa femme, munie d'une autorisation d'habiter Pignerol. Madame Fouquet se présente presqu'aussitôt. Voilà une scène de famille attendrissante dans laquelle

je joue le sot rôle de spectateur. Cécile pleure de joie, tandis que je suis prêt à trépigner de colère ; Fouquet remercie le ciel, et moi, je blasphême sous mes moustaches. On me présente : c'est M. de Lauzun, dit-on, prisonnier, malheureux comme nous et qui nous tient compagnie. Je salue courtoisement, et déjà les regards soupçonneux de la vieille dame se promènent sur la jeune fille et sur moi.

—Mais quel démon a donc jeté cette femme dans mon chemin, dis-je avec rage tout bas, tandis que Cécile s'écrie, quel bonheur !

Jamais, non, jamais je n'ai passé une si mortelle journée. La prudente mère, pour commencer, ne nous a pas quittés d'une minute. Le plaisir de revoir sa famille l'empêchait de sentir la fatigue du voyage.

Quand le surintendant se retira dans son oratoire, mon cœur fut prêt à éclater comme une bombe. Cécile, voyant mon dépit, se mit en frais pour dissiper mes ennuis par une charmante gaîté, ce qui ne me consola pas le moins du monde. Baraille, si j'apprends un jour que vous ayez ri de mon malheur, je

vous étranglerai. Vous ne savez pas avec quelle amertume un prisonnier sent la moindre contrariété. Vous, qui avez mille moyens de vous distraire d'un pareil chagrin, vous ne pouvez comprendre ce qu'il y a d'affreux à se voir enlever un bien si long-temps et si ardemment désiré. Que me reste-t-il à présent? les noires murailles de ma prison et la permission de damner mon âme par les blasphêmes.

Etre heureux dans ce cloaque en dépit de toute la terre, c'eût été le plus beau des miracles. La fortune a vu cela du haut des nuages, et la prostituée a tout remué pour me frapper encore une fois à travers les grilles et les pierres. On ne me prendra plus à la remercier légèrement : quand elle me servirait tout ce que peut désirer un homme insatiable; quand elle se déclarerait mon esclave; quand elle rassemblerait autour de moi toutes les jouissances de la terre, et qu'elle en inventerait de nouvelles à mon usage; quand elle jetterait à mes pieds les couronnes des sept royaumes, et qu'elle me donnerait la puissance de Mahomet le brèche-dent, elle n'ob-

tiendrait plus de moi un simple signe de satisfaction.

Satan et ses flammes sont dans mon cœur; je souffre à la fois tous les maux humains; ma cervelle est la boîte scellée de Pandore. Une seule fois en ma vie j'ai montré des scrupules, du respect pour l'innocence, une molle hésitation, une confiance bénigne dans le sourire trompeur du destin, et voilà comme il m'encourage! oh! la lecon me profitera, je vous le jure.

Je fus un triple sot de vous parler de mes amours avec une pitoyable légèreté. Cette affaire était sérieuse; j'aime Cécile à la fureur. Je le sens à présent que je la perds; je l'aime horriblement, vous dis-je, et votre ami est au désespoir.

XVIII.

Entrevue de deux amis.— Lettre du fidèle Baraille. — Désordre parmi les dames. — Campagne brillante. — Gloire acquise à bon marché. — Dangers comme on en peut courir sans péril.

Certains philosophes qui ne s'embarrassent guère de passer pour des rêveurs, et qui n'aiment point à tourner en ridicule ce qui peut élever et ennoblir l'homme, croient à un sens intime qui se manifeste rarement, et qu'on rencontre seulement dans les organisations supérieures ou délicates. Quand on leur parle de

rapports mystérieux qui se sont établis entre certaines personnes, malgré les obstacles du temps et de la distance, ils ne mettent pas légèrement sur le compte d'un hasard capricieux ce qui sort d'une mine profonde et inconnue. Ils n'oseraient pousser le rire homérique, dont les sots et les êtres grossièrement confectionnés sont trop prodigues. Ils disent que le mot de pressentiment, qui se trouve dans toutes les langues, n'est pas un vain assemblage de sons, et que celui qui l'a prononcé pour la première fois avait en lui des facultés que la foule ignore. Il n'appartient pas à un narrateur honnête de vouloir professer devant son lecteur; aussi, nous nous bornerons à conter les faits tout simplement, et nous laisserons les opinions libres.

Lauzun, assis au fond de sa prison, était plongé un matin dans cet état mixte, entre veille et sommeil, que donnent l'ennui, le découragement et la lassitude d'esprit, — le menton sur sa poitrine, les paupières à demi-fermées, le corps affaissé, les jambes étendues; ses sens avaient suspendu toute com-

munication avec les objets extérieurs. La forteresse s'évanouit dans les airs, et fut remplacée par la maisonnette de l'île Saint-Louis. Les murs noirs et couverts de salpêtre étaient disparus ; Lauzun se croyait entouré des meubles élégans, des coussins moelleux où tant de fois il s'était reposé des fatigues de cour : il croyait que Baraille allait venir. Dans ce moment, trois personnes qui marchaient dans les corridors de la prison à une heure qui n'était pas celle ordinaire des visites, s'arrêtèrent devant la porte du prisonnier : une clé entra dans la serrure.

— Baraille, est-ce toi ? s'écria Lauzun en s'éveillant.

— Lauzun, te voilà donc ! répondit le lieutenant des gardes en s'élançant dans la chambre ; et Baraille pressait réellement son ami dans ses bras à l'étouffer, pendant que le gouverneur débitait les phrases d'introduction préparées d'avance et qu'il ne fallait point laisser perdre.

— Voyons, balbutia le lieutenant, voyons ta figure. Oh ! cela me fait du bien. Vive Dieu !

il a l'œil vif, les joues pleines comme autrefois; un beau cavalier, s'il y en eut jamais; le chagrin ne me l'a pas trop maigri. Nous aurons encore d'heureux jours! entends-tu, Lauzun? Ah! je vais donc savoir ce que renferme ton pauvre cœur : que j'embrasse cette tête frappée de la foudre.

— Allons, asseyez-vous, Baraille.

— C'est cela, parlez-moi, parlez-moi, mon cher Lauzun.

— Que signifie votre présence ici, mon ami? seriez-vous en prison?

— J'ai eu l'honneur de vous dire à l'instant, interrompit le ponctuel Saint-Mars, que le chevalier Baraille avait obtenu la permission de conférer avec vous pendant deux heures.

— Deux heures seulement! ô ciel, rien que deux heures!

— Deux heures entières, monsieur le comte.

— Eh bien! laissez-nous, monsieur.

— Impossible, monsieur le comte : l'ordre du roi porte que je resterai présent à l'entrevue.

— C'est différent; reprenons nos esprits,

mon ami, et parlons un peu notre langage intime. Vous savez que deux des sœurs infernales sont en guerre dans la personne du maître et la mienne.

— Oui, l'envie dans le cœur du maître, et la vengeance dans le vôtre.

— Prenez garde, Baraille! pourquoi traduire mes paroles, et les mettre à la portée des oreilles béotiennes?

— Que disent-ils, murmura Saint-Mars? à quoi vont-ils passer leur temps?

—Vous apprendrez avec plaisir, reprit Lauzun, que Tisiphone m'a choisi pour domicile.

—Sans doute; elle vous préservera de l'abattement, mais qu'il vous faudra la cacher long-temps!

—Mon ami, je la tiens au fond de la cave. Je l'en sortirai quelque jour pour lui sauter sur les épaules. Je courrai le monde avec cette monture terrible, et mes éperons se rouilleront dans ses flancs.

— Fort bien! j'aime à vous voir plein de courage.

— En attendant, Baraille, la vieille avec

ses serpens me cause une soif cruelle, et je n'ai rien à boire.

— Patience, patience.

Saint-Mars regarda aussitôt une bouteille et un verre placés sur la cheminée, et murmura :

— Que lui faut-il donc? je n'ai pas de meilleur vin à ma table.

— Dites-moi, reprit Lauzun, s'il y a quelque amendement dans les honteuses passions du soleil; si bientôt sa rancune se dissipera?

— Je crains fort qu'elle ne dure long-temps encore; mais vous trouverez des détails à ce sujet dans un certain papier...

— Silence! *j'en ai sur moi copie*, comme dit l'intimé, ou plutôt j'ai le pareil à votre adresse. En attendant l'occasion de faire cet échange, dites-moi s'il n'est pas survenu quelque chose de nouveau dans ma famille; non point celle que tout le monde me connaît, mais bien ma famille secrète. J'avais l'espérance en partant de laisser un gage précieux d'amour à une illustre personne; vous m'entendez?

— Votre espoir s'est réalisé : elle est mère.

— Oh ! que m'apprenez-vous là, Baraille ? savez-vous que c'est une chose décisive ? Un rejeton ! vive Dieu ! c'est très bien cela, c'est magnifique, mon ami. La grande personne mérite mes éloges et mes tendresses ; vous l'embrasserez et lui ferez compliment pour moi, Baraille. Un rejeton ! récitez, récitez le second vers de l'Andromaque de Jean Racine.

Lauzun courut dans la chambre en bondissant, et le gouverneur fit signe à Baraille que c'était un triste spectacle de voir ce pauvre prisonnier perdre la raison par excès de joie.

— Une seule question, Baraille, poursuivit Lauzun en s'arrêtant. Le rejeton sera-t-il le vengeur de son père, ou seulement l'héritière des maternelles faiblesses ?

— Hélas ! mon ami, on en fera quelque jour une abesse.

— J'aurais préféré que ce fût un raffiné duelliste ; mais enfin la petite sera long-temps mineure, et ses biens ne peuvent pas encore lui être ravis. J'espère que le mot de confiscation n'a pas été prononcé contre le père.

— Nullement; sa fortune est encore intacte.

— C'est une belle fortune, ô Baraille! cet homme-là pourra tout entreprendre avec ces ressources prodigieuses. Avouez qu'il a su élever un édifice colossal malgré les tempêtes et les ouragans continuels qui l'assiégeaient.

— Hélas! mon ami, n'en doutez pas, cet homme paiera cher sa délivrance. L'éclat de sa fortune blesse les yeux du maître; on convoite ses biens de tous côtés. On flatte sa femme; on promet à la pauvre éplorée de lui rendre un homme qu'elle aime passionnément; mais on imposera de dures conditions. Il faudra déchirer des contrats, annuler des donations.

— Une rançon, Dieu juste! sommes-nous en Barbarie? Le soleil s'est-il fait corsaire? et l'homme dont il s'agit garderait quelques scrupules, quelques mesures dans sa vengeance! — Oh! qu'il retrouve donc un jour l'usage de ses membres, le grand air, le loisir de se promener la nuit dans les bois. — Qu'on le voie passer, la tête penchée vers la terre, l'esprit plein de sombres projets. — Alors le

fidèle Pilade préparera ses larges mains pour l'œuvre des œuvres.

— Elles sont prêtes, Lauzun; mais il faut avant cela qu'elles se joignent dans une posture suppliante, qu'elles présentent des requêtes, qu'elles grattent les portes des salles d'audiences; puis elles briseront des liens. Elles tireront l'épée pour la vengeance; et plus tard, elles n'auront plus qu'à vider les flacons, semer de l'or, faire des signes impérieux, et applaudir l'homme dont nous parlons.

—Quel peut être, pensa Saint-Mars, ce troisième personnage dont ils s'occupent ainsi ?

—A présent, poursuivit Baraille, convenons des démarches à faire pour votre délivrance.

— Ne parlez que de ma santé. Dites que depuis un an qu'on me laisse dans ces cachots humides, je suis accablé de douleurs par tous les membres et que j'ai surtout un bras absolument perdu. Le chevalier Saint-Mars est heureusement ici pour affirmer que c'est une chose exacte. Il vous dira même que les mauvais médecins de ce pays n'ont rien compris

à mes maux. Suppliez donc le roi d'envoyer un des savans praticiens de Paris. Ayez soin de causer avec le docteur très longuement de toutes mes souffrances. Parlez-lui de ma libéralité d'une façon qui l'étonne; il faut qu'il soit satisfait de son voyage, — et moi aussi. Le médecin sera si habile qu'après une heure seulement de conversation avec vous, il devinera d'avance le régime qui me convient, et en arrivant à Pignerol, d'un coup d'œil il verra que je suis un homme mort si on ne me donne un appartement plus grand, plus sain, plus éclairé; il ajoutera que je ne puis me guérir entièrement qu'en prenant des bains d'eaux minérales à Plombières ou à Bourbon.—Vous m'entendez ?

— Parfaitement; il dira tout cela, sans aucun doute. — Si pour fléchir la colère du maître, il faut abandonner une partie de vos belles terres, dites-moi jusqu'où pourront aller vos sacrifices.

—Oh! là-dessus, Baraille, ne prenez aucun engagement; ayez un air d'insouciance lorsqu'on avancera la sonde sur ce point. Dites

que je ne tiens pas plus à l'une des mes principautés qu'à l'autre, et vous ne mentirez pas ; car je les chéris toutes également. Dites surtout qu'on doit s'adresser à moi-même pour de telles négociations; que le desir de la liberté me fera sacrifier peu de chose, tandis que pour regagner l'amitié de S. M. je jetterais au vent toutes les richesses de la terre.

— Fiez-vous à moi.

— Messieurs, interrompit le gouverneur, le temps fixé pour la durée de votre conférence est écoulé ; il serait à propos de vous séparer.

— Le chevalier Saint-Mars ne parlerait pas ainsi, répondit Lauzun, si vraiment les deux heures étaient passées. Je connais son exactitude, et plutôt que de nous permettre d'achever une phrase trop longue, il nous ferait tuer sur la place au coup de l'horloge.

— Le roi ne m'ordonne pas d'user d'une si grande rigueur, M. de Lauzun ; mais si telles étaient ses instructions, croyez que j'y obéirais scrupuleusement.

— Vous l'entendez, Baraille. — Rendez hommage au dévoûment sans bornes du che-

valier pour le soleil, et séparons-nous de peur d'accident.

— Que parle t-il de soleil, pensa Saint-Mars ?

— Embrassons-nous, Baraille. — Laissez-moi quelqu'objet qui me serve de souvenir, comme une maîtresse à son amant; vos gants, votre ceinture de buffle ou l'une de vos bottes.

— Je vous laisse mon chapeau : puisse-t-il par la permission d'un enchanteur, vous transmettre mes pensées à venir! Quant à celles qui sont écloses pendant cette année sous son ombre, votre amitié saura les y trouver avec un peu d'attention et de bonne volonté. — Mais vous, qu'allez vous me donner?

— Je ne sais; voyons : je voudrais trouver un meuble qui m'eût long-temps servi. Prenez cet écran. Il est d'un travail grossier; mais il a préservé ma tête malade de l'action du feu, je l'ai tenu à la main des journées et des nuits entières. Mes folles espérances, mes douleurs, mes chimériques visions, ont voltigé autour de lui devant ce foyer désolé; mes larmes y ont laissé quelques taches, mes accès de rage

l'ont meurtri ; prenez cela, mon ami, et quand vous serez seul au coin de votre cheminée, vous évoquerez avec cet écran les plus secrètes pensées du prisonnier. Elles passeront devant vos yeux à la lueur des flammes, dans un ordre parfait. — Adieu, adieu!

— Ouais! dit Saint-Mars, seraient-ils fous tous deux?

Comme s'il eût pressenti l'arrivée de Baraille, Lauzun avait depuis peu enfermé ses épîtres dans un écran qu'il avait démonté et reconstruit avec un soin minutieux. Après le premier instant de tristesse causé par le départ de son ami, Lauzun dépeça soigneusement le gage symbolique laissé par le lieutenant des gardes. Le chapeau contenait un double fond dans lequel était la lettre suivante :

Cher et malheureux ami,

Je viens enfin d'obtenir du roi la permission de faire quatre cents lieues pour vous voir. Il faut que ce voyage nous soit utile. Vous sortirez de cette crise; gardez-vous d'en douter. Utilisez votre solitude en formant pour l'avenir quelque grand projet. Celui-là, s'il

échoue, n'aura pas du moins le défaut de manquer de maturité. Pour ne point vous rouiller il est important que vous soyez tenu au courant des évènemens de la cour. Je vais donc vous conter ce qui s'est passé depuis un an.

Lorsque vous m'avez annoncé votre mariage secret, je n'en ressentis aucune joie, car je n'aimais pas à voir votre fortune dépendre de la discrétion d'un curé ou d'un subalterne. Vous ne m'aviez pas consulté, ce qui excitait aussi mon orgueil à blâmer une mesure où je n'étais point de moitié. En revenant de Bourges à Paris, je ne fis donc autre chose que prévoir dans ma tête les chances mauvaises qui vous ménaçaient, et je me plaisais sottement à les regarder comme probables. Cependant je courus tout d'abord à Saint-Germain où était la cour, et je montai précipitamment le petit escalier de l'ouest qui conduisait à votre chambre des bâtimens neufs. Quel fut mon étonnement de trouver les portes fermées, et votre appartement, dans un silence profond!

— Lauzun serait-il maréchal de France, et

S. M. lui rendant le titre de prince de Montpensier, l'aurait-elle logé avec la royale cousine ?

Voilà ce que je pensai sur-le-champ, oubliant mes noires prévisions, et je ne fis qu'un bond jusqu'à l'appartement de mademoiselle. C'est de la bouche de la princesse que j'ai appris la fatale nouvelle de votre arrestation.

Si j'avais écouté madame de Lauzun, j'aurais passé les nuits et les jours chez elle, tant elle aime à parler de vous. Depuis votre malheur, sa figure a pris beaucoup de tristesse, et son maintien si fier est aujourd'hui plein de langueur; elle représente admirablement la désolation personnifiée. Quand ce méchant singe de Roquelaure la voit de loin se promener avec moi sous les arbres du jardin, il fait des signes de croix et dit aux passans :

— Depuis que Lauzun a disparu, il y a des fantômes à la cour.

Vous étiez sorti de Paris depuis un mois environ, lorsque Dartagnan, qui vous avait conduit à Pignerol, s'en revint à Saint-Germain. Un soir, pendant le souper, Mademoiselle ne

cessa de le regarder; puis, en sortant de table, elle fit tant que Dartagnan s'approcha d'elle. Le roi, qui jouait, vit bien ce qui se passait; il tourna souvent la tête vers sa cousine.

—Lauzun est un galant homme, disait Dartagnan; nous étions fort mal ensemble depuis long-temps, et pendant le voyage nous sommes devenus bons amis.

— Vous étiez mal avec lui! s'écria le roi en interrompant le jeu. Voilà qui m'étonne beaucoup : jamais il ne m'a dit que du bien de vous.

— Ah! sire, dit la princesse, puisque ses ennemis rendent justice à son caractère, qu'en doivent donc penser ceux qu'il aimait?

—M. Baraille sait cela, répondit obligeamment le roi.

Tous les yeux se tournèrent de mon côté; je pris un ton de prédicateur.

—On ne retrouvera jamais le pareil de Lauzun; il donnerait sa vie pour regagner l'amitié de votre majesté, et moi, je sacrifierais la mienne sur l'heure pour que cela fût fait.

— Il était l'âme de tous les plaisirs, murmura madame de Noailles.

— Jamais je ne vis un garçon si brave, dit le comte de Lorges; il était au feu comme dans sa chambre.

— Un cavalier convenable et poli, assura Coîlin.

— C'est une grande pitié, s'écria Mademoiselle d'une voix altérée, de voir un gentilhomme de ce mérite traité comme un brigand ou un empoisonneur.

— N'avais-je pas *codille*, mesdames, dit le roi reprenant sa partie d'hombre?

Mais les deux dames qui tenaient les cartes se trouvaient au nombre de vos meilleures amies, de sorte qu'elles restèrent silencieuses, et le roi ne trouva que des regards mornes, en dépit de ses efforts pour ranimer le jeu. La scène aurait pu mieux tourner, si elle avait eu lieu quelques mois plus tard.

Je ne sais si le roi voulut punir les dames de leurs jérémiades; mais le lendemain de cette affaire fut un triste jour pour quelques-unes de vos maîtresses. Guitry, qui vous aime et vous a toujours bien servi, vint me chercher de grand matin. Il me dit, avec un air d'ef-

froi, que votre fortune touchait à une crise terrible. Le scellé posé sur vos papiers venait d'être levé, on avait apporté dans le cabinet du roi deux caisses pleines de lettres, de portraits de femmes et de bagues. Heureusement Guitry peut, à l'aide de ses fonctions dans la garde-robe, rôder partout comme un chat; il me conduisit donc par les petits degrés jusqu'au cabinet de travail; il me fit mettre les pieds dans les pantoufles du roi, et me plaça près d'une cloison vitrée d'où je pouvais voir et entendre.

Le roi était seul; les caisses gisaient par terre ouvertes devant lui. Il en tirait les lettres une à une avec soin; il posait sur une table celles qu'il voulait conserver, et jetait les autres dans le feu. Malgré toute la prudence que je vous connais, je sentis la mort se promener sur ma tête, quand je songeai à certaines lettres de ma main qui pouvaient se trouver dans la fatale boîte. Ma mémoire me retraça subitement tout ce que je vous ai écrit en ma vie, et je vis courir sur les murs le mot de Bastille! Un brouillon de lettre, une note égarée,

pouvaient nous plonger au fond des abîmes pour n'en jamais sortir. J'ignorais que vous aviez donné tous vos papiers secrets à Hesselin, pour les cacher dans les greniers de madame de la Sablière. Jugez de mes transes! l'avenir me montrait deux Baraille fort à plaindre, l'un gardé dans une cage, l'autre fuyant vers la frontière, penché sur la selle de son cheval.

Tout à coup je vis le roi tressaillir à son tour; il tenait un émail fort petit qu'il avait trouvé dans une lettre.

— Quoi! s'écria-t-il tout haut, pas une femme n'a donc pu lui résister! Elle aussi, elle aussi! malheur à ce traître qui m'a trompé! malheur à ce vil séducteur!

Le roi prit lecture du billet; sa figure s'adoucit à mesure qu'il lisait. L'émail se trouva tourné vers moi, et comme j'ai la vue excellente, je reconnus le portrait de la belle Lavallière. Il est fort mal à vous, Lauzun, d'avoir confondu ainsi le présent d'une vertueuse amie avec les souvenirs de vos colombes libertines. Le roi baisa tendrement le portrait et le mit

dans sa poche; puis, il continua son inspection, comme le curé dans la bibliothèque de don Quichotte. La plupart de vos maîtresses passèrent dans cette revue. Le roi riait à certaines découvertes; mais il faisait une sombre grimace à certaines autres. Les lettres et le portrait de madame Henriette, par exemple, ne lui causèrent qu'un mince plaisir. S. M. daigna sans doute se souvenir qu'elle courtisait la jeune princesse, lorsque la mort vint couper cette fleur : il est fâcheux pour un grand roi de se voir supplanté par un de ses sujets. Quand vint le tour de la comtesse de Guiche, le maître, qui a eu de la faiblesse pour cette belle, jeta de colère le portrait sur les chenets. La vanité royale était fort aplatie, car le monarque s'est toujours imaginé que la comtesse était trop heureuse, quand il voulait bien lui envoyer par caprice la clé de son cabinet.

L'inventaire terminé, il se trouva sur la table plus de soixante portraits enveloppés soigneusement, de la main du roi, dans soixante lettres autographes pouvant servir de pièces de conviction. Le reste fut anéanti; S. M. se

contentait de déshonorer lâchement soixante femmes ! le rouge me montait aux oreilles. Je ne savais qui m'empêchait d'enfoncer le vitrage d'un coup de poing, et de faire sauter par la fenêtre ce petit homme monté sur de hauts talons, qui se croit maître du monde. Il mettait complaisamment en ordre son arsenal, lorsqu'une dernière lettre échappée au carnage, et qui avait roulé sous un meuble, attira son attention. Il suspendit en hésitant le papier au-dessus des flammes; puis, il le retira pour jeter un coup-d'oeil sur l'adresse. La majesté fit un bond par excès de surprise. On vit le roi courir par les escaliers un papier à la main, et se montrer pâle de colère devant la Montespan. Nous suivions à pas de loup, Guitry et moi, comme des chasseurs; nous entendîmes les éclats de la voix du maître et les murmures aigres-doux de la tourterelle accusée. La querelle fut violente, car la marquise parut au grand couvert, avec les yeux fort rouges et la face décomposée. Ne m'avez-vous pas assuré qu'il n'y avait eu jamais entre cette belle et vous que des escarmouches amou-

reuses? La pauvrette a donc eu l'imprudence de vous écrire? Qu'elle était loin alors de sa finesse actuelle, et quel coup de maître vous avez fait, en gardant ce précieux billet qui a donné tant de soucis à notre ennemi femelle! Que n'avez-vous pu voir comme moi la figure du monarque pendant cette journée! Je triomphais dans mon coin. Ce fut ce jour-là même que je sollicitai la permission de vous envoyer quelque argent; on me l'accorda sans difficulté; la Montespan perdit contenance, quand je prononçai votre nom.

Le roi est trop jaloux de tout mérite et de tout éclat dans autrui, pour qu'il fût possible alors de demander votre grace; l'envie ne quitte plus ce cœur de pierre. Vers le soir, les gens aux aguets avaient déjà vent des découvertes de S. M., de façon que celles de vos maîtresses qui avaient su échapper aux regards du public, menacées d'un effroyable danger, prenaient peu de plaisir à la musique du souper. On monta chez la reine qui se mit à causer avec les dames devant le miroir.

— Savez-vous la nouvelle, ma sœur, dit-

elle à madame ? il va être fait justice de soixante hypocrites personnes qui ont passé pour vertueuses jusqu'à présent et qui avaient des liaisons clandestines avec M. de Lauzun.

Les voix ne manquent jamais pour répéter les moindres mots d'une reine. Je vous demande si celui-ci fut long-temps à faire le tour des salons. Le désordre se mit dans le troupeau des pauvres femmes; on ne voyait plus que des yeux inquiets, des joues pâles, des mines rêveuses, des petits pieds qui marchaient en tous sens, des robes qui se chiffonnaient, des plumes qui se balançaient, vingt dames au moins demandèrent aussitôt leurs carrosses et s'en furent à Paris. Le lendemain, la fatale liste fut mise en circulation. Les vingt femmes qui avaient disparu, plus compromises ou moins corrompues que les autres, entrèrent au couvent; le reste s'en fut passer quelques mois à la campagne et revint ensuite. La comtesse de Guiche resta fière et imperturbable, sans que personne osât lui rien dire. La duchesse de Valentinois, certaine de la paisible humeur de son mari, M. de Monaco, riait au nez de ceux qui débitaient la nouvelle.

Cependant elle partit pour la Provence.

Ce n'est pas vous, Lauzun, qui pourriez vous tromper sur les motifs qui ont fait tenir au roi cette lâche et indigne conduite. Le roi se vengeait de votre supériorité. Sa rage punissait les femmes de leur amour pour vous, car le cœur d'un envieux est façonné de sorte que tout bonheur qui tombe sur une tête étrangère, lui semble un bien qu'on lui vole. Quelle honte! — Lauzun! quel autre homme tu serais que celui-là, si le hasard t'avait donné son trône!

Les querelles du roi et de la Montespan, n'eurent point de suites. S. M. s'ennuya d'être maussade; la marquise est une rusée commère d'humeur agréable. Tout fut oublié; leurs liens furent plus serrés que jamais par l'arrivée d'un enfant nouveau; c'est une vraie poule d'Inde que cette Montespan. Les absens ne font pas d'ordinaire grand bruit à la cour quand ils sont bannis ou emprisonnés; votre nom ne revint plus que rarement dans les conversations générales. On s'aperçut que le roi, comme s'il avait des remords de ses

fureurs et de sa vengeance, n'osait plus assembler ces deux syllabes. — Lauzun. Votre attelage de six chevaux normands a été acheté par la reine. Notre ami M. le grand-maître, profond en petites matières, justement comme le prince, faisait compliment de l'excellence de ces animaux et en admirait la bonne mine.

— D'où viennent-ils? demanda M. du Lude.

— Je crois, dit le roi, qu'ils ont appartenu à...

La reine ajouta : Lauzun, ce qui fit rougir les pommettes royales. Votre danseur italien, le pauvre Bambolo, ne sachant plus pour qui voltiger depuis que Mademoiselle pleure, est entré dans la maison du roi.

— Quel est ce garçon-là? demandait Madame un jour de fête, tandis que Bambolo risquait sa vie sur une corde tendue.

Jamais le roi ne voulut répondre; et, comme un autre s'en chargea, S. M. tourna la tête sur son épaule pour ne pas entendre ce bruit qui l'irrite : — Lauzun. Depuis ce temps, une ligue secrète, formée entre Guitry, Rollinde,

Montausier, Créqui et moi, ne cesse de dire Lauzun à tout propos. Dans son lit, le monarque tire vainement le bonnet sur ses oreilles; le maître de la garde-robe, en mettant en ordre les habits, trouve le moyen de lancer le nom de Lauzun à travers les rideaux de l'alcôve. Mademoiselle ne parle que de vous, et si par hasard, elle reste un jour sans prononcer ce nom fâcheux, le roi lui dit le lendemain :

— Ma cousine, vous en avez usé bien obligeamment avec moi hier.

Cependant de plus graves affaires vinrent distraire le roi de ces soucis. Le 25 avril, la guerre étant déclarée à la Hollande, la reine reçut le titre de régente, et nous entrâmes en campagne. Comme vous l'aviez parfaitement prévu, la marche de la maison royale fut d'une lenteur incroyable. On s'arrêtait dans chaque ville pour manger, se rafraîchir, écouter les violons et donner des cadeaux. On avançait de six lieues; puis on s'empressait de secouer la poussière de ses habits, de se peigner et de mettre des rubans neufs. Les pro-

vinces furent inondées de boîtes. Pas un bailli de village qui n'ait à cette heure le plaisir, en prenant son tabac, de frotter l'effigie du roi avec la serge rapée de sa manche. — Aussi la Hollande est-elle encore debout, et ses jambes, un moment ébranlées, seront encore fortifiées par le violent exercice de la lutte.

Si je vous avais eu près de moi, mon cher ami, nous aurions employé nos heures perdues à rire de ces parades. Vos sarcasmes m'auraient valu de bonnes digestions en me désopilant la rate. Je sentais cette privation, et vainement j'essayai d'imaginer quelques-unes de ces plaisanteries mordantes qui ne vous coûtent rien, et qui m'ont fait passer tant de momens délicieux. — Je ne trouvais que des grossièretés; je ne savais que soupirer, jurer ou hausser les épaules.

La campagne était fort rude et le temps du petit jeu trop restreint; à peine si on pouvait écouter à son aise la musique. Peu s'en fallut que l'argenterie, un beau soir, ne se trouvât malpropre et le vin troublé par la

vitesse de la course, et que serait devenue la dignité du royaume? Le marquis de Chamilli et M. de Luxembourg, avec un corps de trente mille soldats, s'amusèrent, pendant trois semaines, à pêcher dans la Meuse, à huit jours de marche d'Amsterdam. M. le prince et son armée regardaient voler les mouches sur le Rhin près de Cologne, tandis que la maison du roi faisait ripaille en deçà de la Moselle. Pelisson, vêtu de noir et monté dans un carrosse préparé exprès pour l'historiographe, tailla ses plumes, se gratta le front, et regarda de tous ses yeux par les portières pour trouver un semblant de fait-d'armes à célébrer.

Nous étions vingt mille braves pour accompagner le roi et je vous assure que votre ami Baraille, lieutenant des gardes, mangeait et buvait comme un prince du sang. Un matin donc, l'armée avait dormi jusqu'à neuf heures pour avoir le teint frais; le déjeuner s'était trouvé cuit à point. Les toilettes étant finies, et chaque soldat ayant l'estomac plein, on se prépara vers midi à se remettre en route;

le roi reçut alors la lettre du gouverneur de Pignerol, où il était parlé de votre évasion. Afin de ne point retarder ses grandes opérations, S. M. prit lecture des dépêches tout en voyageant. J'étais à cheval près du carrosse avec Charost, d'Ayen, etc. Mon cœur battit quand j'entendis prononcer à plusieurs reprises votre nom dans l'intérieur. Enfin le roi ayant fait mettre les chevaux au pas, nous conta lui-même la nouvelle.

— Où serait allé cet homme, dit-il en me regardant, s'il eût réussi à s'enfuir?

— En Piémont peut-être, dit Charost, qui ne vous aime point.

— Je gagerais sur ma tête, répondis-je, que Lauzun serait venu se faire tuer dans cette campage sous les yeux de votre Majesté.

— Il faut être juste, poursuivit le roi; son plus grand chagrin sera cartainement de n'avoir point sa part dans la gloire qui nous attend et dans les dangers qui nous menacent.

Le prince heureux de pouvoir s'imaginer qu'il y eût des risques pour lui dans cette guerre, croyait déja effacer du fond de son

carrosse, votre réputation de bravoure, et cette flatteuse pensée le disposant à l'indulgence, les ordres expédiés à Saint-Mars ne furent pas trop sévères.

On fut ravi de trouver un sujet de conversation pour oublier les longs ennuis du voyage. Il n'est sorte de conte ou d'amplification ridicule qu'on n'ait inventée sur vos effractions, vos dépenses à Pignerol, et jusque sur votre maladie. Louvois, d'un ton bourru, me fit compliment du souvenir galant que nos dames avaient donné à Lauzun, pour songer à elles dans sa prison.

— Si cela est, répondis-je, il y a une atroce barbarie à laisser un malade périr dans un cachot faute de soins.

Pourquoi n'aurais-je pas utilisé une petite calomnie puisqu'elle pouvait nous être bonne à quelque chose? Du reste la princesse de Montpensier, m'avait depuis long-temps annoncé sa grossesse. La fausseté de ces bruits méprisables était donc connue en bon lieu. Mon ami, ne vous faites pas illusion, soyez assuré qu'il n'y a pour vous de chance de

salut qu'en feignant d'être abruti, honteux, écrasé par la gloire du monarque, accablé de maux incurables et de rhumatismes. Une fois paralytiqne, idiot et défiguré, vous serez le bien revenu à la cour. Aussi ai-je été ravi d'apprendre que vous faisiez le malade, car je ne puis croire qu'avec votre corps robuste, vous le soyez réellement. Commencez par sortir de prison, n'importe à quel prix. La fortune alors changera de figure, et vous fera douce mine. Quand le roi saura que vous êtes père, il ne voudra pas qu'un petit enfant d'Henri IV passe pour bâtard, et il vous appellera mon cousin.

Ne croyez pas, mon cher ami, que je vais vous ennuyer du récit de la campagne de Hollande. Sachez seulement qu'on en a célébré la gloire avec cette exagération française qui met tout au superlatif. Il est certain que les forces du roi, l'habileté de ses capitaines et la terreur dont l'ennemi fut d'abord frappé, auraient permis à nos armes de soumettre non seulement la Hollande ; mais l'Europe entière, si le prince eût été un autre homme.

—Au lieu de cela, nous avons échoué en prenant les plus fières contenances du monde. Enfin, mon ami, toutes vos prévisions se sont réalisées. Si la renommée apporte jusque dans votre prison les bruits magnifiques de nos triomphes, ne vous y fiez pas. Voici le revers de la carte et le fin mot sur certaines opérations qui passent ici pour des chefs-d'œuvre.

Louvois conseilla un soir au roi de se montrer en personne dans un endroit où il fût figuré quelque chose approchant d'une bataille. S. M. en parut d'avis, et lorsqu'on somma la ville d'Orsoy d'ouvrir ses portes, le monarque était à moins d'une lieue de là sur une hauteur. On se préparait à commencer la tranchée sous la direction de Vauban; mais la ville demanda aussitôt à capituler. Le roi et sa maison s'approchèrent alors au galop, l'épée au poing, les armes chargées. Deux canons tirèrent contre des murs pleins de soumission. —Sans doute on oublia de mettre des boulets dans les pièces, — puis on entra dans la place en triomphe. On avait eu soin de faire désarmer les habitans, de peur qu'un imprudent ou

une mauvaise tête ne voulût faire feu sur le vainqueur par une fenêtre.

Le roi, non content d'avoir ainsi exposé ses jours, voulut encore se présenter lui-même devant les murailles de Rhinberg. Aucune remontrance ne put l'empêcher de commettre cette folie; comme il fallut lui céder sur ce point, on fit prudemment sonder le commandant de la place assiégée, pour connaître ses intentions. Il se trouva que c'était un Irlandais, bon vivant, qui se laissa corrompre, et reçut une grosse somme la veille de la bataille. Le roi donc étant arrivé plein de courage et de résolution à la portée du canon, la cour frémit d'horreur à la vue d'un si affreux danger; mais l'ennemi ouvrit ses portes au premier bruit de trompette qu'il entendit. On s'aperçut alors qu'il n'y avait plus un soldat dans la ville; cette précipitation contraria S. M. qui espérait pouvoir brûler un peu de poudre. La comédie avait été mal jouée; Louvois regrettait son argent. Cependant, il n'en faut pas moins admirer la bravoure du prince. Pour qu'il périt victime de sa témérité, il aurait pu

suffire qu'on tirât un seul coup de feu du haut des remparts, et que le hasard conduisît le projectile justement sur le nez royal. Grâce à Dieu, le péril fut moindre, puisqu'on ne se battit point. Le commandant de la ville s'était retiré dans la nuit à Maestricht, où le prince d'Orange le fit pendre bien et beau un mois plus tard.

— Le roi ne serait-il pas un peu poltron, me demanda tout bas Guitry ?

Et nous ne pouvions plus nous regarder sans rire. — Où étais-tu donc, Lauzun?

Après les exploits que vous venez de lire, l'armée passa le Rhin en présence du roi. On a vanté l'intrépidité des Français, et avec raison, puisqu'il y aurait eu du danger à tenter ce passage, si quelqu'un s'y était opposé.

Votre beau-frère Nogent s'y est noyé; le petit Longueville s'est fait tuer par sa sottise, et M. le prince eut le poignet brisé. Voilà tout ce que nous avons eu à regretter. Pour la pompe et la solennité de l'affaire, elles n'ont rien laissé à désirer. Je ne vous fais point

de phrases sur la mort de Nogent. Vous avez dit cent fois devant moi que cet Angevin avaricieux vous briserait les os, s'il croyait y trouver de l'or au lieu de moelle; cependant mettez-vous en noir pour l'amour de votre sœur qui pleure amèrement son mari.

Turenne et Luxembourg, ayant la bride sur le cou, s'emparèrent en peu de jours d'Arnheim, de Wick, Amersfort, etc. Le roi entra victorieux dans Utrecht. Le pays était soumis presque entièrement, nous étions à six lieues d'Amsterdam. Tout allait être fini, lorsqu'un espion vint rapporter que les habitans de la capitale, réduits au désespoir, avaient juré de défendre pas à pas leurs maisons et de mourir sous les ruines de leur ville. On apprit aussi que l'Allemagne envoyait à la Hollande un secours tardif de vingt mille soldats. Le roi hésita pendant quatre jours précieux; puis enfin quand on le vit monter à cheval, l'enthousiasme des officiers de sa maison devint extrême. Sa Majesté, donnant le signal de la marche..... partit brusquement pour Saint-

Germain, abandonnant une conquête certaine. On se regarda long-temps sans pouvoir reprendre ses esprits. Luxembourg vint à bout de remonter un peu le moral de l'armée; mais il était trop tard. Les secours arrivèrent aux ennemis, le prince d'Orange organisa une défense admirable, et la Hollande fut sauvée.

— Le roi ne serait-il pas un peu poltron? disais-je à mon tour.

Pendant que nos troupes reculaient incessamment, le roi se donnait à lui-même les honneurs d'un triomphe à la façon de Trajan, et tandis qu'il recevait l'encens à Paris, et prêtait l'oreille aux vers des rimeurs de cour chantant la ruine d'Amsterdam, nous étions refoulés en désordre jusque dans Charleroi, et assiégés par le prince d'Orange. L'Espagne, l'empereur et le Brandebourg viennent de former avec la Hollande une ligue redoutable. Mais le roi fait frapper des médailles, commande des statues, danse des ballets et caresse la Montespan. Or, S. M. ayant dit : *l'Etat, c'est moi*, l'Etat donc a une jolie maîtresse, mange bien, dort sur les deux oreilles et fait

le beau dans les carrousels. Il n'y a pas beaucoup d'états aussi heureux que la France en Europe. Je me trompe : l'état fut triste et morose un soir, et voici comment. Le petit duc de Longueville était chéri de madame de Thianges; sa mort plongea la famille de la Montespan dans une douleur profonde. Par contre-coup, la marquise fut affligée jusqu'à ne plus savoir s'y prendre pour divertir le roi; c'est ainsi que l'état fut dans l'affliction. Rochefort me dit quelquefois en confidence que le prince, au milieu de ses triomphes, paraît éprouver de la honte et comprendre ses ridicules ; sa fuite devant Amsterdam aux abois attache à son nom une flétrissure dont il sent l'importance, et des soupirs plaintifs soulèvent le soir la poitrine de l'état. L'histoire se bornera-t-elle à appeler prudence ce soin d'arriver toujours au champ de bataille quand tout est fini? c'est là une grave question.

Laissons les affaires publiques et parlons des vôtres. Pendant l'absence du roi, madame de Lauzun, retirée dans sa terre de

Saint-Fargeau, donna le jour, il y a quatre mois, à une petite princesse fort blanche qui se nomme Antoinette. Depuis deux mois que nous sommes revenus de Hollande, Mademoiselle n'a plus quitté la cour; elle ne laisse point passer un jour, sans livrer un assaut au roi pour exciter sa pitié en votre faveur. Buckingham, qui est fort considéré de S. M., se joignit un soir à la princesse pour demander vivement votre grâce.

— Je vous le rendrai certainement, ma cousine, dit le roi; mais il n'est pas encore temps de mettre fin à mes rigueurs.

— Ah! sire, attendrez-vous donc que je sois morte?

— V. M., ajouta Buckingham, ne craint-elle pas que M. de Lauzun lui-même ne meure d'ennui ou de chagrin? ce serait peut-être une source de regrets pour V. M.

— Il n'est pas si malheureux que vous le pensez : on lui permet de visiter d'autres prisonniers de distinction; il passe doucement son temps, et n'a pas les soucis de notre vie tumultueuse.

—Et ses amis, ses amis, sire ! m'écriai-je.

—Ses amis ont des inimitiés enracinées dans le cœur plus profondément que la mienne, monsieur; et, sans chercher bien loin, voici ma cousine qui est aux couteaux tirés avec sa sœur madame de Guise, et qui n'écouterait point mes remontrances, si je la priais de se réconcilier avec une personne de son sang.

Le roi fit un demi-salut à Buckingham et nous tourna le dos.

—Il faut absolument vous laisser accommoder avec votre sœur, disais-je à Mademoiselle.

Je courus en effet chez madame de Guise, et je la suppliai de faire les premières avances comme étant la plus jeune. Le courroux du roi, dont je la menaçais, ne l'effrayait guère, attendu qu'elle va fort peu à Saint-Germain. Cependant, elle envoya un de ses gens saluer Mademoiselle, et la prier de lui rendre son amitié. La princesse répondit qu'elle irait voir sa sœur, non pas aujourd'hui; parce que son carrosse était au convoi de M. de Longueville, ni demain, à cause du *media noche*, mais assurément mercredi au jeudi au plus tard. Elle

y alla en effet ; on fit semblant de s'embrasser, on parla d'oiseaux et de chats, et on se quitta froidement.

Hier soir, le roi prit la main de sa cousine d'un air amical, et la complimenta de sa docilité, sans penser à Lauzun le moins du monde.

— Eh bien ! sire, répondit la princesse, ne ferez-vous rien à votre tour pour mon pauvre prisonnier?

— Si fait, ma cousine, je vous accorderai certainement quelque petite faveur; demandez, demandez, faites-moi dire ce que vous désirez par Louvois.

— Oh ! ne me quittez pas là-dessus ; donnez à M. Baraille la permission d'aller voir son ami, et promettez-moi que si la santé de Lauzun est en danger, vous le laisserez sortir de Pignerol au moins pour un temps, pour un temps, sire.

— Que M. Baraille parte s'il veut, qu'il voie son ami, je ne m'y oppose point; mais je ne m'engage à rien de plus.

— Ah ! sire, m'écriai-je, V. M. est bonne

et généreuse : que le ciel lui rende le plaisir dont je vais jouir auprès de mon ami !

Lauzun, je vais donc te revoir ! Ma voiture est prête; j'attends la lettre du roi pour le gouverneur. J'ai employé la nuit entière à t'écrire. Voici un page qui se fait annoncer. Oh ! ventrebleu, mon ami, on ne me donne que deux heures pour te voir, et le gouverneur restera présent ! N'importe, je te verrai, je te verrai ! que j'ai fait sagement de t'écrire cette lettre ! Je vais chercher en chemin quelque moyen de te la donner; j'aurai bien du malheur si je ne réussis pas, et si de ton côté tu n'as pas préparé depuis long-temps un volume entier d'écritures pour moi. Ma voiture s'avance; je ne m'arrêterai qu'à Pignerol. Jamais je ne fus si content; je ris malgré moi, partons, partons !

XIX.

La fortune de Lauzun paraît fort malade. — Deux belles dames se caressent et se haïssent. — Conversation décisive entre un prisonnier et une femme abandonnée. — Liberté. — Nuit tumultueuse.

Pour épargner au lecteur les répétitions, nous sommes forcés d'abandonner Lauzun à son mauvais destin. Nous rappellerons, en peu de mots, quelques évènemens nécessaires à l'intelligence de cette histoire, et qui suivirent le voyage de Baraille à Pignerol. La rancune était si tenace au cœur de Louis XIV, qu'on

ne doit pas s'étonner de trouver ici une lacune de plusieurs années. Les malheurs du célèbre Lauzun n'auraient eu de fin qu'à sa mort, sans la persévérance de mademoiselle de Montpensier; heureusement aussi les biens que cette princesse avait donnés à son mari étaient tellement grands, qu'ils éveillèrent la cupidité de la Montespan et celle même du roi.

La fortune, après avoir fait tant de chemin en compagnie de Lauzun, s'était arrêtée subitement, fatiguée par une course si rapide; puis, elle avait fui bien loin, oubliant un ancien amant si long-temps préféré à tous les autres. Mais elle fit preuve, par la suite, d'un assez bon caractère, pour une créature déhontée, en se laissant de nouveau subjuguer par le génie de ce courtisan, dont elle devint encore la servante humble et empressée.

Baraille ne trouva qu'une médiocre satisfaction dans la lecture du long mémoire que lui avait donné son ami. Ce garçon avait une ambition trop réfléchie, pour n'être pas effrayé de l'engourdissement agréable où Lauzun paraissait plongé, livrant toutes ses facultés à des

amours romanesques. Le lieutenant ne négligea pas, à son retour, de faire au roi une touchante peinture des chagrins et des maux du prisonnier; mais S. M. s'y montra peu sensible, et les larmes de Mademoiselle ne furent qu'un faible seçours prêté à l'orateur, parce que cette princesse passionnée avait tant de fois saisi les occasions de pleurer devant son cousin, que le roi commençait à s'y accoutumer. Baraille n'était pas homme à se rebuter facilement. Il parut partout où venait S. M.; sa pâle figure et ses regards tristes semblaient dire : Lauzun va mourir, et vous l'aurez tué. Les gens de cour se détournaient, flairant de loin l'odeur de disgrâce; mais le vertueux Montausier, qui ne savait pas flatter, disait : Voici là bas un remords du roi qui se tient droit et ferme; il gagnera son procès.

Un jour qu'on apprit l'acquittement par le parlement de Bretagne d'un gentilhomme qui avait fabriqué de la fausse monnaie et payé les dépens en pièces de mauvais aloi, Montausier s'écria :

—Les voleurs sont respectés en ce pays-ci;

mais, pour un mot, une malice ou un bout rimé, on vous jette un Lauzun dans les cachots.

Le roi voulait bien passer pour sévère, mais non mériter le reproche d'inhumanité; il fit écrire à Pignerol pour accorder au comte un appartement commode et la promenade dans le jardin du gouverneur. Les guerres interminables qu'entraîna l'inutile campagne de Hollande vinrent arracher Louis XIV aux délices de Saint-Germain. Le monarque, tourmenté sans relâche par la vue d'une large tache qui ternissait le poli de son nom redouté, instruit aussi par ses espions des sarcasmes du prince d'Orange et des chansons qui couraient le monde, sortit de son sommeil, bien résolu à payer de sa personne dans quelque brillante action. On vit les plumes du chapeau royal dans le voisinage du danger; même S. M. coucha sans crainte à Rethel, tandis qu'on se battait à Courtrai; de sorte qu'il aurait suffi d'un boulet égaré, faisant quatre-vingts lieues seulement, pour qu'il arrivât un grand malheur.

Les dames, saisies d'une ardeur martiale, accompagnaient le roi ; le jeu, l'étiquette, les intrigues galantes, couraient à travers champs. Ce fut alors que l'astre de Lauzun, qui jadis avait étonné tous les yeux, fut à son moindre degré de force et de clarté. Baraille trouva peu d'occasions de servir son ami pendant la campagne, et le temps dévorait les mois et les années.

La guerre, quoique peu meurtrière, enleva pourtant quelques jeunes gens aux familles puissantes, ce qui multiplia les habits de deuil et attrista fort la cour. Les amis de Lauzun ne furent pas heureux : Guitry, les comtes de Guiche, de Soissons, et bientôt après, le grand Turenne, restèrent sur divers champs de bataille. M. de Guiche, qui avait été la fleur des hommes à la mode, ne laissa pas un souvenir ni un regret dans la foule oublieuse. Comment Lauzun n'aurait-il pas eu le même sort? on n'entendait plus son nom que par longs intervalles, comme celui d'un trépassé.

Un matin pourtant, que le vieux bailli de Chatenai servait de guide au roi, le bon vieil-

lard, pour faire preuve d'érudition, parla des gens qu'il avait vus à Paris vers l'an 1661.

— Que sont devenus MM. de Bouillon? demandait-il au roi qui riait de ses questions.

— L'un d'eux est cardinal, répondit S. M.

— Voyez ce que c'est que la province, on n'y apprend les choses qu'après dix ans. Et les enfans du président Tambonneau sont-ils dans la robe?

— Deux dans la robe et un dans l'armée.

— Et qu'est devenu le petit Lauzun qui dansait si joliment?

Le roi, distrait par la vue d'un capucin, tourna la conversation sur les sujets religieux, tandis que Mademoiselle, qui se trouvait dans la voiture, pleura jusqu'à embarrasser son cousin.

Cette princesse, en passant à Brisack, demandait, d'une voix émue, si on la menait aussi en prison dans cette ville noire; mais S. M., qui avait résolu de ne plus songer à Lauzun, n'aimait pas ces allusions d'un sens trop clair.

Quand on s'en revint de la guerre, on s'installa dans les grands appartemens de Versailles.

La cour ayant de franches coudées, de larges portes et d'immenses galeries, se mit en frais de toilette. On porta des robes si superbes que les dames ruinaient leurs maris : il est vrai que, pour balancer cette dépense, les maris jouaient si gros jeu qu'ils ruinèrent leurs femmes. On tenait les cartes depuis midi jusqu'à près de six heures. La veuve Scarron, qui élevait les enfans adultérins de la Montespan, parut à ces belles réunions, et se trouva tout à coup marquise de Maintenon. Les égards extrêmes que lui témoigna le roi firent naître quelques nuages dans le ciel amoureux de la Montespan; mais bientôt on vit cette belle, couverte de diamans, poser langoureusement sa tête sur l'épaule du monarque au milieu d'une grande assemblée, et promener sans honte ses regards sur les discoureurs qui avaient osé douter de sa puissance.

Le chevalier Baraille sut conserver une belle contenance et quelque crédit, par de grandes dépenses, du luxe, une table excellente, où la santé de Lauzun était encore hardiment portée, mais bue avec timidité.

La compagnie de Lauzun, qui était restée jusqu'alors privée de son capitaine, fut enfin donnée au duc de Luxembourg. Le gouvernement de Berry fut vendu malgré les prières de Colbert, et Mademoiselle, perdant tout espoir, se retira dans une maison qu'elle venait d'acheter à Choisi. Baraille, ennuyé de son inaction, partit pour la Sicile avec le maréchal de Vivonne, qu'il suivit pendant trois ans en qualité d'aide-de-camp.

Malgré la brièveté tant de fois déplorée de la vie humaine, et les plaintes éternelles contre les obstacles que le temps oppose au génie de l'homme, il n'est pas un être, fût-ce le démon lui-même, dont l'existence soit assez remplie pour qu'il puisse se vanter de n'avoir jamais été oublié par le sort. Ainsi le veulent les puissances qui nous gouvernent : nous restons au même point, malgré nos efforts et nos cris, comme un meuble inutile jeté dans un coin ; puis, un matin, nous sommes lancés, tout hors d'haleine, par les chemins à coups de fouet, et la mort, qui nous attend au passage, nous saisit aux cheveux, et nous chargeant

sur son dos, rit de nous trouver la cervelle farcie de projets. Certes, jamais homme d'intrigues n'avait mené une vie plus agitée que celle de Lauzun; jamais ambitieux ne s'était frayé de plus tortueux sentiers; jamais libertin n'avait tant moissonné de plaisirs dans la plus brillante cour du monde. Eh bien! la Providence, brisant tout à coup l'instrument de ses volontés, semblait avoir précipité cette comète dans les abîmes inconnus de l'univers, loin de toute lumière et de toute chaleur. Le dernier gentilhomme de la plus pauvre des provinces aurait refusé de changer sa position contre celle du cousin du roi. Mais ce qui doit paraître plus étrange encore que cet exemple des vicissitudes humaines, c'est de voir le cœur insatiable d'un égoïste trouver une douce nourriture dans la tendresse d'une jeune fille qu'il aurait brisée, si le hasard la lui eût présentée au temps de sa puissance. Quelle eût été la surprise des imitateurs de Lauzun, quel bouleversement se serait opéré dans leurs idées, s'ils avaient su que le modèle des débauchés apprenait enfin à goûter le bonheur des âmes tendres et généreuses!

Il faut avouer cependant qu'en regardant au loin, dans les vapeurs des montagnes, Lauzun croyait sentir un parfum de liberté, apporté jusqu'à lui par les vents qui couraient au loin rasant la cime des forêts, et qu'alors des regrets terribles venaient agiter son esprit naturellement inquiet. Il ne fallait pas moins que toute la tendresse de Cécile pour dissiper la noire tristesse qui accablait le prisonnier dans ces momens de rêverie ; s'il n'avait pas trouvé ce soutien contre le désespoir, neuf ans de captivité l'auraient infailliblement tué.

La race des sots et des oisifs ne s'est refusé, dans aucun temps, le plaisir d'inventer mille contes absurdes sur les personnes que leur fortune ou leurs talens mettent en évidence. Malgré l'indifférence qu'on a pour les malheureux, Lauzun servit quelquefois de sujet aux plus ridicules propos. Le bruit courut que le fameux masque de fer, détenu à Pignerol, était M. de Montpensier, dont le roi, son cousin, voulait cacher pour toujours le beau visage. On assura aussi que dans l'armée des Turcs, vaincue par Sobieski, Lauzun avait été

reconnu vêtu d'un costume de pacha. L'absence de Baraille était une preuve de cette nouvelle dont on ne pouvait nier l'évidence. Ces misérables sornettes étaient une dernière et pâle réverbération de l'éclat dont le nom de Lauzun avait jadis été entouré. Il est aisé de reconnaître à ces signes combien la fortune du célèbre comte était devenue mauvaise, le nombre de ses amis petit, ses chances de salut incertaines, et l'état de ses affaires désespéré. Les choses restèrent ainsi jusqu'au mois de mai 1679, où le doigt de Dieu, qui seul pouvait les faire changer, s'abaissa tout à coup du haut des nuages.

Mademoiselle habitait alors son château de Choisi. Par une belle matinée de printemps, on vit les valets s'agiter d'un air empressé, autour d'un carrosse de voyage, dans la cour de ce château. La princesse sortait de table, et chargeait de friandises les poches d'une petite fille qu'elle avait fait asseoir à sa droite, et à laquelle le chevalier Rollinde avait respectueusement offert la serviette. Dix heures sonnèrent : Mademoiselle fit signe à son secrétaire

qu'il fallait partir; on descendit lentement les escaliers :

—Où donc allons-nous? demanda l'enfant.

— Vous allez faire une promenade dans le carrosse de Son Altesse, répondit Rollinde.

— Cette promenade sera donc bien longue, puisque nous emportons des malles et des provisions?

On ne fit pas de réponse, et Mademoiselle se détourna pour cacher son émotion.

— M. Rollinde, dit-elle, je vous confie ce que j'ai de plus cher; c'est tout ce qui me reste de *lui*. — Le lendemain de votre arrivée à Caen, vous m'écrirez. N'oubliez pas mes instructions pour la supérieure du couvent. Vous aurez soin de baisser les stores jusqu'à Paris, car vous allez rencontrer la marquise.

La cousine du roi tendit avec dignité sa main à l'enfant, qui l'embrassa d'un air grave et assuré; puis, le carrosse partit, emportant le dernier rejeton des Caumont. La Montespan, qu'on attendait à Choisi, reconnut de loin sur la route l'équipage aux armes de Montpensier; elle donna l'ordre à ses gens d'arrêter. Sa

charmante figure, rafraîchie par un sourire caressant, parut à la portière; son bras, chargé de joyaux, fit au courrier, puis aux postillons, des signes inutiles. Le courrier passa, les postillons fouettèrent leurs chevaux sans tourner seulement la tête; — mais, malgré la vitesse de leur course et les précautions prises par Rollinde, la marquise aperçut une main d'enfant, posée au-dessous du store, et cette découverte rendit la maîtresse évaporée du roi soucieuse et inquiète pendant le reste du chemin.

Qui n'a pas remarqué cent fois l'étonnante facilité des femmes à jouer de petites comédies? les caresses trompeuses dont elles s'accablent, les mensonges gracieux de leurs manières, leur habileté naturelle à tromper le plus naïvement du monde? — On se déteste, on dit pis que pendre les unes des autres; mais, lorsqu'on se rencontre, on se fait mille tendresses, on regrette de se voir si rarement, on se parle dans l'oreille, on médit ensemble des absentes, on ne saurait se quitter sans se baiser tendrement à deux reprises sur les

joues; et qu'un pauvre sot de mari, après avoir vu cela, s'étonne d'être trahi par sa moitié!

La Montespan avait d'assez beaux talens en affaires de perfidie. La fierté de Mademoiselle, sa froideur, ses façons d'altesse royale, et son aversion légitime pour la marquise, ne purent déconcerter cette femme déterminée. Elle vint à bout de briser la triple couche de glace qu'on lui opposait. Après une heure seulement de conversation, elle avait amené doucement la princesse à lui parler d'un air obligeant, et toutes deux se payaient de belles monnaies dont elles connaissaient parfaitement la fausseté.

La marquise ne pouvait manquer d'admirer la situation délicieuse du château, ni de s'extasier sur le bonheur de la vie champêtre; mais elle était désolée que la cour fût si long-temps privée de la plus aimable des princesses. Tout était ravissant et sublime à Choisi. On voulait causer long-temps, et sans interruption; on avait des secrets à confier, de bonnes nouvelles à apprendre.

Pour garder les lys de leurs visages des rayons du soleil d'été, les deux belles dames

s'enfoncèrent sous les vieux arbres que Mademoiselle avait conservés, malgré la condamnation prononcée contre eux par le méthodique Lenôtre. Les filles d'honneur reçurent l'ordre de se tenir à l'écart, et la Montespan, après avoir toussé deux fois pour rassembler ses idées, entama ses négociations.

— Ne trouvez-vous pas, dit-elle d'un air distrait, que les peccadilles de M. de Lauzun sont punies avec trop de sévérité? je voudrais pouvoir faire cesser la captivité de ce pauvre comte.

— Il est bien fâcheux, Madame, que ces généreuses intentions ne vous soient pas venues quelques années plus tôt.

— Mon Dieu, je n'en ai jamais eu d'autres. Lauzun n'a-t-il pas cent fois mis à l'épreuve mon amitié? Depuis huit ans qu'il est en prison, j'attends une occasion de le servir, et c'est aujourd'hui seulement qu'elle s'est présentée. Voici ce dont il s'agit : S. M. s'inquiète de ne point voir mon petit duc du Maine pourvu d'une fortune proportionnée à sa naissance. Si le roi venait à mourir, rien ne prouve que le

dauphin voulût faire du bien à son frère. Le parcimonieux Colbert —

— Colbert est un ministre généreux, Madame.

— Généreux pour des histrions, des peintres ou des barbons de l'académie; mais avec les princes, c'est un véritable harpagon. Colbert fait mille difficultés pour accorder une dotation à mon fils sur l'argent du trésor qu'il dit épuisé par la guerre.

— C'est à ma fortune qu'on en veut, pensa Mademoiselle.

— Si vous assuriez à M. du Maine une belle part sur votre testament, le roi, qui n'y songe pas le moins du monde, se trouverait surpris agréablement, et n'aurait plus rien à vous refuser.

— Il paraît que tout est convenu d'avance, et qu'au prix de mes dépouilles, on me donnera la liberté de Lauzun.

— Il suffirait, poursuivit la marquise, que V. A. donnât l'une de ses principautés, celle d'Eu, par exemple.

— Je le crois bien, Madame, c'est la première pairie du royaume.

— Ou celle de Dombes, si vous l'aimez mieux; mais seulement après votre mort. — Je vous conseille même en confidence de payer de votre vivant, sur vos immenses revenus, une pension à notre petit duc; de cette façon, le roi ne saura plus que faire pour vous rendre un si grand bienfait.

— Ce projet me semble fort ingénieux, Madame; mais il existe une grande difficulté.

— Une difficulté! répéta la marquise avec anxiété.

— Sans doute. J'ai donné tous mes biens à M. de Lauzun par des contrats de vente, pendant les trois jours où le roi lui permit de se déclarer mon amant. Ces contrats existent; Baraille les a gardés, et la volonté seule de Lauzun peut les rendre nuls : c'est donc à lui qu'il faut faire votre cour, Madame.

Athénaïs se mordit les lèvres, en voyant s'élever une multitude d'obstacles au-devant du but qu'elle s'apprêtait à saisir; elle réfléchit long-temps :

— Il n'est point probable, dit-elle enfin, que M. de Lauzun soit assez fou pour rester

en prison, plutôt que de renoncer à des biens dont il ne jouirait jamais. Le roi est aussi jeune que lui...

—Quoi! s'écria Mademoiselle, si ce malheureux n'avait pas assez de fortune pour contenter votre M. du Maine, on le laisserait donc périr dans sa prison? — Savez-vous que c'est affreux, et que mon cousin ne se fait point d'honneur par cette barbarie et cette cupidité?

Les cajoleries de la Montespan apaisèrent la princesse indignée. Le reste de la journée se passa dans la douce occupation des médisances et des grands discours sur de petits sujets. On se quitta les meilleures amies du monde, en se jetant à la tête les protestations d'attachement dont on savait l'inutilité de part et d'autre.

Malgré la diligence que firent les gens de la marquise pour la ramener aux Tuileries, le roi s'était endormi sur un sopha dans la chambre de sa maîtresse, et daigna être de mauvaise humeur en s'éveillant. L'incertitude du succès et le retard apporté à la spoliation de Mademoiselle augmentèrent cette disposition à l'hy-

pocondrie, qu'une digestion, sans doute laborieuse, avait déjà préparée.

—Qu'allons-nous faire à présent, marquise? dit S. M. en soupirant.

—Je pense, Sire, qu'il serait à propos d'envoyer Lauzun aux eaux de Bourbon, où je vais me rendre pendant que vous serez à l'armée.

—Quel besoin avez-vous de voir cet homme, Athénaïs? — je ne veux pas de cela.—Ne pouvez-vous traiter l'affaire par écrit?

— Le secret n'est plus possible avec des écrits, et la dignité de votre majesté serait compromise.

—Eh bien! allez donc à Bourbon, si vous voulez; mais, je vous en avertis, vous y serez surveillée, et je me ferai rendre compte de vos moindres gestes.

Une petite scène de jalousie et de reproches, avec larmes et raccommodement, termina la soirée. —Le lendemain, S. M. fit appeler le chevalier Maupertuis, pour lui donner une mission de confiance et des instructions étendues. Il fut décidé que Lauzun serait

gardé à vue, pendant toute la durée de son séjour aux eaux de Bourbon. Une compagnie entière des mousquetaires fut chargée du service auprès du prisonnier, et la Montespan elle-même fut recommandée à la vigilante attention de Maupertuis.

Baraille, à son retour de Pignerol, avait inutilement supplié le roi d'envoyer un médecin à son ami. Ce fut au bout de sept ans environ, et lorsque personne ne songeait plus à renouveler cette demande, qu'elle fut accordée. Le traitement que le docteur devait prescrire pour la feinte maladie du comte fut réglé d'avance dans le cabinet de S. M.

Deux mois seulement s'étaient écoulés depuis le voyage de la marquise à Choisi, et déjà cette belle, appuyée sur le bras du comte de Lauzun, se promenait sous les ombrages de Bourbon-l'Archambault. Maupertuis à cheval, avec quatre mousquetaires, suivaient de loin, l'arme au poing.

Afin de réussir avec plus de certitude dans ses négociations d'intérêts Athénaïs s'était mise en grands frais de toilette;

et puis, son orgueil n'était pas d'humeur à souffrir qu'un homme dont elle avait été dédaignée ne la retrouvât pas éclatante de richesse et de beauté; aussi avait-elle enfermé sa taille, quelque peu gâtée par ses nombreuses couches, dans une robe si étroite qu'elle y pouvait à peine respirer. Ses jolis pieds étaient mal à l'aise dans des chaussures trop petites, et ses pendans d'oreilles surchargés de pierreries gênaient, par leur pesanteur, la liberté de ses mouvemens.

Au contraire, Lauzun, vêtu simplement, avait quitté ses manières de favori, pour adopter une tenue et un langage graves et romanesques qui convenaient à sa situation et à ses malheurs. Neuf ans de captivité avaient causé moins de ravages sur sa personne que neuf ans de plaisirs sur le corps un peu fatigué de la Montespan. Sa physionomie devenue sérieuse révélait la hardiesse, l'énergie de son caractère et ses habitudes de réflexion. On se serait dit, en le voyant : Cet homme n'en a pas fini avec le monde, et, dans cette tête, il y a certainement de vastes projets. La pauvre

marquise aurait été écrasée par la supériorité de Lauzun, si elle n'avait senti derrière elle la pensée rassurante qu'elle tenait dans ses mains la destinée de ce personnage si fier. Cependant, les conditions peu généreuses qu'elle se préparait à imposer, et l'air d'avidité qu'elle allait avoir en exigeant une rançon énorme, lui donnaient quelque embarras.

Le soleil de juillet s'était couché, au milieu des collines qui forment les derniers degrés de la chaîne du Puy-de-Dôme. Le vent du midi, en courant sur les arbres et la neige des montagnes, avait pris de la fraîcheur. On n'entendait plus les bruits de la petite ville, dont les clochers, rougis par les dernières lueurs du crépuscule, se dessinaient sur le ciel foncé de l'orient. La nature, aussi coquette que la marquise, se parait de ses atours, pour recevoir la visite du célèbre Lauzun qu'elle n'avait pas vu depuis si long-temps; mais elle semblait encourager généreusement sa rivale à se laisser prendre aux charmes du tête-à-tête; elle lui offrait une de ces belles et silencieuses soirées qui portent doucement

les femmes à la rêverie, et les disposent à recevoir les paroles d'amour, comme la terre à goûter la rosée. Athénaïs, préoccupée par ses calculs et cédant à la gêne que lui causaient ses chaussures, restait insensible aux tendres conseils de la mère des hommes; elle voulut s'asseoir sur un banc de pierre.

Après mille sujets de conversation, elle allait enfin en venir à celui qui l'intéressait, lorsqu'elle fut arrêtée par une phrase que commença Lauzun, d'un ton qui ne permettait pas d'interruption et qui d'ailleurs excita vivement la curiosité de la marquise.

—La fortune va, je crois, se laisser fléchir, puisqu'elle m'offre aujourd'hui une occasion inespérée d'avoir une explication franche et entière avec vous, Madame. Veuillez m'écouter avec patience : J'ignore si c'est à la volonté seule du hasard que je dois cette rencontre entre nous, et je ne sais pas s'il est de bonne politique de vous parler avec la sincérité que vous allez reconnaître ; mais je cède à un désir nourri dans le fond de mon cœur pendant plusieurs années et qui est devenu mon maî-

tre. — Athénaïs, nous ne sommes plus des enfans : de petites jalousies ne doivent plus entrer dans la balance où nous pèserons désormais nos résolutions. Ne vous effrayez pas de la liberté que vous allez trouver dans mon langage. Je ne suis pas à cette heure le courtisan Lauzun chargé de broderies, débitant les fadaises de rigueur entre le ballet et l'intermède; je suis un prisonnier enfermé pendant neuf ans, sans qu'on ait daigné lui apprendre les motifs de sa détention. Souffrez que je vous dise quelle personne a été cause de tous mes malheurs : — c'est vous, Athénaïs.

La marquise fit un geste d'étonnement que vit bien Maupertuis, arrêté à la distance de trente pas.

—Laissez-moi achever de grâce, poursuivit Lauzun. Je ne vous fais pas de vains reproches. Ne craignez pas mes anciennes habitudes d'emportement. La solitude, l'ennui, les tourmens qu'on apprend à sentir au fond des cachots, et dont vous n'aurez jamais aucune idée, peuvent changer un homme plus encore qu'ils ne m'ont changé. Vous êtes cause de mes

malheurs, vous dis-je : la feinte amitié que nous avons long-temps affectée l'un pour l'autre ne m'a pas trompé un instant. Vous ne m'avez jamais pardonné le peu d'empressement que j'ai mis à rechercher votre main. Votre amour-propre a été blessé; je ne dois pas m'en étonner, ni vous blâmer, car, s'il en était autrement, vous ne seriez pas une femme. Cependant, à présent que me voici vieilli et bien loin des folies de jeunesse, je puis vous apprendre que je vous aimais plus que vous ne l'avez pensé.

Athénaïs rougit en jetant un regard furtif sur Lauzun, dont la figure était belle et toute la personne encore pleine de sève.

— Je vous aimais, et si vous n'avez aucune raison pour me tenir compte d'hésitations et d'anxiétés que vous n'avez pas connues, du moins je ne mérite pas absolument la haine que vous m'avez portée et dont j'ai reçu de cruelles preuves. Vous avez été poursuivie par le désir de me voir misérable ou suppliant; vous avez réussi. Peut-être, à l'instant même, trouvez-vous dans la tristesse et l'abattement

où vous me voyez une jouissance dont l'espoir vous a amenée ici. Je vous aurais envié ce triomphe autrefois; mais aujourd'hui je n'éprouve ni honte, ni douleur, à vous demander la paix et à vous prier de mettre fin à mes maux : votre vengeance doit être rassasiée. Oubliez que vous avez eu nom Athénaïs de Mortemart. Voyez un homme qui a souffert une longue détention pour des crimes si petits que vous ne sauriez les dire, et soyez assez généreuse pour me rendre la liberté d'aller mourir tranquille où je voudrai. Si vous me haïssez encore, je vous épargnerai l'ennui de me voir, en ne reparaissant plus dans une cour où je n'ai trouvé que des fatigues dont je serai aise de me reposer ailleurs. Je vous pardonne sincèrement les maux irréparables que vous m'avez causés.

Athénaïs fut surprise de voir ses sentimens les plus secrets mis à nu par un homme qu'elle croyait pouvoir tromper. Sa haine s'envola; le souvenir de ses méchancetés et de ses artifices l'accabla de confusion. Son orgueil prit la fuite si rapidement qu'elle ne savait plus où

le retrouver. La noblesse touchante et le malheur du comte réveillèrent en elle l'instinct de bienfaisance et de consolation de la femme ; elle voulut parler, et sa poitrine oppressée lui refusa tout service ; elle essaya de lever les yeux sur son ancien ennemi, et des larmes importunes troublèrent sa vue. Cependant, l'habitude du mensonge, se mêlant à tant de généreux mouvemens, vint lui suggérer l'idée d'employer son attendrissement à la justification de ses vieux crimes envers Lauzun.

— Ingrat que vous êtes ! dit-elle avec tendresse, qu'il m'est cruel de vous voir méconnaître ainsi les sentimens que j'ai toujours eus pour vous, et dont les pleurs que vous voyez devraient vous servir de preuve !

Le comte se mit à sourire.

— Je ne saurais m'y tromper, marquise ; vos pleurs ne peuvent venir que d'un regret dont je vous remercie, ou de l'intérêt que mes malheurs ont excité en vous. Je ne m'étonne point que votre haine vous échappe ; sincèrement, la cause en était puérile. Je pourrais vous prouver même que vous étiez injuste, et

que vos coups ont été donnés gratuitement à un homme qui vous aimait. — Quand il serait vrai que votre orgueil eût des griefs contre moi, la position où vous êtes n'aurait-elle pas dû vous empêcher de m'en garder rancune ? Si je vous avais épousée, vous seriez à cette heure couchée dans la terre, et depuis dix ans livrée aux vers, car je vous aurais tuée de ma main plutôt que de vous abandonner au roi.

— Lauzun, Lauzun, murmura la marquise suffoquée, c'est vous qui avez causé la honte et le malheur de ma vie, car, si vous l'aviez voulu, — jamais je ne serais tombée dans le vice, — je le jure. —

— Oh! vous me faites frémir, Madame. Ne parlons plus de ces anciens griefs; ils sentent trop fort la prison. Je veux croire à l'intérêt que vous me témoignez; je mets ma fierté à vos genoux; je vous demande la fin de mes maux et votre amitié.

— Je vous promets l'une et vous donne l'autre de tout mon cœur. Je me sens heureuse de cette franche réconciliation, et pour faire preuve comme vous de sincérité, je vais vous

dire tout simplement quelles conditions le roi veut mettre à son pardon : il faut que vous donniez au duc du Maine la principauté d'Eu.

—J'en ferai la concession, marquise, pourvu que vous me soyez garant de l'exécution fidèle du traité.

— Fiez-vous à mon amitié et à mon crédit, Lauzun.

—Vous aurez dès ce soir une autorisation de ma main de déchirer le contrat de vente déposé chez Boucherat.

—Fort bien; le reste se fera promptement, vous pouvez m'en croire.

Le lendemain, Maupertuis, rédigeant avec soin son rapport, écrivit que, dans cette longue conversation, des gestes étranges avaient échappé à la marquise, comme si des passions de tragédie eussent agité son cœur, et que le calme du prisonnier avait seul rassuré le témoin plusieurs fois effrayé de l'émotion de la maîtresse du roi. Au moment où le fidèle Maupertuis apposait le cachet à ses dépêches, un valet de madame de Montespan entra, et pria le che-

valier de venir parler à la marquise qui attendait dans son carrosse:

— Que désirez-vous de moi, Madame? s'écria le capitaine après avoir incliné vers la terre son juste de buffle.

— Chevalier, il faut que je parle au comte de Lauzun sur-le-champ.

— Mais il me semble, madame la marquise, que les ordres du roi....

— Monsieur, j'en sais plus que vous sur les intentions du roi. Je vous prie donc de ne pas vous opposer à ce que je désire. Amenez ici M. de Lauzun, et mettez vos mousquetaires autour de mon carrosse; cela doit suffire.

Maupertuis déconcerté, après s'être longtemps gratté le front, vaincu par l'accent impérieux d'Athénaïs, alla chercher lui-même Lauzun et le fit monter près de la Montespan; il demanda ensuite un cheval, et suivit le carrosse avec six cavaliers armés jusqu'aux dents.

Eh! bon Dieu! que vous arrive-t-il, marquise? dit Lauzun étonné; vous voici dans un affreux désordre.

— Je suis perdue; le roi m'abandonne. — Voyez ce qu'on m'écrit de Versailles. — Depuis que je suis à Bourbon, le perfide ne m'a pas envoyé une lettre; il me trahit, il me laisse pour mademoiselle de Fontanges. O désespoir! il faut que j'en meure.

— Eh! quoi! ma chère marquise, n'avez-vous donc jamais pensé que cette crise était inévitable, et vos préparatifs ne sont-ils pas faits depuis long-temps?

— Hélas! non; je ne m'accoutumerai jamais à l'abandon, mon ami! Oh! je ne prendrai point un lâche parti comme Lavallière; on ne dira pas *sœur Athénaïs de la Miséricorde*, je vous en donne ma parole de femme. — Mais que dévenir? mon Dieu!

— Répondez-moi, marquise, l'aimiez-vous beaucoup?

— Que sais-je? non, je le hais, le traître. Plus d'une fois sa personne me sembla insupportable, et souvent je me sentis prête à le fuir, malgré le prestige de sa puissance.

— Eh bien! à votre place, je me vengerais.—

— Je le voudrais; mais comment?

— Remettez-vous à moi du soin de trouver une bonne et ample vengeance. Avant tout, êtes-vous sûre que l'abandon du roi soit complet?

— Voyez la lettre qu'on m'écrit : La Fontanges a pris un appartement à Versailles. Il ne la quitte plus; il porte en public ses rubans, et veut lui donner les franges, — les franges de duchesse que je demande en vain depuis dix ans!...

La maîtresse délaissée fondit en larmes.

— L'affront est sanglant, ma chère marquise; voici la marche que vous devez suivre: retournez à Versailles; prenez un air fier et assuré; choisissez parmi les hommes à la mode un galant qui vous courtise assidûment en public; feignez de l'écouter avec plaisir; s'il y a du remède à votre malheur, vous le saurez bientôt. —

— Mais si le roi me dédaigne et ne m'accorde aucune attention...

— Ne connaissez-vous pas son naturel jaloux et son orgueil?

— Et qui choisirai-je, mon ami? — Vous seul sauriez faire réussir un pareil projet.

— Ah! marquise, il pourrait m'arriver de jouer l'amant avec trop de vérité; quelque retour de jeunesse me prendrait. Songez que votre cœur est libre et que j'aurais le droit de vous aimer.

— Eh bien! aimez-moi, Lauzun.

— Me le permettez-vous?

— Je le veux, je le désire.

— Voilà qui est fait, je vous aime à la folie, et je vous avertis qu'une fois revenu à la cour, je vous poursuivrai avec acharnement.

— Je vous y autorise, et je vais travailler de toutes mes forces à votre retour.

— A la grâce de Dieu, chère Athénaïs! je vous devrai plus de bonheur que vous ne m'avez causé de maux. Quand partez-vous?

— A l'heure même.

— Bien dit; une minute vaut de l'or.

Maupertuis, à cheval près de la portière, vit le prisonnier prendre la main de la marquise et la porter à ses lèvres, ce qui fut consigné sur le journal.

Les dames baigneuses de Bourbon, assemblées sur la place de la ville, se disaient à l'oreille avec mystère la nouvelle de l'infidélité du roi, et le nom de la favorite, lorsqu'elles virent passer la marquise avec son équipage de voyage; le carrosse prit la route de Paris, et les propos qui se débitaient tout bas furent aussitôt proclamés à grand bruit avec accompagnemens d'éclats de rire.

La Montespan, éperonnée par le dépit et la colère, fit force de chevaux jusqu'à Versailles où elle n'était pas attendue. Elle sut feindre de tout ignorer; et le roi embarrassé, prit le parti de ne plus se montrer en public avec Mademoiselle de Fontanges. Les affaires de famille des nombreux enfans de la marquise attiraient encore S. M. chez la maîtresse abandonnée; le notaire de Mademoiselle consentit à annuler le contrat de vente de la pairie d'Eu, sur l'autorisation de Lauzun. La princesse avait reçu à Choisi des visites de M. du Maine, conduit par la prudente Maintenon, et l'esprit et la gentillesse de ce petit boiteux plaisaient assez à la cousine du roi. Le testa-

ment en faveur du prince bâtard fut dressé régulièrement et soumis à S. M. Mademoiselle se vit donc carressée, invitée, régalée par le roi; mais ce fut tout, et on apprit que Lauzun venait d'être conduit en prison au château d'Amboise. A ce coup, la princesse pleura, trépigna partout avec tant d'impétuosité que la cour était pleine de ses plaintes. Elle jura que son testament serait suivi d'un autre où l'enfant royal n'aurait pas une maille. Colbert vint au Luxembourg la supplier de mettre fin à ses clameurs.

— Si vous fâchez le roi, lui dit-il, Lauzun sera jeté à la Bastille dans un cachot malsain et noir où il mourra.

— Eh! monsieur Colbert, répondit-elle au désespoir : on m'a pris mon bien, on me manque de parole, et on ose encore me menacer! Mon cousin n'a-t-il pas de pudeur? lui faut-il le reste de mes dépouilles?

— Vous l'avez dit. — S. M. veut encore la principauté de Dombes.

— Eh bien! qu'on envoie donc demander à Lauzun s'il consent à la donner.

Un courrier fut expédié à Amboise. Lauzun fit de grandes difficultés, et commença par répondre qu'il mourrait volontiers en prison; puis il revint à un parti plus sage et déclara qu'il signerait la donation à Paris, lorsque sa liberté lui serait rendue. Ces négociations dont Mademoiselle a écrit tous les détails dans ses mémoires, durèrent plusieurs semaines. Au bout de ce tems Lauzun arriva enfin à Paris, après une absence de dix ans.

Un matin, on entendit un grand fracas de carrosses dans le quartier du Luxembourg. Les bourgeois de la rue Dauphine donnaient au diable la Montespan, qui roulait fièrement et faisait voler la boue sur les piétons. La livrée de Larochefoucault brillait au loin sur le pont; celle de Duras courait sur les quais. Les gens de Lafeuillade criaient *gare*, et s'efforcaient d'arriver avant ceux de Montausier. Les vestibules et les cours du château pouvaient à peine contenir les valets et les chevaux. Trois portes cochères ne suffisaient plus à la circulation. Mademoiselle, épanouie, palpitait d'aise au milieu des complimenteurs.

Elle était prête à défaillir à chaque nouvelle visite. — On attendait le comte de Lauzun.

Une heure, deux heures, quatre heures se passèrent ainsi. Les murmures flatteurs, joyeux et autres s'éteignirent doucement sous les galeries. La foule s'écoula, et la princesse, entourée seulement de ses amis, tint son visage appuyé contre les vitres jusqu'au moment où la nuit vint.

— Dieu soit loué! quelqu'un entre dans la cour. Ce doit être lui. Ah! je suis ravie que nous soyons seules, ma chère marquise.

— J'en suis charmée aussi, dit la Montespan. Nous souperons ensemble, si V. A. veut bien m'inviter, et nous jouirons à notre aise du plaisir de revoir cet aimable comte.

— C'est cela, voici la première soirée heureuse que le ciel m'ait donnée depuis dix ans.

Le rideau s'ouvrit et on annonça Colbert.

— Ah! je suis morte, tout est perdu. — Qu'a-t-on fait de Lauzun, M. Colbert? Le roi veut-il me tuer? parlez vite.

— J'espérais trouver ici Lauzun, dit le mi-

nistre. Il doit être à Paris à cette heure, à moins qu'il n'ait éprouvé trop de fatigue et qu'il ne soit demeuré au Bourg-la-Reine pour dormir.

—Vous me rendez la vie.—Eh! quelqu'un monte.—

Le rideau s'ouvrit encore.

— Monsieur le chevalier Baraille!

La princesse donna ses joues à baiser au chevalier.

— Mon cher Baraille, vous arrivez toujours à propos. Nous attendons votre malheureux ami.

— Quoi! il n'est point ici? j'accours de Brest pour le voir.

—Mais où est-il? où donc est-il? cherchons-le. Il faut le trouver. Holà! Rollinde! faites dépêcher un courrier au Bourg-la-Reine. Envoyez un valet à l'hôtel de Lauzun au Marais, un autre chez le maréchal de Gramont.

— Je vais le chercher moi-même, dit Baraille, et je vous l'amènerai par les oreilles.

— Peut-être, dit M. Colbert, vaut-il mieux l'attendre patiemment; vous connaissez son

exactitude, son habileté à satisfaire toutes les exigences ; s'il ne vient pas, c'est qu'il a de bonnes raisons.

— Oui, de bonnes raisons, Mademoiselle ; personne ne sait mieux son monde que lui.

Les courriers et Baraille partirent cependant, et firent diligence. Colbert s'en alla, madame de Montespan resta jusqu'à neuf heures et demanda enfin ses gens. Mademoiselle, épuisée, sommeillait dans son fauteuil ; ses filles d'honneur bâillaient et souffraient de la faim. Les courriers s'en revinrent sans nouvelles, et Baraille ne reparut point.

Un grand garçon, portant rapière, les cheveux en désordre et la démarche avinée, faisait vacarme dans un cabaret de la rue Montorgueil.

— Corbleu ! hôte de malheur, tu as donné mon salon à des étrangers.

— Ne faites point de bruit, Monsieur, ce sont des gens de cour en habits de ville.

— Quand ce seraient des gens de ville en habits de cour, que m'importe ? je veux mon salon. J'attends de la compagnie cette

nuit, et tu sais bien que je ne puis boire ailleurs; va donc mettre ces gens dehors.

— Impossible, monsieur Charles; ce sont de grands personnages, vous dis-je.

— Et moi donc, suis-je un pied-plat? sais-tu que le roi va tous les jours à confesse chez ma sœur? que Dieu me damne s'il n'est pas mon beau-frère un de ces soirs! — Ne veux-tu plus me faire crédit, vieux renard? me chasses-tu de ton bouge? corbleu! nous allons parler à tes seigneurs déguisés. — Messieurs, ouvrez, s'il vous plaît, afin que je n'enfonce point la porte.

Deux hommes parurent :

— Eh! c'est Charles Daubigné! — Bonjour, mon cher; vous êtes gris à rouler.

— C'est vrai, Baraille; et vous aussi, je crois. — Dieu me pardonne! ne vois-je point M. de Lauzun, ou si j'ai la berlue?

— Vous le voyez, en vérité, monsieur Daubigné; vous le voyez si aise d'être hors de prison qu'il ne peut faire autre chose que sauter, rire et courir les rues.

— Remettons-nous pourtant à table.

— Cela va.

— Pardieu ! monsieur de Lauzun, je vous félicite de votre conversion à la saine doctrine. Vous comprenez enfin la vie : on a voulu faire de moi un pilier de cour, me charger d'habits dorés, me dicter des salutations, des paroles privées de sens et des démarches si sottes que j'en pouffais de rire. J'ai vendu mon emploi pour cent huit mille francs. J'en ai mangé les troits quarts, et me voici buvant le reste : à votre santé, Lauzun.. — Si vous m'en croyez, vous enverrez au diable la cour. Vous tirerez à votre vieille une grosse somme, comme j'ai fait à la Maintenon, ma sœur, et vous vous griserez tous les soirs.

— Baraille, dit Lauzun, allons nous-en d'ici : Daubigné m'ennuie, c'est un butor.

— Ah ! je suis heureux de pouvoir enfin vous appeler en face un freluquet.

— Oh ! que je vais être aise, à mon tour, de me battre avec un mal appris comme vous.

—Bien répondu ; tirons l'épée, pour voir. —

— Holà ! hé ! Messieurs, point de querelles. —

— En plein air, dit Lauzun; venez dans la rue avec moi.

— Non pas, s'il vous plaît; il fait meilleur ici : deux bons chevaux peuvent bien se battre à l'écurie.

— J'ai besoin d'air, j'ai besoin de voir les étoiles et de gesticuler un peu; ce trou ressemble à une prison.

— Messieurs, voici le guet.

— Fort bien! la partie sera complète; nous battrons le guet d'abord, et nous nous battrons ensuite.

— C'est dit.

Vers quatre heures du matin, Baraille et son ami rentrèrent à l'hôtel Lauzun, les jambes brisées par la fatigue, leurs vêtemens tachés, leurs épées réduites à des tronçons, la voix enrouée par les cris nocturnes, l'estomac plein et les poches vides; il ne leur fallait pas moins pour bien dormir.

XX.

Présentation d'un homme comme la cour n'en avait jamais vu. — Le souper d'un paralytique. — Terrible vengeance contre un ennemi femelle. — Mademoiselle pleure dans le sein d'un ami. — Évènemens singuliers. — Mauvaise conduite.

— Mon cher Colbert, il faut que vous demandiez au roi s'il veut bien recevoir mes remerciemens aujourd'hui; car midi va sonner, les *appartemens* vont être ouverts; vous conduirez par la main un vieux courtisan comme une fiancée timide, si S. M. le permet.

— S. M. le permettra certainement; mais

vous quitterez cette toilette gothique, ces vêtemens bizarres et usés; vous couperez cette barbe sauvage.

— Point du tout, mon bon ami ; le roi verra qu'une tête accablée d'une disgrâce est comme un saule frappé de la foudre, et cette pensée le flattera; ne vous souvenez-vous plus du motif de mes malheurs? défiguré, mal mis, vieux et malade, je serai bien reçu.

— Vous savez mieux que moi ce qui vous convient : je vous conduirai comme vous êtes. Hélas ! Lauzun, entre nous, quel besoin aviez-vous d'épouser secrètement une femme plus agée que vous de huit ans?

— Oh ! ne parlons point de mes péchés, d'ailleurs ceci fut le prétexte de mon arrestation, et non le véritable motif. — Allez, Colbert; j'entends ouvrir les portes du temple.

Le bruit se répandit tout d'abord du retour et de la présentation de Lauzun. Les anciens amis du comte ne sachant quel accueil ils devaient faire à ce banni, se promettaient de règler leurs manières sur celles du roi. Quelques dames sentaient leur cœur s'agiter au

nom de cet homme, depuis si long-temps oublié; les plus jeunes brûlaient du desir de voir une célébrité; madame de Guiche, encore belle et à la mode, tenait ses yeux fixés vers la porte; ceux du roi se portaient souvent du même côté. Le jeu languissait, et Dangeau lui-même, commettait de graves erreurs sur des coups de *Bassette*. La Montespan et Mademoiselle qui avaient pris le matin la collation avec Lauzun, causaient ensemble tout bas, et se fiaient à l'habileté, au savoir-vivre et à l'esprit de leur ami, persuadées qu'il saurait tourner quelque phrase d'éclat dont S. M. serait satisfaite. — Il parut enfin.

L'homme de Pierre, excité par les liqueurs du festin de Don Juan, s'il avait eu la fantaisie de paraître au milieu de cette cour chamarrée, n'aurait pas produit une sensation plus profonde. Le justaucorps usé, la longue barbe, la coiffure en désordre du comte, lui donnaient un air si étrange, qu'on crut d'abord voir un fou; la stupéfaction fut générale. De Rhodes, grand maître des cérémonies recula de quatre pas; monsieur le Grand sentit ses

cheveux se dresser d'horreur, et monsieur le premier faillit tomber à la renverse. Dangeau, qui tenait quarante louis suspendus au-dessus d'une carte, laissa rouler son or sur le plancher. Mademoiselle et la Montespan seules espéraient encore ; Lauzun s'avança d'un air noble et triste et s'agenouilla devant le roi qui fit bonne contenance.

— Mon Dieu! monsieur de Lauzun, d'où vient cette toilette singulière?

— Sire, c'est le costume qui convient à un malheureux au désespoir d'avoir déplu à votre majesté. La bouche royale n'a point laissé tomber sur moi le mot de pardon, je me regarde encore comme prisonnier.

— Eh bien! relevez-vous, monsieur, et recevez votre pardon.

— Ah! Sire, le coup qui m'a renversé fut si terrible que, pour me relever, il ne faut pas une main moins puissante que la vôtre.

Le roi tendit sa main droite que Lauzun couvrit de respectueux baisers.

— Allons, mon cher comte, je vois avec plaisir que vous n'avez point perdu ces façons

d'être, qui n'appartiennent qu'à vous; nous oublierons vos anciennes fautes et nous serons indulgent pour les nouvelles.

— J'ai encore mes quatre membres, Sire, et quelques gouttes de sang; je supplie V. M. de les utiliser à son service.

— Assurément, Monsieur. — Nous désirons beaucoup.... Il n'est pas un gentilhomme dont les services ne puissent être bons à l'état.... Vous avez des talens, du courage..... Nous vous ferons dire notre volonté par Colbert.

— Tout ceci n'est point maladroit, murmura Dangeau reprenant ses esprits.

— Il va rentrer en grâce, dit monsieur le Grand.

— Je respire enfin s'écria M. le Premier!

— Bien joué, dit M. Colbert! on ne peut vraiment pas vous donner de conseils; le plus fin est un enfant auprès de vous.

La nouvelle Madame, qui ne connaissait pas Lauzun, s'étonnait que ce personnage, ridiculement affublé, fût un homme à bonnes fortunes.

— Il faut vous faire compliment, disait-elle

à Mademoiselle ; l'objet est digne de vos affections. On ne saurait rien voir de plus galant que sa tournure, et je ne suis plus surprise des sacrifices que vous avez faits pour lui.

— On vous raille là-bas, dit madame de Guiche à son cousin.

— Où cela, je vous prie ?

— Au nez de votre femme.

Lauzun s'approcha doucement.

— Il a parlé comme le paysan du Danube, criait Madame.

— C'est bien l'ours le plus séduisant que j'aie jamais vu, disait en riant Mademoiselle de Grançei.

— Prenez-y garde, répondit la Montespan ; il a enlevé plus d'une conquête au chevalier de Lorraine, et ne serait pas embarrassé pour lui arracher la dernière.

— Oh ! sans connaître les amies de M. de Lorraine, j'oserais défier ce séducteur rapé de lui faire tort.

— J'accepte le défi, pensa Lauzun en sortant, et si je ne souffle pas cette petite fille à son chevalier de Lorraine, je veux être rompu vif.

Il s'en alla chez M. Colbert.

— Eh bien! Colbert, quels sont les ordres du roi?

— Vos affaires vont mal, mon ami; S. M. ne veut pas vous rendre les entrées grandes ni petites. Vous ne paraîtrez à la cour que par invitation; vos charges vendues resteront aux acquéreurs et le prix vous en sera compté.

— A combien se montera la somme?

— A près d'un million de livres.

— Hélas! il faudra bien l'accepter!

— Plus tard, a dit le roi, on lui rendra son grade dans l'armée.

— Je me reposerai volontiers de mes fatigues, M. Colbert.

— J'aime à vous voir sage et résigné.

Lauzun courut dîner chez Baraille.

— Il serait à propos, mon cher Lauzun, d'aller voir M. de Louvois, puis vous paraîtrez au Palais Royal, et nous irons faire une visite à Chantilly.

— Grâces à Dieu, Baraille, je vois que vous perdez la raison.

— Que voulez-vous dire?

— Eh quoi ! ne devinez-vous pas que je ne veux plus m'embarrasser d'aucun devoir, ni d'aucune servitude de cour, de ville ou de famille ? Tout cela était fort bon quand nous avions de la puissance, du crédit, des emplois et l'amitié du prince. Autant on m'a vu scrupuleux et dévot dans la sotte religion de l'étiquette, implacable contre les impies, joyeux et docile sous le harnais, autant je veux être aujourd'hui rétif et indomptable. Assez longtemps les caprices d'autrui m'ont enchaîné ; les miens seront désormais les maîtres, et plus ils seront fantasques, moins je leur opposerai de résistance.

— Fort bien ! mais la vengeance, Lauzun ?

— Baraille, ne prononcez pas encore ce mot. Si quelqu'un s'avisait de vous offrir après le rôti les vins du dessert, ne verriez-vous pas avec peine le désordre mis dans vos jouissances? Attendez donc patiemment. Le temps viendra où nous goûterons le mets que vous avez nommé tout à l'heure ; nous le goûterons délicieusement après l'avoir préparé de nos mains, sans omettre une seule des épices qui

doivent le rendre digne de la table des dieux.— Mais ne négligeons point le premier service et prenons une pose commode pour nous régaler de cet autre ragoût exquis. — La liberté, — la douce liberté, Baraille !

— Au moins vous ne refuserez pas de visiter assidûment madame de Lauzun.

— Voilà qui est bientôt dit, Monsieur ; savez-vous qu'elle a cinquante ans ?

— Son âge la rendra moins exigeante.

— Qui répondra de cela?

— Plût au ciel qu'elle eût encore dix ans de plus ! je frissonne quand je songe à l'impétuosité qu'a toujours montrée cette altesse dans ses désirs, à la fierté de son caractère et à l'hypothèque donnée par les sacremens sur ma personne.

Malgré sa répugnance, Lauzun était trop sage pour ne pas s'appliquer à conserver la tendresse de Mademoiselle. Il se fit bien attendre au Luxembourg, et laissa bien refroidir le souper, tandis que la princesse et la Montespan s'entretenaient de lui au coin du feu ; mais enfin il arriva.

— Bon dieu ! s'écria-t-il en entrant, le pénible métier que celui de courtisan lorsqu'on n'a plus de faveur ! — Le matin à Versailles, puis à Saint-Cloud, puis à Meudon, et le soir à Paris. — Tout cela pour obtenir à grande peine que le prix de mes dépouilles me soit payé !

— Cela est cruel en effet pour vous et pour vos amis, dit Mademoiselle en soupirant.

— Je gage, assura la Montespan, qu'il saura reprendre son ancienne position. Ah ! que ne suis-je aussi habile que vous, Lauzun ! je n'ai point votre présence d'esprit, je me laisse emporter par ma douleur, et j'achève ainsi de perdre tout crédit.

— Au moins, reprit la princesse, une fois qu'il n'aura plus rien à espérer du côté de la cour, il pourra se reposer chez moi de toutes ses souffrances. Ma fortune, mes soins et le séjour d'Eu ou de Saint-Fargeau, lui donneront encore des plaisirs que lui envieraient les privilégiés de Versailles.

— Ah ! je ne suis pas digne de tant de bonheur, et votre affection est bien mal placée ! Je

ne puis vivre dans l'inaction ; un affreux besoin de mouvement ne laisse pas de relâche à ma pauvre cervelle. Il faudra que je meure si je ne trouve plus l'occasion d'être utile au Roi.

— Qu'allons-nous devenir, murmura la princesse prête à pleurer ?

— Ne vous effrayez pas, dit la marquise, et fiez-vous à son étoile. Après le souper les convives étaient moins tristes ; Mademoiselle tombait dans une agréable langueur et regardait avec plaisir la porte de la chambre à coucher où son mari avait désormais ses entrées. La Montespan, comme si elle eût été jalouse, faisait manœuvrer délicieusement ses beaux yeux, et posait un pied charmant sur les chenets, tout à côté de celui de Lauzun. Elle prodiguait les agaceries mêlées de quelqu'ironie, et cherchait à rappeler à la mémoire du comte les doux entretiens de Bourbon. La princesse s'appuya d'un air timide sur l'épaule de son mari.

— J'espère, lui dit-elle, que vous allez oublier jusqu'à demain vos affaires et rester ici ce soir.

— O ciel! est-il un homme plus malheureux que moi? marquise : cessons une feinte inutile puisque vous connaissez tous nos secrets. Vous voyez que le repos m'est offert près d'une épouse que j'aime et dans le plus agréable palais du monde. Eh bien ! je ne puis pas seulement jouir des biens que possède le plus misérable bourgeois. Louvois me donne audience à minuit, et sans doute je vais rester avec lui une partie de la nuit.

— Oh! que cela me contrarie! je vous battrais de bon cœur.

— Vraiment, je le plains de toute mon âme, dit Athénaïs avec un demi-sourire de malice et de satisfaction.

— Mais qu'a-t-il à espérer d'un ennemi aussi implacable que Louvois?

— Votre altesse se trompe si elle croit que je n'ai pas su ramener à moi des ennemis plus dangereux que lui.

— Il a raison, dit la marquise, j'en connais un, qui lui a nui et qui l'aime aujourd'hui bien tendrement.

— Faut-il que je sois ainsi partagé entre

mille sentimens qui se combattent ! permettez que je vous supplie d'aller m'attendre demain dans votre petit château de Choisi. Là, du moins, je serai loin de la cour et j'aurai le loisir d'assurer votre altesse de mes respects.

— Eh bien ! vous m'y trouverez, mon ami, uniquement occupée du soin de vous préparer tout ce qui peut rendre la vie douce et agréable. Je vous ménageais pour ce soir une surprise ; mais je ne puis me refuser plus longtemps le plaisir de vous obliger. Voici une donation de mon duché de Chatellerault. Ce sera un petit dédommagement à la privation des principautés d'Eu et de Dombes, et demain nous chercherons encore quelque chose.

— Ah ! c'est trop de bienfaits, s'écria Lauzun à genoux !

— Partez, mon ami, voici minuit qui sonne, et puissiez-vous réussir à gagner le cœur du farouche Louvois ! Je vais vous faire donner un de mes carrosses.

— Cela est inutile ; je conduirai M. de Lauzum dans le mien.

— Adieu donc.

Lauzun monta près de la Montespan.

— Il me semble, Marquise, que je ne reconnais pas votre livrée ni vos gens.

— C'est un carrosse de louage. Il n'est pas nécessaire que mes valets connaissent toutes mes démarches.

— Vous aimez la liberté, madame; je suis de votre goût.

— C'est la consolation des malheureux et des abandonnés.

L'obscurité était profonde, et les chevaux marchaient lentement. Athénaïs posa un doigt sur le bras du comte :

— J'ai besoin de vos conseils, mon cher Lauzun ; l'état de mes affaires est désespéré. Le roi est fou d'amour pour la Fontanges.

— L'amour est une passion difficile à combattre, madame.

— Sans doute ; mais vous êtes si habile, que je mets en vous tout mon espoir. Que dois-je faire, mon ami ? parlez :

— Je ne sais, madame, je suis fort embarrassé.

— Il m'aime, pensa la Montespan.

— D'abord, poursuivit Lauzun, commencez toujours par les petits moyens d'usage ; ayez recours aux larmes, aux attitudes désespérées et séduisantes.

— Oh ! mon ami, tout cela est épuisé. L'ingrat est insensible à ma douleur.

— Essayez un peu de l'attaque de nerfs

— Peine inutile; je mourrais devant lui qu'il n'y prendrait pas garde.

— Avez vous tâté de la querelle et des injures?

— Assurément, ce matin encore je l'ai accablé de reproches. Eh bien ! savez-vous ce qu'il m'a dit, l'infidèle? — « Finissez ce bruit, madame, voici trop long-temps que je supporte votre humeur.» Alors le dépit et la colère m'ont égarée au point que j'ai répondu : Et moi, Sire, depuis douze ans je supporte bien votre mauvaise odeur.

— Heureux couple ! heureux amans ! Cela est parfait, marquise, vous êtes abandonnée à jamais.

— Ah ! je ne désespère pas de trouver encore du bonheur en ce monde avec vos con-

seils et votre amitié. Ma confiance en vous est si entière que je suis disposée à vous obéir à l'instant, quelque soient vos ordres, mon cher comte.

— A l'instant, Athénaïs?

— A l'instant même.

— Eh bien donc! veuillez faire arrêter votre carrosse.

— J'y consens; mais à quoi bon?

— Vous allez voir.

La marquise fit arrêter son équipage.

— Je comprends, Lauzun; vous n'avez pas de rendez-vous avec M. de Louvois, et vous avez imaginé ce prétexte pour vous soustraire à vos devoirs conjugaux; mais pourquoi descendre? serait-ce que vous allez me quitter, ou bien si vous voulez me proposer une promenade au milieu des rues?

— Adieu, chère Athénaïs! Nous poursuivrons bientôt cette conversation interrompue. Il est vrai que je ne voulais point coucher au Luxembourg; j'en fais l'aveu; j'ai trompé la princesse, je ne vais pas chez le ministre Louvois.

— Et où donc allez-vous?

— Chez le ministre Colbert.

Lauzun sauta légèrement dans la rue et gagna son logis où l'attendait Baraille.

— Que ces hommes sont aveugles et grossiers, pensa la marquise? Le plus habile ne devine pas les ménagemens auxquels est obligée la pudeur de celle qu'il aime.

— Ce que c'est que l'orgueil d'une femme, disait Lauzun! celle-ci adoptera sans hésiter les plus sottes suppositions avant de mettre en doute le pouvoir de ses charmes.

Malgré son esprit d'indépendance et le juste effroi que lui inspirait l'excessive tendresse de la princesse, Lauzun se rendit à Choisi avec la ferme résolution d'y passer vingt-quatre heures sans en rabattre d'une minute, et cela le plus maritalement du monde. Il ne perdit pas courage, tant que dura le jour. Il soutint de bonne grâce les longueurs d'un tête-à-tête non-interrompu, et fit si bien les frais de la conversation, que la cousine du roi, tour à tour divertie ou intéressée, oublia ses malheurs et se crut rajeunie de dix ans.

Elle remit à son mari les titres de la baronnie de Thiers en Auvergne, valant trente mille livres de revenu, plus une donation de quarante mille francs de rente. Quoique ce fût bien loin de réparer le dommage fait à la fortune du comte, Lauzun se trouvait encore l'un des plus riches de la cour. La reconnaissance lui donna toute la facilité possible à prendre le ton et le langage d'un homme amoureux. Cependant quand vint le soir, ses forces l'abandonnèrent; il eut beau rappeler sa raison, réfléchir à la nécessité de vivre en bonne intelligence avec une femme généreuse dont l'appui lui était indispensable, rien ne put l'empêcher de songer aux formidables caresses, aux appas quelque peu flétris, et aux cinquante années amassées sur la tête de l'altesse royale; des ordres donnés à voix basse par la princesse à ses femmes sur des détails d'intérieur achevèrent de jeter le comte dans une véritable épouvante. Il commença tout doucement à geindre en se frottant les bras, et à parler d'infirmités laissées par la prison; une peinture affreuse de son cachot humide, et le récit de

ses souffrances, donnèrent à ses plaintes toute la vraisemblance désirable. On pense bien que les douleurs allèrent croissant à mesure que la nuit avançait. Deux heures avant que le souper fût servi, les gémissemens du malade étaient devenus si alarmans que la princesse trembla pour la vie de son amant. Elle fut rassurée cependant lorsque Lauzun lui apprit qu'il y avait à Paris un médecin dont les secours le guérissaient promptement de ces violens accès. Mademoiselle voulait faire atteler ses meilleurs chevaux, mais ceux du comte n'étaient pas moins bons, puisqu'après de tendres adieux, et quoique la route fût mauvaise, Lauzun entra chez madame de Guiche, comme elle allait quitter la table.

La jolie veuve n'avait pour toute compagnie que madame de Langlée, qui était aussi sur l'ancienne liste des bonnes fortunes.

— Oh ! secourez-moi, ma cousine, s'écria Lauzun en se jetant dans un fauteuil. Secourez un pauvre prisonnier, battu par l'orage.

— Volontiers, mon cousin ; mais quels secours faut-il à un homme en belle humeur et en bonne santé ?

— En bonne santé, madame ! Savez-vous que si j'étais en bonne santé, vous ne me verriez point ici ! Je serais enfermé dans une alcôve profonde, à trois lieues de Paris, et couché dans un lit royal. Bénis soient mes maux incurables, qui m'ont permis de courir par la nuit de novembre ! Apprenez que je suis perclus, couvert de rhumatismes, dévoré par la sciatique; c'est pourquoi me voici demandant à boire.

— Nous expliquerez-vous d'où vient cette mystérieuse maladie ?

— Volontiers, si vous me promettez d'être discrète.

Lauzun fit un récit comique des dangers qu'il venait de courir, et des tendres préparatifs interrompus par ses douleurs subites. Madame de Langlée riait aux éclats.

— Vous avouerez, disait-elle, qu'on ne doit plus nous accuser d'avoir toujours de feintes maladies à notre disposition, puisqu'un homme robuste emploie ces moyens de petites maîtresses.

— Qui a parlé de feintes, s'écria Lauzun ?

Sachez, madame, que ces douleurs étaient bien réelles. Je ne puis permettre qu'on ose en douter. Afin de vous mieux convaincre, je renonce pour aujourd'hui à l'usage de mes bras. Servez-moi donc toutes deux, je vous prie, et faites-moi manger.

L'une prit la fourchette, et l'autre porta le verre. Lauzun, étendu dans un fauteuil, et les bras croisés, avalait les morceaux que lui présentait sa cousine; madame de Langlée versait à boire, et soutenait d'une main la tête du malade, en lui offrant de l'autre main des rasades copieuses. Les deux jeunes femmes s'amusèrent beaucoup de cette folie; le souper était devenu fort bruyant, lorsque Dangeau entra. Or, ce que savait Dangeau était plus connu, plus enjolivé, plus répandu que si c'eût été publié par le Mercure de France.

Le lendemain, la Montespan, à peine sortie du lit, avait à sa toilette deux officiers des gardes, un justaucorps à brevet et plusieurs abbés, qui lui contèrent l'histoire du souper pour l'égayer un peu, tandis qu'elle se chargeait tristement de rouge et de rubans. Ses

soupçons la conduisirent au Luxembourg dans la journée. Mademoiselle, qui venait d'arriver, fut aise de trouver une amie pour parler des contrariétés de la veille, et des inquiétudes que lui donnait la maladie de son amant.

— Plus de doutes, pensa la marquise; il se moque de la princesse. Et son esprit s'arrêta fort heureusement à cette réflexion, sans aborder celle qui la suivait de bien près : « Il se moque aussi de moi. » Dans les irrévocables écritures du destin, il était pourtant arrêté qu'Athénaïs recevrait bientôt une lumière certaine sur cet article.

Monseigneur le Dauphin donnait un bal pour distraire sa jeune femme des ennuis de la vie retirée qu'elle menait, n'ayant d'autre société que la Maintenon. Le vertueux Montausier et le Dauphin son élève avaient tous deux beaucoup d'amitié pour Lauzun. Le roi eut pour agréable que le comte parût au bal. Les soins extrêmes que la Montespan avait donnés à sa toilette, le prodigieux étalage de ses pierreries, et sa beauté encore remarquable, ne purent la préserver du malheur

d'être effacée par une foule de jeunes personnes, moins riches qu'elle, mais plus jolies et plus recherchées. Mademoiselle de Grancei et surtout la Fontanges figuraient au premier rang.

Le roi honora l'assemblée d'une sarabande. Athénaïs, voyant qu'elle ne pouvait obtenir un regard de son infidèle, songea tout à coup aux ingénieux conseils qu'elle avait reçus à Bourbon. Le dépit la talonnait et sa vanité lui disait clairement qu'un mot amènerait à ses pieds le séduisant Lauzun, au grand regret des plus belles. Lauzun avait cette fois un habit magnifique, une coiffure admirable, des diamans d'un choix exquis, le menton frais, et de charmantes moustaches. Malgré la froideur que lui témoignait le roi, sa fortune et son mariage connu avec la cousine de S. M. lui donnaient une considération qu'aucune puissance ne pouvait plus détruire. Il sut montrer qu'il était encore le plus brillant danseur de la cour, et de nouveaux succès rétablirent en peu d'heures son ancienne réputation. Le monarque vit ces triomphes

d'un œil jaloux et mécontent ; il quitta le bal à minuit, après avoir lancé quelques épigrammes perdues, dont un homme en disgrâce ne devait pas s'étonner et qui n'effrayèrent pas Lauzun le moins du monde.

Attirer à elle les hommages d'un personnage à la mode, dans l'instant où ses plus fidèles amis la quittaient, c'eût été pour la Montespan une habile manœuvre, elle n'eut point de repos jusqu'à ce que Lauzun se fut placé près d'elle :

— Voici le moment, lui dit-elle tout bas, de mettre à exécution nos projets et de donner l'éveil à la curiosité de cette foule ingrate.

— De quels projets-parlez vous, marquise?

— Quoi ! ne vous souvenez-vous plus des conseils que vous me donniez à Bourbon, ni des secours que vous me promettiez pour me venger du roi?

— Vous vous êtes bercée d'un fol espoir, Athénaïs; cependant puisque vous avez pris mes paroles au sérieux ; faisons un essai, cela suffira pour vous convaincre de votre impuissance et faire tomber vos dernières

illusions. — Je danserai avec vous la première courante, tachez de retrouver la grace et les forces de votre jeunesse.

Athénaïs crut reconnaître une obligeante malice dans les paroles de Lauzun; elle se persuada qu'il en fallait prendre le sens au rebours. Les petits violons jouèrent bientôt la courante, et la marquise appuyée sur Lauzun, s'avança dans le milieu du salon avec une démarche de théâtre. Dès les premières mesures, elle s'aperçut que tous les yeux étaient fixés sur elle. Déjà elle pliait légèrement le genou gauche et penchait la tête en arrière dans une pose pleine de fierté pour danser le pas grave et moderne, comme il convenait à une femme d'une réputation universelle; mais Lauzun s'écria :

—Eh! qu'est cela, marquise? voulez-vous danser comme une vieille? faites voir la souplesse de vos membres, et votre bonne humeur en exécutant le pas rapide et sauté.

La marquise, entraînée par son danseur, partit avec la légèreté d'un oiseau; les violons précipitèrent la mesure, et les spectateurs

voyant sourire et voltiger la maîtresse abandonnée du roi, se regardèrent entre eux avec étonnement ; mais bientôt une moue de mépris et d'ironie vint s'établir sur toutes les figures. La marquise avait entrepris un exercice au-dessus de ses forces. Sa poitrine était haletante et son sourire faisait place à l'expression de la fatigue, poussée jusqu'à la détresse. Elle s'efforça pourtant de supporter cette rude épreuve, et la crainte d'un horrible affront soutint quelque temps son courage ; mais le damné Lauzun redoublant de vitesse, emporta la danseuse épuisée, par un tourbillon de pas si hardis qu'une jeune fille seule aurait pu lui tenir tête. Enfin la nature refusant de faire le prodige qui pouvait sauver Athénaïs, la pauvre femme s'arrêta au milieu de la courante malencontreuse. Elle voulut parler et ses poumons refusèrent tout service ; elle voulut sourire et la grimace de la mort crispa ses lèvres tremblantes ; elle voulut jeter sur la foule un regard dominateur et ses yeux éteints se couvrirent d'un nuage épais. En rassemblant le peu de force qui restait encore

dans ses muscles raidis, elle put à peine réussir à gagner en chancelant un siège où elle tomba lourdement.

— Que vous disais-je, Athénaïs? lui murmura dans l'oreille l'implacable Lauzun. Votre vanité ne vous a-t-elle pas ruinée de fond en comble? Où aviez-vous mis votre raison lorsque l'envie vous prit de jouer encore la folle jeune fille avec un corps usé, des jambes sans vigueur, un visage où les plaisirs et votre fécondité ont laissé des traces profondes? N'était-ce pas assez d'avoir mis au jour huit bâtards et un fils légitime? Ne pouviez-vous prendre là-dessus un honnête repos? Quant à l'assistance que vous avez cru trouver en moi pour vos projets d'ambition, c'est une si risible sottise que l'esprit des Mortemart en paraît incommodé. Vous êtes-vous imaginé que la vengeance ridicule d'une femme galante pouvait s'allier avec celle d'un homme persécuté, dépouillé, livré pendant dix ans à l'enfer des cachots? Vos perfidies, votre application à me mordre comme une couleuvre cachée dans l'herbe, avez-vous cru vraiment que tout cela

serait oublié pour une minauderie amoureuse, un brin de miel répandu sur vos lèvres, une façon d'amitié de si mauvaise qualité qu'on ne pouvait s'y laisser prendre? Oh! ce n'est pas ainsi qu'on me gouverne, Athénaïs. Je vous ai dédaignée vierge, et ne puis en vérité vous désirer corrompue et fanée.

— O monstre infernal! s'écria tout haut la marquise.

— Adieu, Athénaïs! nos affaires ensemble sont à présent terminées. J'en ai si bien fini avec vous, que je ne vous dirai plus un mot de ma vie. Vous êtes morte, ma chère, morte à jamais. D'autres soins vont m'occuper. Adieu! Je n'aurai plus même le temps de vous montrer mon mépris; mais vous le retrouverez quand vous voudrez le mettre à l'épreuve.

La Montespan serait encore à cette heure affaissée dans un fauteuil, le menton incliné sur sa poitrine, si les chuchottemens railleurs des femmes ne l'avaient arrachée à sa douloureuse rêverie. Elle se leva, et s'efforça de se mêler à la foule. Ses yeux restaient involontairement attachés sur Lauzun, qui ne lui ac-

corda plus un seul regard. Elle l'entendit causer avec mademoiselle de Grancei :

— Il n'était pas généreux à vous, disait le comte, de tourner vos plaisanteries contre un pauvre prisonnier.....

La fureur et le désespoir emportèrent Athénaïs bien loin du bal. Un affreux cauchemar la tourmenta pendant la nuit. L'image de Lauzun passant au milieu d'une lumière éclatante avec mademoiselle de Grancei obséda son cerveau malade. La pauvre marquise souffrait le plus horrible tourment que puisse endurer une femme, — la conscience de sa faiblesse, et de l'impuissance de ses charmes. C'était à partir de ce jour seulement qu'elle sentait le déclin de sa beauté, la perte de ses forces, de sa fraîcheur et de sa jeunesse. — O illusions ! dans quel épouvantable dénuement votre fuite laisse le cœur d'une créature qui fermait encore les yeux sur les ravages du temps ! Ah ! ne partez pas toutes à la fois. Ouvrez vos ailes doucement, et disparaissez l'une après l'autre. — Abandon ! vieillesse ! laideur ! terribles courriers, vous précédez le charriot

de la Mort ! Quoi ! suffit-il vraiment de quelques années pour que cet être si beau, si adoré, si plein de vie, soit déjà flétri et oublié? Déjà la terre altérée redemande cette plante précieuse! Quoi ! plus d'amans, plus d'esclaves, plus de triomphes ! O nature impitoyable ! malédiction sur ta fécondité qui t'empêche de chérir tes plus beaux ouvrages et de veiller à leur conservation !

Après le soin de faire le bonheur d'une personne aimée, la plus agréable occupation est de nuire à un ennemi. Athénaïs gouta donc un moment de repos dans une longue conversation qu'elle eut un soir avec Mademoiselle. On attendait Lauzun au Luxembourg, et Lauzun ne paraissait point.

— V. A. ne le verra pas aujourd'hui, dit la Montespan ; et si elle le voit demain ou les jours suivans, ce sera bien s'il ne peut faire autrement que de venir.

— Pourquoi cela? que voulez-vous dire? demanda la princesse.

— Je veux dire qu'il se moque de Votre Altesse.

Mademoiselle se mit à pâlir et à trembler. La marquise prit un cruel plaisir à lui fournir des preuves évidentes de l'indifférence et du dégoût de Lauzun. L'aventure du souper chez madame de Guiche ne fut pas oubliée. Une énumération vraie ou fausse des bonnes fortunes attribuées au comte depuis son retour à Paris, fut ajoutée à l'appui. Les illusions s'envolaient à tire d'ailes comme avaient fait celles d'Athenaïs.

— Je sais bien que je ne suis plus belle, disait la princesse en versant des larmes amères; mais qu'il y prenne garde, le traître; je suis fière, et cela sied bien à une princesse comme moi. S'il me pousse à bout, je lui ferai voir que je suis petite fille de Henri IV et cousine de Louis-le Grand. — Mais vous vous trompez. — Il n'oserait se jouer d'une femme de mon rang. — Il m'a toujours témoigné le respect qu'il me doit; je ne croirai à son ingratitude que s'il m'en fait l'aveu de sa bouche et en face.

Alors recommençaient les récits et les commentaires de la Montespan, puis les larmes de l'épouse délaissée.

Si le lecteur désire savoir ce que faisait Lauzun pendant ce temps-là, nous lui en dirons volontiers quelques mots. L'horloge du Palais-Royal marquait minuit, lorsqu'un valet de Monsieur, frère du roi, fit appeler les gens du chevalier de Lorraine. Le prince, depuis long-temps enfermé avec son mignon, venait enfin de lui rendre la liberté. Le beau chevalier se fit conduire à la rue de Sèvres, et descendit de son carrosse près des murs de l'Abbaye-aux-Bois. Il s'arrêta devant la porte dérobée d'un jardin, et tira de sa poche une clé qu'il voulut introduire dans la serrure; mais la rouille, ou quelque ordure, glissée dans la clé, l'empêchaient d'entrer. Le galant soufflait, trépignait, maudissait le hasard et l'obscurité, et se démenait en vain, lorsqu'une chaise à porteurs, soutenue par quatre laquais vêtus de gris, arriva devant la même porte dérobée. Un homme masqué descendit, et s'approcha du chevalier.

— Que diable faites-vous ici, Monsieur, demanda l'homme?

— Que vous importe? — passez votre chemin.

— Ah ! monsieur de Lorraine, vous prenez une peine inutile. La porte de mademoiselle de Grancei ne s'ouvrira point pour vous ce soir, et vos semelles ne fouleront pas le sable de ce jardin. Croyez-moi ; il fait froid et humide ; rentrez chez vous, ou demandez le coucher à Monsieur, qui ne saurait vous rien refuser.

— Corbleu ! chien de masque, je n'ai que faire de tes avis.

— Ils sont bons pourtant, chevalier. Je vous assure que la porte ne s'ouvrira pas ; — et la raison, c'est que la serrure en a été changée. Si vous en voulez une preuve, je vous la donnerai : voici la clé de la nouvelle serrure, et vous allez me voir entrer à votre place.

Le masque ouvrit en effet, et passa dans le jardin. M. de Lorraine, se voyant trahi et persiflé, se mit en colère :

— Tire l'épée si tu es gentilhomme ! s'écria-t-il, et montre ton visage, ou je te battrai comme un manant.

— Bien dit, chevalier. Des coups de bâton, voilà ce qui convient à un misérable comme

vous, au mignon d'un prince dégradé.

Et Lauzun, — car c'était lui, — saisissant à la gorge le favori de Monsieur, lui appliqua sur les épaules trois grands coups de canne, et le repoussa vigoureusement au milieu de la rue. Il ferma ensuite la porte en riant aux éclats.

Le lendemain, Monsieur arriva aux Tuileries comme le roi prenait la collation seul dans sa chambre.

— Asseyez-vous, Monsieur, dit le roi.

Monsieur fit un salut profond, et resta debout suivant l'usage.

— Asseyez-vous, Monsieur, répéta le roi.

Le gentilhomme de service approcha un siége, et Monsieur resta encore sur ses jambes jusqu'à ce que le roi eût dit, toujours suivant l'usage :

— Monsieur, vous pouvez vous asséoir.

Alors Monsieur s'assit. Il resta d'abord silencieux; puis il poussa de petits gémissemens enfantins, des soupirs et des murmures douloureux. S. M. lui ayant demandé obligeamment s'il n'était pas incommodé, le prince éclata en plaintes bruyantes contre Lauzun,

et demanda vengeance des coups de bâton donnés au chevalier de Lorraine. Le roi écouta complaisamment le récit de l'aventure, et promit à son frère de le satisfaire; mais comme les goûts honteux de Monsieur plaisaient médiocrement au monarque, il ne fit que rire des malheurs du chevalier. Peu de jours après, le jeune prince de Conti faisait bruit de cette histoire avec ses amis dans une allée des jardins de Versailles; il poussa la légèreté jusqu'à montrer au doigt M. de Lorraine, et comme celui-ci eut l'imprudence de se fâcher, de nouveaux coups de canne tombèrent sur le malencontreux mignon. Cette algarade publique fit encore plus de bruit que la scène nocturne où Lauzun avait joué un rôle.

Mademoiselle avait envoyé chercher Baraille, afin de pleurer dans le sein d'un ami. La grave figure, la fermeté, les manières posées du lieutenant et son habitude d'envisager les choses avec calme, exercèrent un effet salutaire sur l'esprit agité de la princesse. Le lieutenant lui conseilla de ne point atta-

cher tant d'importance à des misères dont l'affection solide de Lauzun pour son illustre épouse ne pouvait recevoir aucune atteinte. Non-seulement la princesse s'apaisa ; mais il s'en fallait de peu de chose qu'elle ne fût honteuse et repentante de ses soupçons et de sa colère. Baraille prit l'engagement d'amener son ami souper au Luxembourg, et de le décider à loger dans l'appartement préparé pour lui dans ce château.

La raison du lieutenant et ses conseils produisirent, sur la folle humeur de Lauzun, le même effet que sur l'impétueuse douleur de Mademoiselle. Le comte se préparait à se rendre au Luxembourg lorsqu'un billet lui fut apporté par un valet à cheval. Il poussa un cri de joie en reconnaissant l'écriture de Cécile. On lui donnait un rendez-vous dans une maison écartée à l'extrémité d'un faubourg. Il partit précipitamment sans vouloir écouter les remontrances de son ami, qui s'en alla seul et désolé chez Mademoiselle. Pendant huit jours on ne retrouva aucune trace de Lauzun. Baraille, au désespoir, par-

courait en vain les rues et les lieux publics. La princesse était dévorée par l'inquiétude, et voulait faire mettre en campagne La Reynie et ses agens. La Montespan espérait qu'on apporterait quelque jour le cadavre de son ennemi percé de coups et retiré d'un égoût. Cependant, un jour qu'on jouait la Phèdre de Racine, Athénaïs reconnut de loin Lauzun, caché au fond d'une loge obscure, en compagnie d'une fort belle personne vêtue de noir. A la fin du spectacle, un carrosse de louage emporta le comte et sa mystérieuse maîtresse.

Colbert arriva au Luxembourg avec une somme de neuf cent mille livres, pour le prix des charges de Lauzun. Il trouva la princesse enfermée avec la Montespan, et baignée dans ses larmes. Il apprit avec la plus grande surprise les déréglemens et la disparition du comte. Athénaïs répétait devant le ministre le récit qu'elle venait de faire à Mademoiselle, lorsque Lauzun parut et se précipita aux pieds de la princesse.

— Sauvez un malheureux égaré! s'écria-t-il

d'un ton de tragédie; sauvez-moi de mes remords déchirans par votre pardon. Je suis un insensé, un ingrat, un monstre : le premier délire causé par la joie d'être libre m'a perdu. Cette ivresse passée, il ne me reste plus que mon respectueux amour pour votre altesse, et je n'aurai pas assez des années que le ciel m'accordera encore pour réparer mes fautes. Je vous en supplie, quittons ensemble les tumultes de la ville et retirons-nous au fond d'une province, pour y vivre dans une délicieuse solitude. Colbert, joignez-vous à moi pour obtenir ma grâce.

Mademoiselle oublia ses griefs pour ne songer qu'au plaisir de revoir son infidèle. Le pardon fut accordé. La marquise sortit brusquement, et le soir elle apprit que les époux, en parfaite intelligence, étaient partis pour aller habiter le beau château d'Eu.

Pour ne point nous exposer à mériter le reproche de légèreté ou d'inexactitude, nous sommes forcés de laisser le lecteur incertain sur l'étrange conduite que tint le comte de Lauzun pendant son séjour à Eu. Bien que

nous ayons une opinion arrêtée sur ces évènemens diversement racontés dans tous les mémoires, nous ne voulons rien avancer sans avoir des preuves sur table, comme celles qui justifient tout ce que nous avons dit jusqu'à présent de ce célèbre personnage. Le moindre doute sur un seul point de cette biographie pourrait élever de trop graves préventions contre le reste, et d'ailleurs nous regarderions comme un sacrilège d'ajouter le moindre incident de notre invention à la belle destinée que la Providence a soigneusement façonnée de ses mains pour le dernier des Lauzun.

Nous pouvons assurer que le comte vécut en mari respectueux avec la cousine du roi pendant plusieurs mois. Des bruits de toutes sortes coururent les ruelles et les toilettes sur les premières discordes entre les époux. Les uns prétendent que le comte, emporté par l'ardeur de son tempérament, fit de nombreuses infidélités à sa femme; que des actrices et des filles de Paris étaient logées dans les environs du château, et qu'il passait les nuits

en débauches. D'autres ont écrit qu'il osa oublier le rang et la naissance de sa moitié, et faire le maître chez lui. Cette princesse parle dans ses mémoires de chasses interminables où Lauzun passait sa vie, partant avec le jour et ne rentrant qu'à la nuit. Saint-Simon dit que, dans ses accès de jalousie, la petite-fille d'Henri IV s'emporta jusqu'à injurier et égratigner le comte, qui, à son tour, manqua de patience et de respect au point de battre vertement la princesse. Des écrivains suspects, comme Bussy-Rabutin et d'autres, convaincus de mensonge en mille occasions, ont osé assurer qu'au retour de la chasse, Lauzun s'étendit dans un fauteuil en s'écriant :

— Louise d'Orléans, ôte-moi mes bottes.

Enfin, il existe heureusement une dernière version que les mémoires de Montpensier laissent soupçonner, et que nous donnerons comme la plus raisonnable et la plus digne de foi. Les prétendues parties de chasse du comte étaient dirigées toujours vers le même but, et ses valets apprirent en confidence à Mademoiselle que Lauzun faisait de longs séjours

dans une maisonnette perdue au milieu des bois, où demeurait une jeune dame fort belle. Sans doute la princesse, jalouse et impétueuse, se fit conduire chez cette rivale, qui n'était autre que l'orpheline de Fouquet, mort à Pignerol. Il n'est pas surprenant qu'une pareille découverte ait causé de fâcheux débats, et les égratignures mentionnées par Saint-Simon doivent tenir de bien près à cette affaire.

Il est certain qu'une querelle très vive eut lieu dans la chambre à coucher de Mademoiselle. Le peu de mots qu'entendirent les filles d'honneur donne à penser qu'il y eut une explication très singulière entre les époux. Lauzun répondit d'abord aux reproches par des railleries; ensuite il s'emporta, et les paroles qui suivent furent recueillies par les indiscrets :

— Croyez-vous, disait le comte, que je vous ai épousée par amour? N'est-ce pas vous qui m'avez poursuivi, en manquant au rôle que la nature et l'éducation assignent aux femmes? N'avez-vous pas eu l'esprit de comprendre que l'ambition seule pouvait me faire

consentir à un mariage avec une personne plus âgée que moi de dix ans? Or, comment mon ambition a-t-elle été satisfaite, je vous prie? Est-ce par une horrible captivité, la perte de tous mes emplois et une disgrâce irréparable? Comment osez-vous vous plaindre de moi, vous qui m'avez coupé la gorge, qui m'avez assassiné, qui êtes cause que ma vie est manquée et misérable?

— Et mes biens, dont je me suis dépouillée pour vous, s'écria Mademoiselle?

— Que me font vos biens, qui sont passés dans les mains de mes ennemis? Je voudrais être réduit à la mendicité, vivre de la sueur de mes bras et pouvoir, à cette condition, arracher ces richesses des mains du bâtard royal. Quant aux présens que vous m'avez faits, je vous les rendrai volontiers, car, franchement, ils étaient si chétifs que j'avais honte de les recevoir. Croyez-vous donc que je sois homme à me contenter d'un honnête revenu et des bonnes grâces d'une princesse que le roi déteste de tout son cœur? —Vous ne me connaissez point. Je veux bien dérouler à vos

yeux quelques-unes de mes secrètes pensées, et si vous avez le sens commun, vous vous tiendrez désormais en silence devant moi.

Il paraît qu'ici le comte parla de projets de vengeance si affreux, que la princesse en poussa des cris d'horreur. Lauzun ne continua point ses aveux monstrueux, et ne répondit plus que par ses sarcasmes et son mépris aux menaces de Mademoiselle.

Dangeau raconte, dans son insipide journal, que la cour fit de grands discours du retour de Lauzun, que l'on disait chassé par la princesse. On s'ébahit trois jours durant de voir finir ainsi cette passion si extrême à laquelle aucun sacrifice n'avait coûté. Malgré ses dédains pour ses présens de noce, Lauzun garda sans scrupule Châtellerault, Thiers et Saint-Fargeau, ce qui lui faisait bien, avec ce qu'il possédait d'ailleurs, deux cent mille livres de revenu.

Nous sommes heureux de pouvoir nous engager, vis-à-vis du lecteur, à ne plus laisser aucun point douteux dans tout le reste de cette histoire, et cela sans nous écarter des sévères devoirs d'un biographe honnête.

XXI.

La perte la plus cruelle que puisse faire une femme. — On peut passer par Londres en allant de Paris à Versailles. — Comment Baraille donne les coups de poing. — Une reine au cabaret. — Le titre de duc. — Position brillante.

Par sa rupture avec Mademoiselle, Lauzun avait brisé le dernier câble qui l'attachait encore à la cour; aussi dès qu'il revint à Paris il trouva les visages plus ironiques et plus glacés que jamais. Dans sa puissance il n'avait eu pour ennemis que de grands personnages; mais la race humain étant lâche au fond,

Lauzun disgrâcié eut mille ennemis de toutes tailles. C'était une armée. — On ne savait d'où cela sortait. Il est vrai que le comte les méprisait comme la poussière et qu'il ne faisait rien pour gagner la bienveillance de ce qu'il appelait la foule hébêtée. Sa fierté ne pouvait varier avec sa fortune. Colbert seul ne l'abandonna pas et ne négligea aucune occasion de le servir. Malheureusement ce grand ministre mourut bientôt et tout espoir de reconciliation avec le roi se trouva perdu pour Lauzun. Cependant la maison de monsieur, celles du Dauphin et de M. le prince lui étaient encore ouvertes. Il y paraissait rarement ; mais il y écrasait les plus riches par son luxe; il y jouait gros jeu, ce qui lui donnait de la considération, et son bonheur formidable le rendait l'effroi des pères de famille.

Il faisait en public bonne contenance et semblait supporter patiemment sa disgrâce. Mademoiselle, aussi extrême dans ses aversions que dans sa tendresse, ne pouvait parler de son ancien amant sans colère, et comme elle s'aperçut que le roi se moquait d'elle et

de son ressentiment, ses visites à Versailles devinrent moins fréquentes.

La gloire de Louis XIV était alors à son plus haut point. Depuis elle ne fit que décroître. Le surnom de grand venait d'être unanimement décerné au roi, et cette pompeuse épithète était gravée partout; sur les médailles, les monumens et les statues. S'il eût été donné à l'homme de connaître quelque chose de plus admirable que le soleil, on aurait certainement choisi cette autre merveille pour emblême de la royauté; mais comme on ne put rien trouver de mieux que cet astre, on s'en contenta, et on lui fit l'honneur de le comparer au monarque dont la tête n'était plus représentée qu'environnée de rayons. Lauzun riait de voir une génération entière saisie d'un vertige de flatterie.

Le luxe, la bonne mine et les riches habits du comte furent cause qu'on le pria d'assister à la cérémonie de la réception des envoyés de Siam. Ces bons Orientaux imaginèrent les plus étranges singeries pour faire honneur à leur allié. Celui qui portait la pa-

role commença par cacher ses yeux dans ses mains, comme s'il eût été ébloui par l'éclat de la gloire royale, et Louis XIV laissait dans le plus grand sérieux son visage s'épanouir avec une fierté légèrement tempérée par l'indulgence. Il fut si sensible à la galanterie exagérée de l'ambassadeur que, pendant cette journée, la cour remarqua sa bonne humeur, ses airs pleins de coquetterie et d'affabilité. Depuis ce jour, Lauzun ne passait plus devant un portrait ou une statue du roi sans se couvrir les yeux.

— Ne pensez-vous pas, disait-il à Baraille, qu'avant de décider que ce roi est un grand homme, il serait à propos de s'assurer si ce n'est point une femme ou du moins un Androgyne? — Ouvrons les yeux : que voyons-nous de grand? les talons, les perruques, les bâtimens de Versailles. Corbleu! s'il suffit, pour être un génie, de jeter l'argent de l'état par les fenêtres, de faire des guerres d'apparat, et de regarder l'ennemi dans son cabinet, sur une carte; s'il suffit de faire bâtir des palais et de se prélasser avec les manières d'un Antilope au

milieu d'un troupeau d'êtres serviles, ne serons-nous pas grands, si nous voulons quelque jour? N'avons-nous pas mis en usage, pour acquérir les richesses que nous possédons aujourd'hui, des calculs mille fois plus profonds que ceux par lesquels on gouverne un royaume? Que penseront les archivistes, s'ils se hasardent à déguster les traces de nos pas dans ces sentiers pleins de ronces et de pierres que nous frayons; s'ils suivent l'itinéraire de notre frêle navire, et s'ils le comparent au chemin large et battu où le prince était déja voituré pendant que ses nourrices lui prêtaient encore leurs seins? — Ah! mon ami, qu'un roi peut paraître grand à bon marché! et que de fois un homme qui l'est réellement joue sa tête avant qu'on le dise! — Calmons-nous, Baraille, et tenons toujours nos rames enveloppées de toiles, comme font les contrebandiers?

— Je ne vois point devant nous le rivage, répondit Baraille tristement; je crois que nous sommes noyés. Le roi se porte bien; il n'a point envie de céder la place à son fils. Sa rancune

ira toujours grossissant; vous ne faites aucun effort pour regagner son amitié. L'oisiveté, la bonne chère et votre amour pour votre Cécile, voilà tout ce qui vous occupe. —

— Qui vous a dit cela, Monsieur? Connaissez-vous les exercices cachés de ma cervelle? Savez-vous combien de temps mes yeux restent ouverts chaque nuit? Ah! Baraille, pourquoi faut-il que se tourmenter et s'agiter dans l'insomnie ne suffise pas à porter remède au mal? Cependant, je trouverai le spécifique qu'il me faut, je le trouverai. Nous ne devons pas compter sur l'amitié de Monseigneur, le cher prince n'a aucune influence sur son père. Quand je vais lui faire ma cour, il m'accueille le mieux du monde; mais il m'adresse constamment les quatre mêmes questions, et j'ai soin de lui faire chaque fois les mêmes réponses. — Je rentrerai à Versailles par une manœuvre de mon invention. Il suffit qu'une occasion se présente. — La guerre peut me la fournir. Je puis sauver les jours du roi.

— Oh! je vous en défie, car il faudrait qu'il s'exposât.

— Je le sauverai d'un danger imaginaire ; je lui rendrai quelque service important sans qu'il m'en prie. — Et mon étoile donc, n'est-elle plus là-haut? Ne saura-t-elle pas me luire à propos, et m'ouvrir une route nouvelle? — Fiez-vous à elle, mon ami. N'est-ce pas le moins que j'aie mon petit astre dans le ciel, moi qu'on a vu si long-temps servir de satellite au soleil?

Baraille soupirait et secouait la tête.

— Hélas! Lauzun, je ne sais plus goûter à vos plaisanteries le plaisir que j'y prenais autrefois. Elles sentent l'homme banni et dédaigné, n'ayant d'autre vengeance que les quolibets. Je m'ennuie de rester dans l'oisiveté. Vos richesses sont grandes, il est vrai ; mais vous ne pouvez les étaler sur le théâtre qui vous convient. Le sort nous tourne le dos, et l'avenir ne me montre rien qu'une désolante uniformité.

— Que dites-vous là, Baraille? Vous ne trouveriez dans aucune histoire une époque plus fertile en évènemens, ni surtout en changemens de toutes sortes. Notre génération,

émerveillée par les ballets, les intermèdes et les empoisonnemens, ne peut plus suffire à ses émotions; et pendant qu'elle ouvre les yeux, l'avenir se charge de nuages. En révoquant l'édit de Nantes, le roi vient de proscrire deux millions d'habitans riches et industrieux. Il ne sait point la portée de cette décision. Des rassemblemens se forment dans les Cévennes; avant six mois nous aurons une guerre civile. On a sottement refusé d'employer Eugène de Soissons, comme s'il était responsable des crimes de sa mère Olympe, et voilà qu'aujourd'hui ce petit abbé est devenu un grand général au service de nos ennemis. La mort de Colbert livre les affaires au brutal Louvois. Quelque matin nous aurons des Allemands à nos portes. Alors je paraîtrai subitement par une marche hardie et surprenante, brillant du même éclat que la grande comète. Un peu de patience, et tout ira bien.

Par tous ces discours, Lauzun ne parvint pas à rassurer son ami. C'est que Baraille n'avait plus autant de confiance dans une bonne étoile qui avait failli une fois; et puis il remar-

quait des changemens dans le caractère du comte. Il enrageait de le voir supporter la disgrâce et l'inaction avec une tranquillité dont Lauzun eût été incapable avant son emprisonnement. Le mot de patience lui semblait indigne d'un homme organisé pour tout remuer sur son passage. Le plaisir que prenait encore Lauzun à des bonnes fortunes dans la bourgeoisie était qualifié de puérilité pitoyable; sa passion pour la tendre et douce Cécile était surtout un motif d'effroi pour Baraille, qui voyait dans cette femme une Armide. Il est vrai qu'il ne se passait guère de jour sans que Cécile reçût une visite de son amant, et que jamais Lauzun n'avait montré une pareille constance.

La cour finit par connaître cette liaison, et fit mille discours sur ce sujet; mais le plus inutilement du monde. Uniquement occupée de son amour, indifférente à tout le reste, Cécile ne sut jamais ce qu'on daignait penser de sa conduite. Mademoiselle, qui, dans ce temps-là, écrivait ses gros mémoires, ne pouvait s'empêcher d'y nommer souvent la fille du surintendant.

Une seule fois, Baraille vint à bout de faire oublier Cécile à son ami pendant vingt-quatre heures. Lauzun reçut le soir une lettre qui le mit au désespoir :

« Vous avez bien fait de ne point venir chez « moi aujourd'hui, car la fièvre m'est venue à « votre place, et le médecin assure que je suis « attaquée de la petite-vérole. Je ne veux « plus vous voir, et je vous défends d'appro- « cher de ma maison jusqu'à ce que je sois « guérie. Si je meurs, je vous laisserai mes « biens, à la condition que vous me ferez en- « terrer dans le jardin de l'un de vos châ- « teaux. »

La crainte de gagner une affreuse maladie, ni les supplications de Baraille ne purent empêcher Lauzun de courir chez Cécile. Depuis quelques heures, le mal avait pris un caractère alarmant ; les symptômes de la petite-vérole n'étaient plus douteux. Cependant, la première crise une fois passée, la maladie prit son cours ordinaire, et ne se montra pas trop maligne. Les soins assidus que le comte donna jour et nuit à sa maîtresse, furent pour moitié

dans les causes de guérison. La vie de Cécile fut sauvée ; mais sa beauté paraissait fortement endommagée. Un jour que Lauzun était absent, la pauvre fille, assise en face de son miroir, regardait avec terreur les ravages du mal. Elle ne retrouvait plus les belles proportions, les lignes régulières, le contour gracieux de son visage ; l'éclat de son teint était perdu sans retour : c'était un bouleversement, une ruine complète. — Perdre sa beauté, grand Dieu ! Qui pourrait donner l'idée d'un pareil malheur? Quel désastre peut se comparer à celui-là? — La beauté d'une femme, n'est-ce pas la plus précieuse moitié d'elle-même? N'est-ce pas celle dont l'autre moitié n'est que la servante dévouée? C'est une compagne si aimable et si fidèle, qui rend de si grands services, à laquelle on a recours si souvent ! — On sait bien qu'on doit finir par la perdre ; mais on n'ose penser à un tel malheur. — Cependant, s'il arrive qu'un jour, au sortir du lit et de l'accablement de la fièvre, vous cherchiez en vain cette amie si chère, et qu'elle soit partie pour ne jamais revenir, alors n'êtes-

vous pas en proie à toute l'horreur du néant? Ne sentez-vous pas entrer dans votre chair les dents de la hideuse mort? O Providence implacable! Peut-on croire encore que la justice ait voix au conseil où tu règles nos destins, lorsqu'on te voit soumettre d'innocentes et plaintives créatures à des supplices que tous les crimes connus ne pourraient mériter? Et qu'est-ce qu'un crime? La nature ne prend pas de souci de ce mot effrayant, lorsqu'on le donne à certains actes qu'elle commande parfois impérieusement. Elle ne pose pas son pouce réprobateur, comme Dieu au front de Caïn, sur la face d'une femme qui vient de commettre un crime suivant les lois humaines; souvent elle lui colore, au contraire, les joues d'un éclat plus vif, et rend la créature criminelle plus belle qu'avant sa faute. — Mais revenons à Cécile.

Jamais larmes ne furent plus chaudes ni plus amères que celles versées par cette malheureuse fille. Après quelques heures consacrées à son désespoir, elle prit sans hésiter une résolution extrême et courageuse, qu'elle mit

aussitôt à exécution. Lauzun, de retour chez sa maîtresse, ne trouva qu'une lettre dont voici le contenu :

« C'en est fait; mon ami, ma beauté est « détruite irréparablement; votre amour ne « pouvait plus me rester; je n'avais qu'à at- « tendre l'instant du dégoût et de l'abandon. « J'ai préféré vous fuir; oubliez la laide créa- « ture que vous avez vue accablée d'un mal « horrible. Vous ne la reverrez jamais, c'est « une chose arrêtée; mais je saurai dans ma « retraite conserver assez de relations avec « le monde pour vous suivre des yeux; je « me réjouirai secrètement de vos triom- « phes, et peut-être mes prières écarteront « de vous plus d'un danger. J'étais un obsta- « cle à votre fortune; mon amour vous de- « venait nuisible; tout ceci est donc un ar- « rangement de choses où le ciel se prononce « évidemment. Il me punit de vous avoir « plongé dans l'oisiveté. Reprenez votre vie « active, car vous êtes né pour briller et agir. « Il faut obéir aux ordres d'en haut, mais il « ne vous sera pas défendu de songer quel-

« quefois à la Cécile qui vous consolait à
« Pignerol. Adieu!

La douleur de Lauzun fut profonde. Le comte resta d'abord enfermé sans vouloir recevoir de consolations. Il sortit de chez lui pour courir les bois et les champs, et ne reparut pas de quatre jours à son hôtel; puis, comme cela est arrivé quelquefois aux grands hommes, ce fut au milieu de la fièvre causée par son chagrin qu'il enfanta le plus beau projet qui soit jamais sorti de son étonnante cervelle.

Les physionomistes anglais savent tirer de grandes conséquences sur le caractère d'un homme à la seule inspection des poses habituelles de la tête. Une face penchée sans cesse vers le sol est à leurs yeux l'indice d'un esprit farouche, méfiant et traître. Au contraire, une tête rejetée en arrière est un signe de franchise et de courage. Lauzun, en travail d'un plan compliqué, aurait passé pour un fourbe dangereux, tant son menton s'abaissait sur sa poitrine; mais quand venait le jour de l'exécution sa tête se relevait fièrement, et les airs

machinateurs faisaient place à la mine la plus intrépide.

Au sortir de son accablement, le comte fit appeler Hesselin, et après une conférence fort longue, Baraille vit avec étonnement le secrétaire partir en courrier, les poches chargées de lettres.

— Où donc l'avez-vous envoyé? demanda le lieutenant à son ami.

— En Hollande.

— En Hollande, bon Dieu! Et pourquoi?

— Je vous le dirai, s'il me rapporte de bonnes nouvelles. A quoi bon, sans cela, vous donner d'inutiles espérances?

— Mais encore, à qui avez-vous adressé de si grosses lettres?

— A l'ambassadeur, M. D'Avaux, qui est de mes amis.

Le discret Baraille cessa les questions. Quinze jours s'étaient écoulés lorsque Hesselin reparut, Lauzun ne fit qu'un bond de ses appartemens jusqu'au cheval poudreux du courrier. Il ouvrit précipitamment une lettre, et poussa un cri de joie.

— Baraille ! je l'avais deviné, qu'il y avait encore pour nous de beaux coups de dés dans les cornets du sort. J'ai trouvé le sentier qui nous ramènera triomphans à la cour.

— Oh ! que le ciel vous entende, Lauzun ! Mais par où passe ce chemin, que j'y entre sur-le-champ ?

— Le voilà devant nous ; suivez-moi. A cheval, à cheval ! nous partons pour l'Angleterre.

— L'Angleterre ! auriez-vous perdu la raison ?

— Lieutenant, suis-moi, te dis-je. Nous sommes nés pour gravir et nous suspendre au flanc des rochers. Le sentier qui nous mènera bientôt à Versailles passe par Londres. Une révolution se couve comme une mine terrible ; le feu va être mis aux poudres, et Jacques II se réveillera bientôt à bas de son trône. Courons, courons, avant que tout éclate.

— Mais quant ce que vous dites-là serait vrai, qu'a de commun notre fortune avec la chute de Jacques II ?

— C'est là le beau, mon ami. Si Jacques II

ne perd pas son trône, s'il n'est pas chassé d'Angleterre, nous sommes ruinés. Partons, lieutenant, je vous dirai mon projet pendant le chemin.

Toutes les figures étaient consternées dans le royal séjour de Witehall; on entendait au dehors les cris des séditieux, et les fidèles Ecossais, qui gardaient les portes, secouaient leurs oreilles avec impatience en voyant les caillous qui venaient rouler à leurs pieds. Le roi, enfermé avec ses ministres, tenait conseil à voix basse. Il se promenait d'un air agité, sans quitter le tapis étroit où son fauteuil était placé, comme s'il avait craint d'attirer sur lui, par le moindre bruit, la rage de son peuple rebelle. La manie des princes faibles est de rejeter sur leurs conseillers les fautes que la faiblesse leur a fait commettre : Jacques II

chercha querelle à lord Sunderland sur les derniers actes qu'ils avaient résolus ensemble.

— Eh bien ! mylord, voilà de belle besogne ! vous m'avez fait révoquer toutes mes mesures en faveur des catholiques, et vous voyez que l'insolence des mutins en est doublée. Je suis menacé jusque dans mon palais. Qui saura me dire maintenant ce qu'ils veulent ?

— Moi, sire, s'écria lord Feversham. Ils veulent renverser votre majesté et mettre à sa place Guillaume d'Orange.

— Jamais je ne croirai une pareille horreur, mylord. Quoi ! mon gendre et ma fille Marie ! — N'ont-ils pas assez de leur trône de Hollande, et pour s'asseoir plus haut de quelques pieds, voudraient-ils commetre un parricide ?

— Je reconnais là l'esprit ombrageux de lord Feversham, dit le premier ministre, qui trahissait honteusement le roi.

— Et moi, je commence à deviner ce qu'est lord Sunderland.

— Dites-le je vous prie, mylord.

— Pourquoi non ? un vieux militaire peut dire hardiment sa façon de penser : — Vous êtes un traître.

— Mylord ! cette insulte....

— Silence ! s'écria le roi. Je vous défends de prononcer un mot de plus.

Dans ce moment on annonça l'ambassadeur de France. M. de Barillon apportait la nouvelle du débarquement de Guillaume et de la trahison de Malborough. Il demanda ses passe-ports pour la France. Peu d'instans après, comme si tous les malheurs eussent voulu accabler à la fois l'infortuné Jacques II, un courrier envoyé de Copenhague, vint annoncer que des troupes danoises étaient envoyées aux insurgés, et que la seconde fille du roi prenait part à la conspiration hollandaise. A ce dernier coup, Jacques II cacha son front dans ses mains, et se mit à pleurer.

— Avouez-le, mylords, de telles monstruosités passent toute imagination, et ma répugnance à les croire était plus qu'excusable. Mon cher Sunderland, ta confiance m'a perdu, mais elle te fait honneur. Un seul homme avait tout

prévu, tout deviné, tout annoncé depuis plusieurs mois, et si je l'avais écouté, mon trône serait inébranlable.

— Qui donc, demandèrent les ministres?

— Le comte de Lauzun.

Un carrosse dont l'attelage était couvert d'écume et de sueur entra dans les cours du château. Un homme, qui en sortit, courut précipitamment par les escaliers et les galeries. Partout où il se nommait, les huissiers ouvraient les portes. Il parvint ainsi jusque dans la chambre à coucher de la reine qui était à sa toilette. Marie de Modène avait cette beauté grave, cette dignité presque théâtrale des femmes italiennes, cet air noble, qu'on admire dans les statues antiques. Elle cacha ses épaules et ses bras nus sous une mante pour recevoir la visite de Lauzun, — Car c'était lui qu'on venait d'annoncer. Sur un geste de la reine, les femmes s'éloignèrent en pensant que les temps étaient bien malheureux et la royauté bien près de sa perte puisque l'étiquette était ainsi méconnue. Dès que Lauzun parut, Marie lui tendit une main que

le comte baisa en s'agenouillant; mais la reine le fit lever aussitôt par un mouvement rapide qui révélait une impétueuse passion, et sortant ses bras d'albâtre, elle en entoura le cou de son amant.

— Lauzun, qu'avez-vous fait? j'aime mieux perdre mon royaume que d'être encore trois jours sans vous voir.

— Je ne quitterai plus votre majesté; mais son royaume est perdu si elle ne me seconde pas de toute sa puissance dans un dernier effort.

— Que m'ordonnez-vous? parlez, je suis prête à vous obéir.

— Il faut aller trouver le roi, votre époux, le déterminer à monter à cheval, et à parcourir les rues de Londres à la tête de sa garde et de sa noblesse. Jamais l'usurpateur Guillaume n'entrera dans la ville si Jacques a le courage de ne pas s'enfuir. Le seul droit héréditaire du roi est une puissance qui gardera sa capitale mieux que de hautes murailles; mais qu'il s'y montre, qu'il prenne une contenance ferme et résolue. Allez, madame, au

nom de votre fils, qui va perdre ses états dès le berceau, et ne négligez aucun moyen de persuasion.

La ville était dans une effroyable confusion. L'approche du prince d'Orange avait bouleversé toutes les cervelles. Les soldats désertant les casernes buvaient avec la populace. La tour de Londres seule, confiée à un homme dévoué, gardait un soucieux silence au milieu du délire général. Lauzun et Baraille se promenaient dans les carrefours, pour examiner les symptômes de la fièvre d'insurrection.

Est-il un homme plus à plaindre que moi, Baraille? J'avais enfin trouvé la sphère où toutes mes facultés peuvent se développer à l'aise : un grand et riche royaume, un roi faible, une reine charmante, qui m'aime ardemment; c'est ici que je devais être heureux. Je n'avais plus qu'à me comporter comme un convive de bonne humeur au beau festin de la vie, certain de l'indulgence du ciel, puisqu'il me sait plus d'appétit qu'aux autres. Eh bien! tout m'échappe à la fois. Je perds l'Angle-

terre, mon ami! Je perds mon royaume. — Ah! pourquoi ne sommes-nous pas venus ici un an plus tôt!

— Nous en ferons une seconde fois la conquête, et par l'épée. Du même coup nous rentrerons en triomphe à Versailles.

— Que m'importe Versailles à présent? ô démons! — Que je voudrais causer pendant une heure avec le sot esprit qui se charge de régler les évènemens sur ce globe!

Jacques II ayant refusé de faire une démonstration courageuse, son trône fut perdu dès cet instant. L'insurrection était devenue si menaçante, qu'il fallait quitter la ville sans hésiter. Vers dix heures du soir la famille royale, assemblée dans une salle basse du palais, prenait les déguisemens nécessaires pour la fuite. La reine enfermait ses beaux chéveux noirs dans un petit castor, comme une puritaine.

Le roi faisait, à la nourrice qui portait le prince de Galles, mille recommandations paternelles, comme un simple bourgeois. Quand tout fut prêt, Jacques II envoya chercher

deux hommes qui attendaient à l'une des portes.

Lauzun et Baraille parurent.

— Monsieur de Lauzun, dit le roi avec émotion, je n'ai rien de plus pécieux au monde que ce qui vous est confié : la vie de la reine et celle de mon fils, du seul héritier de mon trône renversé. Puissiez-vous réussir à les conduire sans accident jusqu'aux genoux de Louis XIV, à qui vous demanderez l'hospitalité pour eux et pour moi.

Le malheureux roi, avant de quitter sa femme et son fils, les embrassa en pleurant. Le cœur de fer de Baraille tressaillit, et quelque chose de semblable à une larme glissa sous ses paupières.

— Hélas ! M. de Lauzun, murmurait Jacques II, vous voyez la vieille histoire du roi Lear. Je suis dépouillé par mes enfans ; mais cette affaire-ci est plus laide et plus triste encore, puisque le pauvre Lear avait donné ses biens, au lieu qu'on m'arrache les miens de vive force. Allons ! fuyez, et que le Seigneur vous accompagne.

On traversa les cours en silence. Baraille prit les devants en éclaireur ; après lui venait la nourrice ; Lauzun, donnant le bras à la reine, fermait la marche.

Un yacht mince et léger sortait de Londres en serpentant sur la Tamise. Le vent d'ouest enflait ses voiles grises, que l'œil d'un lynx n'aurait pu voir du rivage à travers la nuit de décembre, par un ciel sans lune. Trois hommes seulement composaient l'équipage; mais c'étaient trois vieux marins fidèles, prêts à mourir pour la bonne cause. Ils savaient bien que dans les planches de leur cabine étaient cachés la reine et le prince de Galles ; aussi, jamais les commandemens du maître n'avaient été si brefs ; jamais l'oreille du pilote si attentive, les mouvemens du matelot si précis. A voir la sûreté parfaite du gouvernail, les promptes évolutions des voiles, à voir la marche rapide et prudente de cette coquille, vous l'auriez crue douée d'intelligence et de vie jusque dans ses moindres cordages.

De temps à autre on entendait des sanglots

étouffés, et deux hommes assis sur un banc se regardaient tristement. L'humidité était grande; l'équipage se sentait morfondu. Enfin la reine appela, et l'un des hommes descendit en se courbant par un petit escalier. Quand il revint, personne n'osa lui adresser une question.

— Monsieur, dit Lauzun au maître, la reine est transie de froid; et, malgré tout son courage, il est à craindre qu'elle ne puisse pas aller bien loin encore. Sommes-nous bientôt à Gravesend?

— Nous en sommes à trois milles. Nous trouverons un bon gîte à l'auberge du *Homard*. L'hôtesse est de nos amies.

L'hôtesse du *Homard* était encore debout, quoique la nuit fut bien avancée; il y avait eu un gala parmi les pêcheurs de la ville ce soir-là; et, tandis que les servantes balayaient les pots cassés, quelques buveurs traînards achevaient de noyer leur raison dans les liqueurs fortes.

— Mistress Lop, dit le maître du yacht, je vous amène des Français, d'honnêtes gens,

qui me paient bien, et vous traiteront de même; ainsi, prenez soin d'eux, mistress Lop. C'est une jeune dame qui craint le vacarme et la révolution, et qui s'en retourne en France avec son mari, — ce cavalier à mine fière que vous voyez.

— Monsieur Thomas, quel dommage que vous tombiez ici un jour de désordre; ma maison est si bien tenue d'habitude! Hélas! milady, je n'ai plus qu'une chambre et un seul lit; mais un lit excellent.

— Elle ne vous comprend pas, mistress Lop.

— Ah! fort bien. Elle est étrangère. — Nelly, mettez encore du bois dans le feu, la pauvre lady tremble de froid. Mon Dieu, oui, monsieur Tom; un seul lit, rien qu'un; mais assez grand pour milady et son mari. Je céderai ma chambre à la nourrice et à ce bel enfant. Sans doute ce seigneur n'a point voulu permettre que sa femme nourrît elle-même. Cela n'est pas étonnant; une si belle personne! — Tenez, j'ai failli mourir deux fois avant de sevrer mon gros Jacques, que vous voyez là-bas.

Jacques, attablé avec trois ivrognes, bégayait un refrain bachique.

— Ce n'est pas là ce que doit chanter un bon Anglais, s'écria un grand homme roux à figure de buffle. Entonnons le *Lilli Ballero* (1).

— On ne chante pas ici, dit l'hôtesse. On ne chante pas à cette heure. On ne chante pas de ces ordures devant une lady.

— Moi, je chante partout, et à toute heure. Votre lady n'entend pas l'Anglais; et d'ailleurs il me plaît de chanter le *Lilli Ballero*, que vous êtes bien osée d'appeler une ordure.

— N'effrayez pas cette jeune dame avec vos cris, dit le maître du yacht.

— C'est toi, capitaine Tom, capitaine de coquille de noix? reprit l'ivrogne. Tu as un accent Irlandais, vieux jacobite, et tu seras pendu un de ces matins à la place de l'enseigne du *Homard*. — Laisse-moi chanter, Philistin que tu es.

(1) *Carmagnole* anglaise faite contre Jacques II, et remplie d'atroces obsénités.

Le manant commença d'une voix de stentor son infâme ronde, et les autres buveurs firent chorus en frappant sur la table avec les pots, tandis que Baraille et Lauzun se mordaient les lèvres d'impatience.

— Pourquoi ne fais-tu pas ta partie, vieux Tom? dit le chanteur. Parce qu'on se moque de Jacques II, n'est-ce pas? — Et ta lady française, pourquoi tremble-t-elle ainsi et cache-t-elle son visage, si elle ne comprend pas ce que nous disons? Cela n'est pas clair. Je gage que vous êtes tous des papistes. Il faut boire à Guillaume d'Orange.

— Messieurs, dit Lauzun, nous vous laissons libres de boire et chanter; mais nous vous prions de ne point songer à nous. Il faut être poli avec les dames, monsieur le musicien.

— Poli avec les dames? — Je le suis; et vous mon gentilhomme ne soyez pas fier avec les honnêtes gens. Faisons la paix, et touchez là; voici ma main. Ne vous reculez pas, mylord, ce n'est que du goudron.

Baraille s'alla mettre devant le buveur menaçant.

— En voilà bien assez, monsieur, lui dit-il fort posément. Je vous conseille de vous taire, et de sortir sur-le-champ.

— Et s'il ne nous plaît pas de sortir, s'écrièrent les manans en relevant les manches de leurs chemises.

Baraille ouvrit la porte, et saisissant, l'un après l'autre, les trois buveurs, il les jeta dehors avec tant de force qu'ils se tinrent pour battus. Le dernier seulement, plus robuste et plus méchant que les autres, revint à la charge, mais il reçut un coup de poing qui le fit rouler à dix pas, et la porte se referma.

Le lendemain, comme la frêle embarcation se disposait à partir, la populace insolente sortit des rues malpropres de Gravesend, et s'ameuta sur le rivage. Quelques injures parvinrent aux oreilles des voyageurs, mais le yacht déploya tout à coup ses voiles au vent de nord-ouest, et cingla rapidement vers les bancs de sable de Sheppi pour gagner la pleine mer.

Un navire de guerre, en station à la pointe de Margate, se balançait lourdement sur ses

ancres. Les sentinelles hollandaises se firent de leurs mains des visières en regardant de tous leurs yeux dans la nuit profonde; mais la voile grise du yacht s'évanouit comme un fantôme dans le brouillard. Les soldats se penchèrent en prêtant l'oreille; mais ils n'entendirent que les battemens précipités de la vague sous le large ventre du navire.

L'agitation la plus singulière se mit un matin dans toutes les robes et les dentelles de Versailles. La reine d'Angleterre venait d'arriver à Paris, et où était-elle descendue? — Chez M. de Lauzun! Le récit de l'évasion de Londres et des évènemens du voyage se faisait déjà de cent façons diverses. Jamais héros de roman n'avait mis à fin plus glorieusement la plus brillante des aventures. On crevait ses chevaux pour courir les uns chez les autres, se conter la nouvelle.

— Connaissez-vous l'histoire de Lauzun? demandait Lafeuillade à tous ceux qu'il rencontrait. — Je vais vous la dire en quatre mots, car il faut que j'aille chez d'Avray pour la lui apprendre, et madame de Noailles ne la sait pas encore.

Si quelqu'un s'avisait d'ouvrir la bouche sur autre chose :

— De quoi, diable, venez-vous nous parler, lui disait-on? il s'agit bien de cela! laissez-nous causer de l'histoire de Lauzun.

Cette nouvelle valait celle du mariage avec la cousine Roi. Madame de Sévigné écrivait : Voilà Lauzun qui ajoute à sa vie romanesque un tome second digne du premier. Louis XIV, s'en revenant à la hâte de Marly, reçut une lettre respectueuse du comte :

« Sire,

« Le roi d'Angleterre, en me confiant la « reine sa femme, et le prince de Galles son « fils, m'a commandé de ne les abandonner « qu'à la protection de votre majesté. Mon « embarras est grand, la disgrace m'interdit « l'entrée de la cour. »

Une réponse aimable et gracieuse, comme le roi savait les faire, autorisa Lauzun à conduire la reine d'Angleterre à Versailles, et rendit au comte les grandes entrées. Ce retour fut un triomphe complet. Madame de Maintenon fit appeler le héros du jour, et voulut

entendre l'histoire de la fuite de Londres dans tous ses détails. Le roi resta plus de deux heures enfermé dans son cabinet avec Lauzun, pour causer de la révolution anglaise. Les nuages qui voilaient depuis si long-temps l'heureuse étoile des Caumont se dissipèrent enfin, et le bel astre brilla de nouveau dans le voisinage du soleil.

— Baraille, mon ami, disait Lauzun, nous sommes enfin revenus à notre place. Le roi ne m'aime pas, mais il sera forcé de me voir et de me bien accueillir. Je marcherai près de lui, devant et derrière. Je veux comme lui adopter une démarche plus digne et plus précieuse que celle d'un faon de biche. Je veux, comme lui, vaquer aux plus chétives occupations, céder aux plus simples importunités de la nature sous des formes allégoriques. Je veux qu'on rime mes haut-faits. Donnez ordre, je vous prie, que le dernier de mes marmitons remue ma vaisselle avec des poses théâtrales, et qu'il soit couvert d'une veste mythologique.

— Fort bien, disait le lieutenant; c'est à

présent que la plaisanterie vous sied à merveille, et non pas quand vous étiez banni et malheureux. Mais quel usage ferez-vous de ce retour de faveur? Allez-vous encore briguer quelque sot emploi?

— J'en briguerai mille si je suis certain de ne pas les obtenir, car avec ma fortune je n'ai pas envie d'écorcher mes jambes à courir au galop près des carrosses. Je feindrai un regret poussé jusqu'à la rage, un amour extravagant pour l'une de mes anciennes charges; on me la refusera, et, sous le masque de la douleur, j'aurai le droit de tout dire et de tout oser.

— Mais que ferez-vous? A quoi donc allons-nous songer?

— Silence, Baraille! — A la vengeance! Jacques II arriva en France peu de jours après la reine d'Angleterre. Il fut installé au château de Saint-Germain, avec une pension de cinquante mille livres par mois. L'affection que ce prince portait à Lauzun fut encore d'un grand secours au comte pour reprendre son ancienne position. Le conseiller intime

des Stuarts ne pouvait manquer de regagner la confiance de Louis, leur protecteur et leur allié. Lauzun avait ses entrées au conseil dès qu'on y traitait des affaires d'Angleterre. La profondeur de ses vues et la hardiesse de ses propositions rendirent bientôt indispensable cet homme si long-temps dédaigné. Le roi sentit que ses lumières et son courage étaient nécessaires, et Lauzun, en peu de jours, s'était ancré si solidement à la cour, que jamais on ne songea plus à l'en éloigner. Dès qu'il s'agissait de choisir un homme sûr et habile pour commander les troupes, ou s'acquitter d'une mission difficile, Jacques II demandait que ce fût Lauzun. Le carrosse du comte volait sans cesse de Versailles à Saint-Germain. L'ineptie de M. de Barillon, qui n'avait rien su voir des conspirations orangistes, faisait dire souvent au roi banni que, lorsqu'il aurait relevé son trône, il ne voulait admettre à Londres d'autre ambassadeur que Lauzun, et que si le roi de France ne consentait pas à lui accorder ce point il en serait ravi, parce que le comte serait premier ministre en Angleterre.

De tels discours étaient de nature à enflammer l'imagination d'un ambitieux. Aussi, le dévoûment à la cause des Stuarts, et l'intrépidité dont Lauzun donna mille preuves dans la campagne d'Irlande; les ressources de son esprit dans toutes ses périlleuses entreprises au service de Jacques II, mériteraient d'occuper la vie entière d'un romancier. Il fit d'inutiles prodiges à la déroute de la Boyne. Vingt fois la mort s'élança sur lui en allongeant les griffes jusque dans les plis de ses vêtemens; mais toujours elle se retira saisie de respect au moment d'entamer la chair de ses membres, comme Madeleine qui referma ses bras et garda ses tendres baisers, quand le Seigneur lui dit : *Noli me tangere*. Il était écrit que cet homme épuiserait toutes les phases possibles d'une destinée humaine; qu'il mourrait vieux comme Saturne, et riche comme l'enfer.

Au retour de la malheureuse expédition où il avait un commandement, Lauzun reçut des mains de Jacques II, et dans une grande solemnité, l'ordre de la Jarretière. Louis XIV

daigna l'en féliciter avec bonté ; puis S. M. parla vaguement de récompenses, de services méconnus ; et comme l'effet ordinaire de ces retours d'amitié était le don de quelque faveur, Lauzun devina qu'il allait moissonner. En effet, le roi le fit inviter pour Marly, causa d'un air enjoué en donnant du pain aux poissons des bassins — ce qui était un bon signe, comme disaient les sots. Lauzun porta un moment la canne et le chapeau, et le roi, tout en discourant, ôta de sa propre main une feuille que le vent avait fait tomber dans les cheveux du comte, — ce qui valut à l'heureux mortel autant d'envieux que de complimenteurs ; puis, en poussant un petit caillou avec son pied, le prince l'envoya dans les jambes de Lauzun, et lui demanda aussitôt s'il ne lui avait point fait de mal. — Les honneurs pleuvaient.

— Monsieur de Lauzun, dit enfin S. M., l'ordre de la Jarretière n'exclut pas celui du Saint-Esprit.

La vanité royale ne pouvait laisser un monarque sans états se montrer plus généreux et

plus empressé que Louis-le-Grand à récompenser des services réels dans une affaire importante pour les deux princes.

Souvent Jacques II et sa famille allaient dîner chez Lauzun, à qui sa grande fortune permettait de traiter convenablement de tels hôtes. Dans l'une de ces visites, il fut convenu qu'on irait à Versailles demander le titre de duc pour le conseiller intime. Les secrètes faiblesses de la reine d'Angleterre pour son chevalier étaient déjà connues. Les discours malins des dames à ce sujet ne furent aucunement nuisibles à l'élévation de Lauzun, car Louis XIV, afin de ne diminuer en rien la considération due à à la royauté, jugea que l'amant d'une grande reine ne pouvait être moins qu'un duc. Ce titre glorieux fut donc accordé, et les lettres qu'en donna le roi ayant été vérifiées au parlement, tous les ducs non-vérifiés pensèrent crever de jalousie.

Les innombrables petits ennemis que ce surcroît de bonheur attira au duc de Lauzun ne purent obtenir de lui un seul regard; il se sentait au-dessus d'eux. Les impatiences, le

dépit, les agitations brusques d'éventails et les exclamations scandalisées de mademoiselle de Montpensier ne lui arrachèrent que des sourires et des airs où le respect ne pouvait se distinguer de l'ironie.

On voit que, par sa persévérance et son habileté seulement, Lauzun était arrivé à l'une des positions les plus brillantes et les plus enviées. Également considéré aux deux châteaux de Saint-Germain et de Versailles; maître d'une fortune prodigieuse; aimant le luxe, le jeu, la représentation, ses rêves les plus ambitieux semblaient réalisés. Il tenait table ouverte où venait tout ce qu'il y avait de plus haut à la cour. On voyait dans ses salons les princes du sang, les ducs de Chartres, du Maine, d'Enghein et de Conti. Il jouissait de tous les avantages que peuvent donner les premières dignités sans en avoir les fatigues. Pour éviter que la haine du Roi ne vînt briser une seconde fois ses échafaudages, il sut feindre habilement un regret perpétuel pour ses anciennes charges, dont les soins l'eussent bientôt accablé et dégoûté s'il les avait obtenues

de nouveau. Il poussa cette feinte douleur jusqu'à porter un habit de chasse d'une forme approchant de celle des justaucorps de capitaines des gardes, comme s'il ne pouvait se consoler de la perte de cet emploi; ce qui l'aurait rendu ridicule, a dit Saint-Simon, si le ridicule était possible chez un tel homme. Tous ceux qui écrivirent des mémoires furent trompés par cette adroite tactique de Lauzun. Saint-Simon a laissé les détails de quelques scènes bizarres où le faux chagrin du duc prend un caractère d'exagération tel, que l'invraisemblance en devient évidente et qu'il n'est plus possible de s'y tromper. Les malins tours que jouait Lauzun aux courtisans, son insouciance pour les malheurs de la famille royale, ses saillies si redoutées et mille autres preuves ne permettent pas de doute à un biographe consciencieux et attentif.

Malgré l'aversion du roi, Lauzun sut conserver des relations journalières avec S. M. Peut-être son appui n'eût-il pas été fort utile à un solliciteur, mais dans son opposition, se fussent trouvés mille obstacles insurmonta-

bles. Il prit plaisir à faire tomber les disgraces sur la tête des sots dont il avait horreur, et lorsqu'il voulut faire du bien à ses amis, il sut se passer de l'aide du roi. Aux yeux des gens méthodiques, esclaves de l'étiquette, ennemis des plaisanteries, et mortellement sensibles au plus mince sarcasme, Lauzun devint bientôt un affreux démon. Aux yeux de tous, il devint une puissance qu'il fallait ménager, courtiser assidument. On allait à l'hôtel de Lauzun comme chez un prince ou un ministre, et les plus grands seigneurs se seraient crus en danger s'ils avaient manqué à lui rendre leurs devoirs.

Quel usage terrible le duc de Lauzun fit de cette puissance; comment une lente et épouvantable vengeance méditée dans les noirs cachots de Pignerol, devint l'unique occupation de sa vie, c'est ce que le lecteur verra dans la troisième partie de cette histoire, la plus curieuse sans doute; mais sur laquelle les écrivains d'alors n'ont tracé que bien peu de mots avec des mains tremblantes.

XXII.

Perfides éloges qui causent une mort violente. — Sacrilèges. — Le mauvais génie de la cour. — Empoisonnemens.

— O jour malheureux! s'écriait le premier gentilhomme, M. de Gesvres. O persécution du destin! Ce matin le roi craignant la chaleur, demande ses petits cheveux, et cinq minutes s'écoulent avant que la perruque soit prête! A Marly, dès que S. M. entre dans les jardins, elle dit comme à l'ordinaire : « Mes-

sieurs, le chapeau. » Et trois ducs ont l'impertinence de rester la tête découverte. A trois heures on fait une chasse, et voici M. de Théobon, connu pour ne point aimer cet exercice, qui s'avise d'y prendre part et d'embarrasser les piqueurs, croyant faire sa cour, ce qui donne de l'humeur au roi ; enfin, pour comble de malheur, M. le cardinal de Bouillon arrive pendant la collation et se place derrière le fauteuil, où il tousse à perdre respiration, comme s'il ne savait pas que S. M. déteste les gens enrhumés ! aussi je défie qu'on s'approche du roi sans être épouvanté de son ton brusque et chagrin.

— Il y a, dit Lauzun, une bagatelle à ajouter à ces graves motifs. C'est une querelle fort animée qui eut lieu ce matin entre Louvois et S. M. chez madame de Maintenon. Le ministre a osé envoyer un courrier à Boufflers sans prendre l'avis du roi sur les ordres qu'il donne au maréchal.

— Ce n'est pas la première fois que M. de Louvois agit ainsi.

— Sans doute ; mais le roi s'en fâche pour

la première fois, parce qu'au petit lever, un ami de Louvois a dit que le ministre était assez habile pour gouverner tout seul, et que la moitié de la gloire de S. M. était son ouvrage.

— Oh! quel est cet imprudent ami?

— C'est moi.

Louis XIV était obsédé des éloges accordés aux talens de Louvois, comme il l'avait été jadis des louanges qui pleuvaient sur Lauzun. Jacques II ayant dîné à Versailles, le favori du roi banni reçut au coucher la distinction du bougeoir. Lauzun portant avec la dignité de rigueur cette petite lumière, se trouva face à face avec Louvois.

— Est-ce parce qu'il est mon ennemi qu'on le choisit, disait tout bas le ministre d'un ton bourru?

— N'en doutez pas, répondit Lauzun en passant dans la chambre coucher.

Les ducs, troublés par la contraction de la face royale, ne soufflaient mot.

— M. de Lauzun, dit le roi, ne pensez-vous pas que Guillaume pour avoir voulu

deux royaumes au lieu d'un, pourrait bien se trouver un jour couché par terre entre ses deux trônes?

— Assurément, sire, et Louvois m'a prédit cet heureux jour depuis long-temps.

— Je n'ai pourtant pas annoncé tous mes projets à M. de Louvois. Le parti des Stuarts devient redoutable en Angleterre; Guillaume n'a pas oublié, je crois, ma campagne de Hollande.

— Un petit état comme la Hollande sera toujours à la merci de V. M.; Louvois assure qu'il se chargerait de la conquérir en moins d'un mois, comme il l'a déja fait.

— Ne vous en déplaise, je l'ai bien conquise moi-même, et les conquêtes de Louvois ne seront pas grandes désormais.

Les ducs interdits et effrayés se regardèrent entre eux.

— Louvois, poursuivit S. M., abuse du droit de tout oser qu'on accorde aux anciens serviteurs; mais il s'en repentira. Je le trouve plaisant de se croire plus savant que moi en affaires de guerre.

— C'est un grand ministre, dit Lauzun hardiment.

— Fort bien, monsieur; mais nous en trouverions d'aussi habiles, je vous le dis; et au besoin nous saurions former de nouveaux élèves. M. de Louvois semble avoir oublié que le charbonnier est maître en sa maison....

— Mais comme le roi de France n'est point un charbonnier, n'est-il pas juste qu'il ne soit pas maître dans la sienne?

— Que voulez-vous dire? Quel ministre a jamais rien entrepris sans mon ordre?

— M. de Louvois, sire.

— Quand cela, monsieur, je vous prie, dit le roi en rougissant?

— V. M. ne peut ni tout faire ni tout savoir, sa santé ne résisterait pas à tant de travaux; et puis les pouvoirs d'un ministre sont immenses. La moindre décision, l'ordre secret le plus simple en apparence peuvent entraîner les princes plus loin qu'ils ne voudraient, et souvent des événemens qu'on croit l'œuvre du hasard sont de la façon des ministres. Il est certain pourtant qu'un roi fait

ce qu'il veut puisqu'il donne et retire les portefeuilles. Il y avait de l'exagération dans les lettres qu'on m'écrivit, quand j'étais en Angleterre, sur la guerre de 1688....

— Et que vous a-t-on écrit?

— Que M. de Louvois avait ordonné une rupture aux négociations avec la Hollande, à la suite d'une discussion avec V. M. sur une fenêtre de Trianon. C'était, disait-on, pour donner de l'occupation au roi de France...

—Quoi! murmura le roi, baissant le menton sur sa poitrine; je serais à ce point le jouet d'un ministre!

Les grandes entrées étaient fermées depuis quelques minutes, lorsque S. M. fit appeler M. de Chamillart pour concerter avec lui la perte de Louvois.

En sortant par une longue galerie où les valets éteignaient les chandelles, Lauzun retrouva le ministre disgrâcié, qui se promenait à grands pas, perdu dans ses rêveries, et se parlait à lui-même :

— Après trente ans de services, l'oserait-il vraiment?...

— N'en doutez plus, marquis, répéta Lauzun d'une voix prophétique.

— Un mot, de grâce, Monsieur le duc; suis-je perdu sans ressource?

Perdu marquis! Vous n'êtes pas perdu pour cesser d'être employé; vous serez comme moi un fantôme riche, bien portant et de joyeuse humeur.

— M. de Lauzun, quels sentimens habitent donc aujourd'hui *son* cœur pour qu'il veuille chasser un aussi vieux conseiller?

— Des sentimens singulièrement compliqués, Monsieur. Il y entre d'abord une forte dose de jalousie, mêlée d'une teinte légère de... jalousie, le tout horriblement chargé de jalousie. Voilà, marquis, ce que vous auriez dû deviner depuis long-temps.

Le lendemain Louvois mourut subitement et empoisonné. La cour ne parla point de cette étrange mort. On supprima les condoléances; mais tout le monde causa d'une promenade que fit le roi sur la terrasse de l'Orangerie, pendant laquelle il ne cessa de regarder la maison où était encore le cadavre du

ministre. S. M. paraissait animée d'une joie semblable à celle d'un écolier délivré de son pédagogue.

— Est-ce que ce petit homme de roi serait un empoisonneur, disait Baraille en soupant avec Lauzun?

— Que nous importe, mon cher ami? l'implacable Louvois est mort. Effacez son nom de mes tables de proscription, et que Barbésieux, son fils, nous caresse et nous traite comme il faut, sans quoi il figurera sur le registre à la place du père.

Barbézieux avait hérité en effet de la haine de Louvois pour Lauzun. Il ne ménagea point les airs de hauteur. Dès son entrée au ministère, il prit à tâche de s'opposer aux avis que le duc soumettait au roi dans les séances du conseil où se réglaient les affaires d'Angleterre, aussi fut-il bientôt couché sur la liste noire. Barbésieux était jeune, emporté, extrême en tout. Ministre à vingt-deux ans, il crut sa fortune au-dessus des coups du sort et des attaques de ses ennemis. Ses querelles avec Lauzun furent suspendues par la campagne de

Namur, où le ministre suivit le roi, tandis que l'ami de Jacques II assistait au massacre de La Hogue, dernière et mortelle blessure portée à la cause des Stuarts et du droit divin.

Malgré l'infériorité des forces navales de Tourville, la cour s'attendait à une victoire. Lauzun, voyageant nuit et jour, était arrivé près de Namur; et pour ne point donner lui-même la nouvelle de la déroute, il envoya devant lui son secrétaire. Hesselin, courant au galop sur la route, rencontra Barbésieux, que son impatience amenait au-devant du courrier.

— Ne venez-vous point de Cherbourg, demanda le ministre sans se nommer?

— Oui, répondit Hesselin, reconnaissant Barbésieux.

— A la vîtesse dont vous allez, je vois que vous annoncez une victoire.

— Une victoire complète.

— Barbésieux, muni d'un cheval frais, partit comme une flèche, au risque de tuer sa monture. On se réjouissait déjà dans la tente du roi quand le courrier vint présenter la

lettre du malheureux Jacques II, et les détails du désastre. Le jeune ministre fut tancé comme un enfant.

— Je vois, disait-il à Lauzun, que c'est entre nous à la vie et à la mort, mon cher duc.

— Vous l'avez dit, marquis : à la mort surtout. Je serais un mal-appris s'il en était autrement.

— Je vous servirai donc de mon mieux, M. le duc, à la première occasion.

— C'est cela. Ce sera un doux échange de procédés honnêtes, M. le marquis.

Les habitudes satiriques de Lauzun l'avaient rendu la terreur des sots, qui jamais ne savaient que penser de ses discours. Les hommes d'esprit, en petit nombre à Versailles, comme partout, se défiaient de la plus simple parole sortie de la bouche de ce personnage mystérieux et y cherchaient un sens profond et caché. Les gens placés trop haut pour le craindre haussaient les épaules en disant que le duc perdait la raison, et que sa vie était une suite de contradictions pitoyables.

Bien des faiseurs de mémoires ont donné son portrait, et ce sont eux qui se trouvent en contradiction les uns avec les autres. Pour les jeunes gens, Lauzun était un aimable convive, l'ame des soupers, le plus respectable buveur de la cour, le maître de maison le plus gracieux, celui qui avait la table la plus magnifique, les manières les plus nobles et les plus polies. Au dire des formalistes uniquement occupés du cérémonial, c'était un être intraitable, et dangereux, capable de bouleverser le monde, ne sachant pas vivre; indigne surtout du brevet du tabouret et des franges; le diable enfin, le diable lui-même.

Lauzun, qui tournait ses railleries contre les gens sérieux, gardait une imperturbable gravité près des courtisans d'humeur folle. Dangeau vint à lui un matin, en sautillant dans les allées de Versailles, et l'attira sous une charmille symétriquement taillée :

— Il faut que je vous fasse une confidence mon cher duc : j'écris depuis plus de six ans un journal des évènemens de la cour.

— Un journal, marquis ! répondit Lauzun

avec la dignité d'un recteur : voilà de quoi voler à l'immortalité. — Mais n'omettez-vous rien dans ce journal? avez-vous parlé de l'honneur que fit l'autre jour Coîlin au page du roi, en le priant de s'asseoir tandis qu'il prenait lecture des ordres de S. M.?

— Assurément. J'ai mentionné bien autre chose encore.

— Fort bien; je vois que le beau vous touche. Assez d'historiens sans naissance écriront les faits d'armes et chercheront les causes des révolutions. C'est à vous de transmettre à nos enfans les vicissitudes de la cour. Avez-vous consigné le bon mot que je fis en 1686?

— Mon journal est rempli de vos spirituelles saillies, mon cher duc, mais j'ai recours à vous pour me tirer d'un grand embarras. J'étais au lit avec la fièvre le jour où le roi reçut la reine d'Angleterre; il faut que vous qui teniez la main de cette princesse, vous me donniez les détails de la réception.

— O mémoire! viens à mon aide, s'écria Lauzun en se frappant le front.

— Le roi n'est-il pas allé jusqu'au carrosse de la reine?

— Point du tout, Dangeau! malheureux! n'allez pas écrire une pareille chose.

Le roi vint seulement jusqu'en haut des degrés.

— Madame la dauphine n'est-elle pas arrivée après une demi-heure au plus, et n'a-t-elle pas causé long-temps avec la reine d'Angleterre en présence de S. M.?

— Quelle erreur, mon ami! comment voulez-vous qu'il en soit ainsi? La Dauphine ne peut avoir de fauteuil devant le roi; S. M. est donc sortie pour que sa bru pût s'asseoir.

— La reine a-t-elle eu la droite de la Dauphine et la porte?

— Parfaitement; comme cela devait être.

— Pour le coup, en sortant, S. M. remit la reine à son carrosse.

— O ciel! Dangeau; je ne m'en souviens plus. Malheur! malheur! ce point restera douteux jusqu'à la fin des siècles!

Lauzun éperdu, s'enfuit à toutes jambes. D'Angeau, à sa poursuite, le rejoignit au milieu d'une galerie. Le duc riait aux éclats avec Baraille.

— Mon cher Lauzun, gardez-moi le secret au nom du ciel!

— Ne craignez rien, marquis. C'est après votre mort seulement que vous serez placé au Parnasse entre Homère et Pélisson.

— Je vois avec plaisir que vous êtes disposé à rire.

— Moi, un homme heureux, Dangeau! ne vous y trompez pas. Dussiez-vous remplir vos écrits de l'histoire de mes souffrances et de mes faiblesses, je ne puis souffrir que vous me preniez pour un homme heureux. Sachez donc la vérité. Ma vie est remplie d'amertume et de regrets dévorans. La cruauté du roi qui me laisse sans fonction, me tuera. A la seule rencontre d'un capitaine des gardes, le désespoir me serre le cœur. Je suis un spectre privé de sépulture au milieu de la cour. Ah! Dangeau, vous qui m'avez vu commander l'armée en 1671, vous qui partagiez avec moi l'amitié, la confiance du roi, vous qui remplissiez comme moi, avec plus ou moins de succès, les bouts-rimés de la duchesse de Lavallière, comment pouvez-vous croire que

j'aie perdu le souvenir d'un passé si beau ! Je donnerais un de mes membres, un bras, mon ami, pour le plus chétif emploi dans les logis, la garde-robe ou les offices, car l'inaction est ma mort. Sachez cela, mon cher marquis, et plaignez un insensé que rien ne pourra consoler.

— Les hommes sont insatiables, murmura Dangeau en s'éloignant d'un air de pitié.

— Vous voulez-donc, demanda Baraille à Lauzun, que toute la terre croie à ces ridicules regrets, puisque vous les confiez au colporteur de toutes les nouvelles ?

—Précisément, Baraille. Il faut qu'on croie à la folie de Lauzun, et que ce soit un être sans cervelle qui publie cette absurdité, pour que nous puissions la démentir plus tard.

— Lauzun, vous ne serez jamais connu.

Le jour où la cour apprit que Mademoiselle était morte dans son château d'Eu, on vit paraître le duc de Lauzun en grand manteau de deuil, comme si son mariage eût été avoué. Personne n'osa blâmer cette hardiesse, dont le roi feignit de ne pas s'apercevoir ; mais

comme il était écrit que cet homme ne laisserait jamais les oisifs sortir d'une stupéfaction que pour les jeter aussitôt dans une autre, on se conta un soir à l'oreille que Lauzun allait se marier avec la fille du maréchal de Lorges.

— Quand je vous dis que sa raison s'envole, disait Dangeau en agitant ses doigts en l'air.

— Je sais bien quel malheur le menace, dit M. de Luxembourg, dont la femme était une dévergondée.

— Se remarier à son âge, avec une fille de seize ans! Assurément, Dangeau dit vrai; Lauzun est fou.

— Quel âge a-t-il donc, demanda une dame en rougissant?

— Quarante ans.

— Point du tout, cinquante.

— Soixante pour le moins.

— Lauzun n'a pas d'âge; on l'a toujours vu à la cour; et toujours robuste, frais et galant.

— Je ne sais pas s'il est jeune ou vieux, dit M. de Brancas; mais Noailles et moi, qui sommes faits à tous les combats, et qui portons

mieux le vin que personne, nous ne saurions lui tenir tête.

— C'est un homme admirable, s'écrièrent les jeunes gens !

— Nous pourrions demander à la duchesse du Lude l'age de son cousin (1).

— Gardez-vous en bien, dit Roquelaure ; elle est éternelle comme lui. La Juive errante ne s'aviserait pas de dire l'âge d'Ahasvérus.

— Mais quel est le motif de ce mariage, car Lauzun ne fait rien sans de bonnes raisons ?

— Le motif? — C'est que la petite de Lorges est charmante, et qu'il est amoureux.

— C'est qu'elle est petite-fille de Frémont, qui donnera une dot énorme.

— Rien de tout cela, dit Dangeau. Moi seul je sais le véritable motif : c'est que le duc de Lorges est bien en cour, qu'il commande à l'armée, et que, par son entremise, M. de

(1) La veuve du comte de Guiche, remariée au duc du Lude.

Lauzun espère reprendre du service, et obtenir le bâton avec un bel emploi dans la maison.

— Sa femme sera bien heureuse, murmurait une fille à marier : elle aura le tabouret !

— Et moi donc, demanda Baraille à Lauzun ; ne saurai-je pas vos raisons?

— Les voici : Malgré mon titre, le respect qu'on me porte, et la protection du vieux roi Jacques, je m'aperçois à chaque heure du jour que l'aversion est encore vivace dans le cœur du roi, la jalousie mal cachée sous les cendres et la colère toujours prête à éclater comme une poudrière à la première étincelle que le hasard y jettera. Savez-vous qu'il suffirait d'un chiffon de papier où fût la signature de cet homme, pour que les mâchoires de la Bastille s'ouvrissent une seconde fois? Je ne tiens à rien ; aucun parent ne pleurerait ma perte. Il ne nous tomberait pas du ciel une autre cousine du prince, pour donner ses biens en rançon. Il me faut donc une famille riche, puissante, nombreuse, et surtout aimée de

ce petit être qu'on admire tant, parce qu'il porte une coiffure faite d'une matière jaune qu'on appelle de l'or. Vous devinez le reste. Les Durfort de Lorges sont d'anciens et dévoués serviteurs ; ils comptent deux capitaines des gardes et un maréchal : de sorte qu'on ne pourrait plus me faire arrêter que par mon beau-père ou mes alliés les plus proches. Ma femme sera belle-sœur du duc de Saint-Simon, dont on craint les grands discours et les représentations respectueuses, et qui parle des plus sots préjugés comme un Spartiate des vertus antiques. Avec de tels renforts, et soigneusement couverts d'une palissade de feints regrets pour mes emplois d'autrefois, j'échappe à tous les orages. On me croit un homme servile et dompté, et ma vengeance marche à pas de géant. Elle ravage l'odieuse cour ; elle la dévore, tandis qu'on croit m'écraser par une pitié moqueuse. — Le poison seul pourrait mettre fin à ma course, comme à celle de Louvois ; mais la mort se trouble à mon approche, car elle est femme ; toute vieille, tout avare qu'elle est ; elle fuit timidement,

et sa faux vacille entre ses doigts noueux. Baraille, nous mettrons en terre le dernier de nos ennemis.

— Les désirs de Lauzun, disait Dangeau, sont de vrais serpens. Il veut de l'emploi ; aucun effort ne lui coûtera pour en obtenir. Il en trouvera.

Le roi parut entendre ces paroles avec plaisir. Il regarda Dangeau d'un air attentif, et fit un demi-tour sur ses talons en relevant les coins de ses lèvres par un petit sourire dédaigneux.

La fille du maréchal de Lorges était une de ces créatures délicates et pâles, comme on en trouve plus en Angleterre qu'en France. Son caractère doux et sérieux en faisait une compagne précieuse pour un homme irascible, inquiet, violent comme Lauzun. Le son de sa voix, le regard réfléchi de ses yeux, étaient un calmant parfait pour la colère ou les agitations nerveuses. Elle se trouva heureuse d'avoir un mari qui lui donnait de fréquentes occasions d'utiliser les qualités dont la nature l'avait douée. La jeune duchesse aima Lauzun

plus que le tabouret, qui lui valait tant d'envieuses. Sa conduite resta irréprochable, et jusqu'au dernier jour, elle conserva un grand empire sur l'esprit peu maniable du duc.

Le maréchal de Lorges fit de vains efforts pour rétablir son gendre dans les bonnes grâces de sa majesté. Tout le monde louait Lauzun de son désir de rentrer au service. Le monarque lui-même trouvait fort convenable que *le Roi* fût l'unique pensée d'un homme si mal en cour.

— Voyez-vous, Baraille, disait Lauzun en riant : le roi est le principe de toutes choses, le soufle divin qui donne la vie. Voulez-vous un emploi? C'est pour l'amour du roi. Avez-vous la fièvre? parbleu! vous languissez loin du roi. Vous faites-vous moine ou hermite? c'est pour penser au roi. Adressez-vous des vers mythologiques à une belle pour lui dire qu'elle est ce que vous adorez le plus au monde? — Malheur à vous si vous omettez cette parenthèse : — Après le roi!

Depuis long-temps la Montespan macérait son corps en compagnie des sœurs de Saint-

Joseph. C'était son fils le duc du Maine, pour qui elle ne s'était pas épargné les soucis, qui lui avait porté l'ordre de quitter la cour, et la Maintenon avait pris en grande affection ce prince sournois, boiteux et dénaturé.

On voulut faire à ce fils préféré une réputation de courage à un prix modéré, comme celle que le roi croyait avoir gagnée en prenant ses collations à quelques lieues des champs de bataille. Boufflers était alors assiégé dans Namur par le prince d'Orange, et s'y défendait avec une incroyable obstination. Une grosse armée fut envoyée pour faire lever le siège. Le maréchal de Villeroi en eut le commandement, et prit sous son aîle le jeune prince. L'armée française, belle, nombreuse, disposée à se bien battre, arriva en présence de l'ennemi, et s'arrêta devant lui. Les courriers se succédaient de Namur à Versailles. On était en grand émoi dans la chambre à coucher de la Maintenon par l'attente des faits d'armes et des dangers de M. du Maine. Toutes les nouvelles possibles arrivèrent à la cour, excepté celle d'une bataille. Le présomptueux

et inepte Villeroi passait incessamment les troupes en revue, tandis que Boufflers, aux abois dans Namur, mangeait la chair de son cheval en attendant qu'il plût à l'armée de le délivrer. Les choses restèrent un mois entier dans cet état. Le roi devint rouge de colère en lisant dans la gazette de Hollande les sarcasmes les plus offensans contre le duc du Maine.

— Pourquoi donc Villeroi n'attaque-t-il point l'ennemi ? s'écria S. M. avec dépit.

— Il faut vraiment que je m'en informe, dit M. de Lauzun.

Il partit en effet pour Namur. L'armée était toujours fraîche, bien nourrie et immobile. Après un beau repas que les officiers donnèrent à Lauzun, il leur proposa de monter à cheval et de jeter un coup-d'œil sur les lignes des Hollandais : la partie fut acceptée. On s'approcha d'abord jusqu'à portée de fusil, puis Lauzun feignant de ne pas voir le danger, s'avança jusqu'à portée du pistolet : les balles ennemies sifflaient aux oreilles de cette bande joyeuse ; quelques hommes furent tués. Le

duc ne s'éloigna que lorsqu'on l'en supplia instamment. De retour au camp, il remonte aussitôt en carrosse et ne s'arrête qu'à Versailles.

— Eh bien ! demanda toute la cour, qu'avez-vous vu ?

— Deux armées toutes proches l'une de l'autre.

— Et pourquoi ne se bat-on point ?

— Il suffirait que le général français donnât ses ordres, mais s'il ne le fait pas, cela tient sans doute aux difficultés que présente le terrain, car vous ne savez pas ce qui se trouve entre les deux armées.

— Non ; qu'y a-t-il, qu'y a-t-il donc?

— Il n'y a pas de rivière; je n'ai pas vu de forêt, ni de montagne, ni de lac ; mais j'ai aperçu distinctement une bruyère dont je ne saurais dire la hauteur.

Lauzun chercha des yeux autour de lui, et toutes les prunelles des auditeurs attentifs cherchaient aussi l'objet qui allait servir de comparaison. Enfin le duc tira sa boîte d'or de sa poche, et frappant dessus avec la main droite, il s'écria :

— Une bruyère haute comme cette boîte !

Personne n'osa rire. On se dispersa brusquement comme si on eût craint d'être surpris écoutant de si dangereux propos ; mais on en causa dans tous les coins. L'oreille paternelle les recueillit, et la tristesse du roi fut extrême. La ville chansonna sur la prudence du bâtard bien-aimé, et l'incapacité de Villeroi, le seul homme que Louis XIV ait jamais avoué hautement pour son *favori*.

Le roi, les princes, les dames, l'armée, tout partait pour Compiègne. La maussade Maintenon traînait à sa suite les plus fières duchesses qui l'avaient long-temps ignorée, puis méprisée, puis crainte, et qui en étaient venues à une humble soumission. Les sénéchaux tombaient de lassitude dans les escaliers de Compiègne, ils sentaient leur raison prête à les abandonner ; des difficultés sans nombre s'élevaient sur les plus simples détails. Ces princes, ces ducs étaient si exigeans, si jaloux, si ambitieux ! Malheur au maréchal des logis qui se fût avisé en marquant les logemens à la craie, d'écrire simplement sur la

porte du premier prince du sang : « Monsieur le prince de Condé ; » et non pas « *pour monsieur le prince de Condé !* » car le *pour* appartenait de droit aux membres de la famille et aux cardinaux. Or Lauzun, arrivé des premiers, et se promenant dans les galeries du château de Compiègne, s'arrêta devant une porte où étaient écrits ces mots : « Pour S. E. le cardinal de Coîlin. » La bizarre et satanique fantaisie lui vint à l'esprit d'effacer avec son doigt le *pour* que personne n'eût osé contester au cardinal. Le vénérable prélat n'attachait aucune importance à ces misères terrestres ; mais le duc de Coîlin, l'homme le plus cérémonieux et le plus poli du monde, était un lion furieux contre tout audacieux qui lui retranchait un *iota* dans les honneurs dus à son rang. Il prit donc pour sienne l'offense faite à son frère. Le maréchal-des-logis Cavois, célèbre duelliste, reçut fort mal les vertes réclamations de Coîlin. Une rumeur terrible fit mugir les salles du château, et, sans égard pour la santé du roi qui venait de prendre médecine, il fallut que le débat fût

soumis sur l'heure à S. M. Cavois fut réprimandé, comme cela était inévitable. Pendant une soirée entière on parla de cette grave affaire. Lauzun se montra si profond dans la question du *pour* que personne n'aurait soupçonné son espièglerie, s'il ne l'avait avouée de lui-même.

— Cet homme, disait Dangeau, en le regardant de travers, est le mauvais génie de la cour; le démon de la destruction le pousse.

— Il faut lui pardonner ces manies, pensait le roi. Il est inconsolable, dévoré d'ennui, de dépit et de regrets d'avoir perdu nos bonnes grâces.

Tout le monde connaît l'histoire du ridicule chapeau gris que Lauzun fit mettre à M. de Tessé, nommé colonel-général des dragons. Saint-Simon et bien d'autres l'ont racontée. Elle prouve encore que l'audace de Lauzun allait croissant; qu'il s'était mis presque ouvertement en guerre avec les saints devoirs de l'étiquette, et qu'il osait commettre ses sacrilèges sous les yeux même de S. M.

Sa grande fortune, sa table excellente, sa

magnificence en toutes choses lui avaient permis de se former une cour composée de tout ce qui était jeune et spirituel. La Maintenon et le roi, tombés dans une extrême dévotion, ne donnaient plus de fêtes; l'ennui était devenu un devoir, et si S. M. n'avait pas daigné établir une inquisition très sévère sur la conduite de chacun, on aurait négligé Versailles. Malheur aux dames qui se seraient dispensées de paraître au salut chaque soir! — Pour s'y faire mieux remarquer elles imaginèrent de poser sur leurs chaises de petits bougeoirs qui éclairaient leurs visages, et la Maintenon prenait note des absentes; mais une fois hors de la chapelle, on courait se plonger jusqu'au cou dans la galanterie et la débauche de bon ton. Cependant la marche ordinaire des modes étant d'arriver à l'exagération, Lauzun poussa celle des orgies jusqu'à la fureur. Comme il les conduisait en maître consommé, il traitait journellement la moitié de la cour. Des princes du sang tombaient gorgés de ses vins et sous sa table. Le jeu, qui était aussi une rage, rendit Lauzun l'ami du jeune duc de Chartres,

parce que lui seul pouvait mettre sur le tapis des sommes dignes de ce prince, qui causa souvent de l'embarras au roi son oncle par ses dettes. Nous aurions renoncé à parler de cette partie de la longue vie du duc de Lauzun, si l'étude ne nous avait donné la conviction que ce personnage singulier, au milieu de sa dissipation et de ses folies, était alors poursuivi par une grande et horrible pensée. Il se vengeait de l'humaine espèce entière, et de chacun de ses ennemis en particulier. Il est aisé de le reconnaître à la conduite étrange qu'il tint pendant les malheurs qui accablèrent la France dans les dernières années de Louis XIV. Les armes du prince Eugène avaient pénétré jusqu'au milieu du royaume. Les finances étaient épuisées; l'armée découragée par les revers et l'incapacité de ses généraux. Le roi, par une incroyable manie de jalousie, ne voulait plus confier ses portefeuilles et ses commandemens qu'à des hommes sans talent. La détresse de la cour devint telle que tout le monde vendit son argenterie et en fit porter le montant au trésor. Sur les tables des ducs

on ne servait plus que de la faïence et de l'étain ! Lauzun seul donna de splendides repas avec des plats d'argent et des couverts de vermeil.

— Messieurs, dit-il aux convives, tant de vaisselle n'aurait pu tenir sous les jupons de la Maintenon ni sous la calotte d'un confesseur, c'est pourquoi je me suis décidé à la garder.

L'audace de ces propos ne fit point déserter le souper. Le duc de Chartres, qui était présent, soulevant son verre, répondit par la proposition d'une santé qu'on but avec acclamation, et dont les termes étaient si injurieux pour madame de Maintenon que la décence ne nous permet pas de les répéter.

Un jour il y avait débauche au Palais-Royal. Monsieur était mort depuis six mois, et son fils, devenu duc d'Orléans, reprenait sa vie dissipée. Le soleil d'hiver, à son lever, retrouva les fenêtres éclairées; de pâles figures, bouleversées par la fatigue, essayaient de sourire devant les cartes qui venaient de ruiner la moitié des assistans. Les amis du prince,

Brancas, Noailles, Nocé, l'abbé Dubois, étaient encore attablés, et vociféraient les plus hideuses ordures. Toutes les cervelles étaient troublées ; toutes bouches bégayaient ; les verres étaient brisés. Au milieu de leur ivresse, quelques buveurs à demi-noyés, retrouvant un éclair de raison, virent avec étonnement Lauzun qui se promenait fièrement, et poussait des rires sataniques. Barbésieux, son ennemi, se sentant capable encore de contenir quelques bouteilles, osa lui porter un défi. Les plus malades furent saisis d'horreur en voyant les rasades que se versaient les deux jouteurs ; mais bientôt Barbésieux ayant roulé à terre, ils s'imaginèrent que c'était un rêve, et s'endormirent.

En retournant chez lui, Lauzun rencontra l'un de ses petits neveux, Armand de Biron, qui, pour suivre la mode, s'était enivré avec d'autres enfans de son âge, et chancelait le long des murailles. Il le prit par la main et le conduisit dans la salle où gisaient encore les convives qu'il venait de quitter :

— Regarde cela, petit misérable, dit-il à

l'enfant; regarde ces êtres plongés dans un état voisin de la mort; écoute les sons affreux qui sortent de leurs poitrines oppressées; vois leurs traits décomposés comme ceux des damnés, ces rides profondes sur leurs jeunes visages; la débauche est dans les cavités de leurs yeux; la corruption, poussée jusqu'à l'abrutissement, est étalée sur toutes ces faces. Cet homme qui pousse des gémissemens étouffés, c'est le marquis de Barbésieux.

En parlant ainsi, Lauzun souleva la tête du ministre.

— Eh! Dieu du ciel! ceci n'est pas un hoquet, c'est bien le râle de la mort. Voici son dernier soupir. Regarde cela, Biron, et souviens-toi de cette scène.

Le lendemain, le Mercure apprit aux gens de ville que le ministre de la guerre avait rendu l'âme à la suite d'une orgie. Malgré la leçon donnée à son neveu et la menace de le déshériter, Lauzun ne put empêcher le petit Biron d'être un libertin.

Le duc d'Orléans et ses amis n'étaient pas gens à s'effrayer pour peu de chose, et les

débauches reprirent avec plus de force après la mort du jeune ministre. Un soir, M. de Nocé, tout-à-fait ivre, frappa sur l'épaule de son altesse avec familiarité. Quand la débauche touchait à son paroxisme, on ne connaissait plus ni le rang ni l'étiquette.

— Hola ! Philippe, mon garçon, s'écria le roué ; réponds un peu à ceci : Veux-tu être roi de France ?

— Non, par Dieu ! répondit le prince. Que diable ferais-je d'un trône ?

— Tu en ferais la place d'honneur d'une table bien servie, et nous serions tous au plus haut bout. Moi je mangerais les sceaux, Brancas boirait les finances, Lauzun jouerait la guerre, et le royaume ferait une immense ripaille, depuis la Manche jusqu'aux Pyrénées.

— Tu es un sot, mon petit Nocé : à peine si j'ai le temps de vivre tant nos occupations se multiplient. Mes maîtresses se plaignent que je les néglige ; la collation n'est pas digérée quand arrive l'heure de se remettre à table ; et tu voudrais encore m'assommer des ennuis

et des travaux d'un gouvernement ! J'aimerais mieux être un porte-balle, te dis-je. Le dauphin, mon cousin, est en bonne santé; le duc de Bourgogne, son fils, a des enfaus; et, grâce à Dieu, je ne suis point menacé de monter jamais sur cet escabeau incommode où on ne saurait dormir.

— Moi, je te dis que tu seras roi, et je bois au sacre de Philippe d'Orléans.

— Buvons, tous.

— Que le diable m'en préserve !

— Mes amis, écoutez ce qu'a prédit le sorcier Pietro, disciple d'Exili, inventeur des meilleurs poisons, et connaissant l'avenir comme ses poches; écoutez cela, Messieurs, avec respect. — Dubois, ôte ta calotte. — Pietro a lu clairement dans un verre d'eau cet oracle superbe : « La France perdra tous ses fils et deviendra la maîtresse de son neveu. »

— Vivat ! Messieurs, allons voir le sorcier; que Philippe prenne un déguisement, et nous jugerons de l'habileté de ce saint ermite.

— C'est cela, partons.

Le duc de Saint-Simon causait le lendemain avec Philippe d'Orléans, dans l'embrasure d'une fenêtre de Versailles; le prince racontait en riant qu'un sorcier lui avait prédit que le sceptre de Louis-le-Grand passerait par ses mains, et Saint-Simon consignait dans ses mémoires, cet oracle dénué de toute apparence de raison. Cependant Lauzun et Baraille, enfermés ensemble, en parlaient comme d'une chose fort sérieuse.

— Que faut-il faire? disait Lauzun, qui paraissait vivement agité. Dois-je mettre ici un terme à ma vengeance, ou bien la laisserai-je poursuivre son cours?

— Ne vous mêlez pas de tout cela, répondit Baraille. Vous avez refusé d'entrer dans le complôt, la responsabilité ne peut plus peser sur vous. D'ailleurs ces roués sont des fanfarons de crime. Ils ne songent peut-être déja plus à l'exécution.

— Ce sont des hommes sans cœur et sans frein, Baraille.

— Mais êtes-vous bien sûr que ces jeunes

gens soient capables d'autre chose que d'étourderie et d'imprudence?

— C'est avec étourderie qu'ils ont d'abord parlé d'empoisonner les enfans du roi ; c'est par imprudence qu'ils m'ont confié leur projet le verre à la main ; c'est par légèreté qu'ils ont conduit le prince chez leur prétendu sorcier ; mais ils exécuteront le crime aussi bien que si c'était une folie, une étourderie ou une imprudence. Ma haine faiblit à cette pensée honteuse et souterraine du poison. Nous devenons vieux, Baraille. La mort viendra bientôt nous chercher, et s'il faut qu'elle nous berce éternellement dans ses bras en nous reprochant une monstrueuse action, s'il faut que le souvenir d'un meurtre soit enfermé avec nous sous le couvercle de plomb d'un cercueil, que deviendrons-nous dans le monde inconnu dont nous approchons? — Non, ces crimes ne se feront pas. Je ne veux pas qu'ils s'exécutent. O Louis! oppresseur que j'ai maudit pendant dix ans au fond d'un cachot, voici donc ma vengeance grandie comme une hydre gigantesque ! elle roule donc enfin

ses mille anneaux autour de toi ! elle est prête à te dévorer toi et ta famille ! Je triomphe donc enfin ! — Mais mon triomphe sera complet lorsque je t'aurai sauvé de la gueule du monstre. Je n'entends pas que des hommes qui ne sont que mes instrumens s'avisent d'aller au-delà de mes volontés. Je te pardonnerai, je te permettrai de vivre : c'est la plus cruelle des vengeances qu'un pardon dédaigneux, et je puis enfin te l'accorder à mon tour. Tu ne seras pas à mes pieds pour l'obtenir ; mais que m'importe? je n'en suis pas moins le roi et toi l'esclave.

Lauzun vint à bout d'empêcher pour un temps l'exécution des attentats abominables projetés par les roués du Palais-Royal. Ces hommes vicieux lui portaient trop de respect pour mépriser ses ordres et ses conseils ; mais, comme cela arrive toujours entre gens dépravés, sitôt que le maître se fut montré plus faible que ses disciples, il perdit son empire sur leur esprit. On le traita comme un être craintif et sans énergie ; on se félicita de l'avoir surpassé, et les complots furent tramés

de nouveau sans sa participation. Le procès de la Brinvilliers, les crimes d'Olympe Mancini, les noirceurs que la Chambre ardente avait mises au jour, avaient causé d'abord un scandale et une épouvante universels; mais bientôt on s'était habitué aux idées de meurtre et d'empoisonnement : plus d'une dame suivant assidûment les offices divins, cachait dans ses tiroirs de la poudre de succession. Il y avait des poisons qu'on administrait par les odeurs, d'autres dans les boissons. On ne tuait pas toujours les gens pour recueillir leur héritage ou épouser leurs femmes; on en tuait sans aucune raison; quelquefois même par un motif de générosité, pour rendre service à un ami. La fièvre d'imitation, dont les philosophes ne se sont jamais assez occupés, faisait alors d'effrayans ravages.

La mort vint au devant des desirs des roués en emportant le Dauphin; mais quoique cette mort fût naturelle, le mot de poison circula dans les rumeurs populaires, et le duc d'Orléans fut aussitôt soupçonné. Deux dames de la cour qui se partageaient l'amour de ce

prince, ou plutôt, qui prenaient part à ses débauches, furent reconnues enveloppées de larges mantes et sortant de la maison d'un chimiste.

Le lecteur aurait frissonné d'horreur, s'il avait vu l'abbé Dubois et ces deux femmes, enfermés ensemble, préparer avec soin et précaution certaines poudres qui devaient être mêlées au tabac, aux parfums ou aux alimens des enfans du roi. Parmi les intimes du Palais-Royal, on faisait parade de la dissolution et de l'impiété; on parlait de tous les crimes avec une insouciance affectée; mais le moment de l'exécution venu, quel être pourrait ne pas tomber dans la crainte et l'hésitation?

— Prenez garde en ouvrant cette boite, disait madame de Parabère. Versez quelques grains de cette poudre sur ces fleurs.

— Doucement. — Point de précipitation.

— Oh! comme vos mains tremblent, ma chère!

— Quel enfantillage, dit l'abbé Dubois!

— Vous êtes pâle comme un mort l'abbé!

— Comme un mort! la vilaine comparaison, madame!

— En vérité, j'étouffe. Je ne puis respirer. Jamais, jamais au milieu des bacchanales, le cœur de la Parabère, rongé de vermine, n'avait fait de ces soubresauts violens, comme un navire qui va échouer; jamais dans l'ivresse et le désordre des orgies sa poitrine n'avait été oppressée, ni ses nerfs agités comme ils l'étaient dans cet instant où elle tripotait sa pharmacie.

Monseigneur n'avait trouvé jamais dans le roi qu'un monarque, et non un père; mais après la mort du dauphin, le duc de Bourgogne son fils, et surtout l'aimable petite duchesse, étaient devenus les enfans gâtés du roi et de la Maintenon. On a prétendu même que cette tendresse avait été poussée à un tel excès que plus d'une fois la jeune princesse avait eu l'honneur de s'asseoir sur les genoux de sa majesté pour recevoir des caresses paternelles. Dangeau n'a pas assez approfondi ce point important dans son journal. Ce qui justifie le doute, c'est l'histoire bien connue de la fausse couche que le roi fit faire à sa petite-fille en la forçant d'aller à Marly lorsqu'elle

était malade et fort avancée dans sa grossesse. On sait que l'étiquette ne permettait point que le roi s'en fût à Marly sans la famille; on ne peut donc pas s'étonner que personne n'ait eu l'idée de laisser la princesse faire ses couches en repos; aussi sa majesté avait-elle eu un moment d'humeur terrible lorsqu'on vint tout en émoi lui annoncer que la petite duchesse était blessée et en danger de mort.

— Eh ! que m'importe qui me succédera, avait dit le roi? — qu'elle meure si elle veut; je serai libre au moins, après cela, d'aller où il me plaira sans qu'on m'oppose mille difficultés.

Il est vrai que cette aventure était déjà ancienne et que l'âge avait pu amollir le caractère un peu dur de Louis XIV. Il paraît même certain que ce prince donna des preuves de sensibilité non équivoques pendant les malheurs qui frappèrent ses enfans à la fin de son règne.

— Baraille, mon ami, disait Lauzun un soir, voyez-vous cette famille royale qui joue paisiblement à la *bassette* au fond de ce salon?

Voyez-vous ce vieillard couronné qui croit tenir entre ses mains la destinée du plus fier comme du plus humble de ses gentilshommes? — Ces gens-là me doivent la vie, mon cher lieutenant. Cette vie qu'ils emploient si futilement, et qu'ils croient si précieuse, je n'avais qu'à laisser aux choses leur cours pour qu'elle leur fût arrachée à tous et par violence. Voyez-vous ce jeune prince qui sourit obligeamment au comte de Nocé? Il ne se doute pas que celui qui le salue avec tant d'humilité l'aurait dépêché pour l'autre monde, si je ne m'y étais opposé!

C'était dans l'instant même où Lauzun faisait ces réflexions, que M. de Noailles offrait à la duchesse de Bourgogne cette fameuse boîte d'or dont parle Saint-Simon, et qu'on ne put jamais retrouver lorsque la princesse se fut retirée en se plaignant de subites et cruelles douleurs de tête; le lendemain, la petite fille du roi était morte. En annonçant cette nouvelle à sa majesté, le duc de Bourgogne portait sur son visage des signes certains d'une mort prochaine: il suivit sa femme

dans la nuit. Il restait trois rejetons royaux ; deux moururent, et on ne sait quel miracle sauva le troisième. Une seule procession funèbre conduisit à Saint-Denis quatre enfans de France. La populace assemblée devant le Palais-Royal brisait à coups de pierres les vitres de Philippe d'Orléans ; les malédictions arrivaient aux oreilles de ce prince, qui pleurait amèrement, et faisait des vœux pour la conservation des jours du petit Louis XV. Les trois médecins du roi déclarèrent que les cadavres offraient des traces évidentes de poison.

— Je n'en voulais pas tant, s'écria Lauzun en regardant le ciel ! — J'ai mis en jouant le feu à la Sainte-Barbe, mais j'ai bien souffert au fond de mon cachot ! — *Fiat voluntas tua !*

Depuis ce jour le duc de Lauzun abandonna tout-à-fait la cour. Il se retira dans un de ses hôtels, situé près du couvent des Petits-Augustins. Une révolution parut s'opérer dans son caractère : il devint aussi calme, aussi grave qu'il avait été impétueux et in-

quiet; il aima la solitude plus qu'il n'avait recherché le bruit et l'agitation; il ne voyait plus que Baraille et madame de Lauzun.

Lorsqu'on lui annonça la mort de Louis XIV, il tira son épée, et courant sur le page qui lui apportait cette nouvelle :

— Tu mériterais d'être tué sur la place, s'écria-t-il, petit misérable! Comment oses-tu avancer une pareille chose? Le grand roi! le soleil des soleils! le maître du monde serait mort, et le monde resterait debout! Tu es un imposteur, et je vais te punir pour tes blasphêmes.

— Rien n'est plus vrai pourtant, monsieur le duc.

— Et qui donc a pu trancher des jours si précieux?

— C'est notre seigneur, monsieur le duc.

— Et on n'a pas fait arrêter Dieu par monsieur le capitaine des gardes! Ah! on voit bien que je n'ai plus ma compagnie, et que je n'étais point de service.

Cependant, quand Lauzun connut les détails des scènes étranges et scandaleuses du

service du feu roi, les rires indécens dans les carrosses, le cercueil heurté, la partie de chasse des mousquetaires dans la plaine de Saint-Denis, il fit de tristes réflexions sur les vanités humaines. Souvent on l'entendit assurer que si les hommes connaissaient le revers de la médaille, ils ne se donneraient pas tant de peine pour réussir dans leurs vains projets, pour se faire une fortune dont la vieillesse et l'impuissance les empêchent de jouir; pour enterrer des amis et des ennemis dont la mort laisse le cœur du survivant dans une oisiveté et un vide absolu.

XXIII.

Dernière visite à la cour. — Rupture avec le monde, suivie d'une mort à demi-chrétienne. —Le nom de Lauzun.

« J'ai, de ce matin, quatre-vingts ans, « mon cher Lauzun. Nous avons tous deux « trop usé de la vie pour sentir du regret en la « quittant ; je n'éprouve d'autre desir, d'autre « besoin que le repos. Je ne vous suis plus « nécessaire puisque le temps des projets ambi- « tieux est passé ! Vous ne trouverez pas mau- « vais que je songe à prendre mes passe-ports

« pour l'autre monde. Ce soir même je me reti-
« re parmi les bons Chartreux du Luxem-
« bourg. On m'y a préparé une cellule dont
« les lambris sont couverts des belles pein-
« tures de Lesueur. J'y mourrai heureux et
« tranquille. Adieu.

Baraille. »

— Hola ! vite, mes chevaux au carrosse. Nous allons au Palais-Royal.

— Que demande Monsieur ?

— Je veux parler à S.A.R. le régent.

— S.A. ne reçoit point ce soir.

— J'ai les grandes entrées.

— Monsieur n'en profite pas souvent, car je ne l'ai jamais vu.

— Pas de réfléxions, drôle ! et annonce le duc de Lauzun.

Les huissiers, ouvrant toutes les portes avec une gravité respectueuse, conduisirent le duc jusqu'à une petite salle d'où sortaient des clameurs bacchiques et dont l'air était échauffé par les lumières et la fumée des mets. Le régent, était enfermé avec ses intimes.

— Eh ! qui donc vois-je là bas, mes amis,

s'écria le prince ? suis-je à mon heure suprême ou le vin me donne-t-il la fièvre ? je crois en vérité que voici Lauzun. Est-ce bien vous, mon cher, ou si votre âme échappée du purgatoire revient faire la débauche entre deux brulûres ?

— C'est moi-même, monseigneur.

— C'est Lauzun, c'est Lauzun ! vive Lauzun ! avancez un siège. Servez, servez les vins les plus capiteux. Voici la meilleure tête du royaume.

— Lauzun, mon ami, prenez place ; soyez le bien-venu. Vous êtes chez vous ici ; inconstant, infidèle ! Ouf ! je n'en puis plus.

— Je venais supplier V.A.R. de m'accorder une grâce.

— Oui, je vous fais grâce — je fais grâce à tout le monde... Corbleu ! je ne suis pas régent du royaume pour rien, j'espère. — Je veux que le peuple soit heureux...A demain les affaires.—Appelle-moi, Philippe, Lauzun.

— Il faut que vous me donniez de suite une lettre de cachet.

— Oh ! comment cela ? traître ! tu veux

m'arracher une signature par surprise et dans mon ivresse ! — Dubois, informe-toi de ce qu'il désire.

— Ecoutez-moi, Philippe : je n'ai qu'un ami dont la compagnie m'est nécessaire, et l'ingrat veut me fuir en se retirant au couvent des Chartreux. Or vous êtes trop bien avec le diable pour permettre que le ciel triomphe d'une manière aussi éclatante que par la conversion du chevalier Baraille.

— Quoi ! Baraille se fait moine ?

— Il ne faut pas souffrir cela ; Lauzun a raison. Nous demandons tous la lettre de cachet pour arracher Baraille du couvent.

— Eh bien ! donnez-moi du papier. — J'avais juré pourtant de ne jamais écrire à cette heure. — Lauzun, voici la lettre ; mais je ne te l'accorde qu'à une condition ; c'est que tu viendras nous voir comme autrefois. Nous avons perdu la gaîté depuis que tu nous abandonnes. Tiens, je te céderai l'une de mes deux bergères. Regarde-les... — également adorables toutes deux, n'est-ce pas ? choisis, te dis-je, entre la Parabère et la Sabran. Ah !

grand connaisseur ! ton cœur balance entre l'aloyau et le gigot; (1) eh bien ! tu les mangeras tous deux, s'il faut cela pour te ramener dans le sein du Seigneur. Va, brebis égarée.

Lauzun était déjà loin. Le soir même les agens de la police conduisirent chez lui le chevalier Baraille sous bonne escorte.

Le chevalier était un de ces hommes calmes dont l'obstination est inébranlable quoiqu'ils semblent n'opposer qu'une faible résistance. Après huit jours passés près de Lauzun, le desir de la retraite et du couvent lui entra plus profondément que jamais dans l'esprit, et sans doute il aurait pris de nouveau la fuite si le duc n'avait imaginé un expédient pour le conserver près de lui. Le couvent des Petits Augustins était contigü à l'hôtel de Lauzun; on fit percer une porte dans les murs de ce couvent, de sorte que Baraille, devenu moine, pouvait recevoir à toute heure son ami dans sa cellule.

Pendant long-temps encore Lauzun resista

(1) Sobriquets que le Régent donnait à ses deux maîtresses.

aux prières de Baraille qui l'engageait à rompre avec le monde.

—L'exercice m'est trop nécessaire, répondait-il pour que je puisse jamais mener la vie du couvent.

Souvent les gens de cour et les dames, en se promenant dans la forêt de Boulogne, se montrèrent un habile cavalier qui domptait les chevaux les plus sauvages et faisait mille tours d'adresse.

— Savez-vous qui est cet homme, se disait-on? c'est le célèbre Lauzun, il a quatre-vingt dix ans.

— Eh! mon cher duc! sécria un jour M. de Nocé, que je suis aise de vous rencontrer! pourquoi ne venez vous plus au château?

— On s'y couche trop tard pour moi; je deviens vieux, mon cher Nocé; mais qu'avez-vous? seriez-vous malade?

— Je suis perclus, mon cher; usé, comme dit mon médecin. — Je suis réellement plus vieux que vous, et cependant je ne fuis pas le monde pour cela; vous nous reviendrez; vous nous reviendrez.

— Jamais, M. de Nocé. Je ne suis pas un homme de cette époque. On ne porte plus de respect aux vieilles choses aujourd'hui. L'étiquette est méprisée. Les princes ont de petites perruques indignes de la majesté royale. Je gage qu'on ne donne plus le *pour* à MM. les cardinaux et que des parvenus présentent la serviette ; mais sans nous fatiguer l'esprit par des considérations si élevées, jetez seulement un coup-d'œil sur votre personne. Est-il possible que le haut-de-chausses gracieux et riche soit remplacé par cette harde informe que vous appelez une culotte ! Quelle révolution s'est donc opérée dans les mœurs des nations pour que le justaucorps fermé par une ceinture et des agraffes ait pu céder la place à ce simple habit ouvert et dégagé ? Quelques faibles boutons de soie, toujours prets à se rompre, s'opposent à peine au débordement des passions humaines. Ah ! la culotte est l'expression de la corruption de ce siècle sans frein. Un bouleversement universel nous menace. — Adieu ! Nocé. Je crois que je vais me reposer dans quelque couvent, comme un vieux cheval dans une étable.

Les paroles de Baraille firent chaque jour plus d'impression sur l'esprit de Lauzun. Un moine éloquent, animé d'une vive ardeur de prosélytisme, venait souvent se mêler à leurs pieuses conversations.

Le duc se décida enfin à prendre une cellule voisine de celle de son ami. Ce fut une grande affaire que sa première confession ; car depuis plusieurs années il ne s'était pas approché du saint tribunal. Le prêtre écouta de curieuses révélations. Il pâlit plusieurs fois pendant le récit du pénitent. Un moine courbé devant l'autel l'entendit s'écrier :

— O malheureux ! qui pourra vous absoudre ? — les crimes d'une génération entière retomberont sur votre tête !

Plusieurs mois s'écoulèrent avant que Lauzun pût obtenir l'absolution. Trop souvent dans les dialogues avec son guide, il se laissait aller à des souvenirs mondains, à des réflexions de politique, qui causaient au saint homme un grand effroi, et lui faisaient secouer la tête en disant :

— Jamais la grâce ne descendra au fond de ce cœur.

Souvent, lorsque des parens avides cherchaient à voir le vieux duc pour obtenir une belle part sur son testament, il les recevait dans son lit, et feignant plus de contrition qu'il n'en avait, il s'écriait d'une voix lamentable, en se frappant la poitrine :

— O mon Dieu! je ne saurais racheter tous les péchés qu'il m'a fallu commettre pour acquérir mes richesses, qu'en laissant à vos prêtres ces biens méprisables, pour qu'ils en fassent un bon usage.

Et ces plaisanteries sur de graves sujets faisaient encore douter le directeur de Lauzun que cet homme pût jamais réussir à faire son salut. Cependant, avant de mourir, il parut avoir mis de côté toutes les faiblesses terrestres.

La duchesse de Lauzun, qui seule avait la permission de le visiter à toute heure, lui présenta un jour un de ses neveux, en lui disant que c'était le sujet le plus sage et le plus modeste de sa famille.

— Comment vous nommez-vous? demanda Lauzun au jeune homme.

— Henri de Castelmoron.

— Fort bien. — Vous êtes le fils de ma plus jeune sœur. — Mais vos parens n'ont-ils pas de fortune?

— Presque rien, répondit madame de Lauzun; ils lui laisseront à peine quinze cents livres de revenu.

— Et vous dites que c'est un garçon sage, dévot et sans ambition?

— Un jeune homme parfait.

— Ah! je vous félicite, mon ami. Gardez votre modestie comme le plus précieux de tous les trésors. L'ambition et la soif des richesses mènent tout droit à l'enfer. Si j'échappe à la perdition éternelle, c'est par une miraculeuse grâce du Seigneur. Je ne veux point que vous couriez les dangers où sont exposés les riches de la terre. Le royaume des cieux sera pour vous. Recevez ma bénédiction, mon ami; j'ajouterai à votre modique revenu une somme annuelle de deux mille livres. Biron, mon autre neveu, est un libertin, un prodigue, un joueur, un homme actif et violent; s'il manque d'argent, il fera des dettes,

se jettera dans la crapule et déshonorera son beau nom : c'est à lui que je laisserai ma fortune.

Quand il sentit l'approche de la mort, Lauzun fit venir Armand de Gontaut-Biron, et le fit asseoir près de son lit :

—Biron, lui dit-il, l'aïeul de ton père a vendu ses biens pour guerroyer côte à côte avec Henri IV ; il fut un modèle de courage, de patience, de dévoûment et de générosité tant qu'il mena cette rude vie. L'ambition lui vint en tête lorsqu'il était déja riche, puissant, ami du roi ; le dégoût et l'ennui le tourmentèrent au sein de la grandeur. Il a vilainement trahi le meilleur des princes : il est mort sur l'échafaud. Ne fais pas comme lui, Biron. Moi, je fus long-temps un petit gentilhomme provincial. Je me suis élevé gaîment, au milieu des danses de la cour, jusqu'à devenir aussi l'ami d'un roi, et l'ambition m'a dévoré à belles dents, lorsque j'étais gorgé d'or et d'honneurs que j'aurais à peine osé rêver à ton âge. Jamais je ne fus si heureux qu'au temps où je n'étais qu'un hobereau ne possédant pas

un sou. Ne fais donc pas comme ton oncle Lauzun; regarde au-dessous de toi et non au-dessus. Mon neveu, je te laisse une fortune de quatre millions; jouis-en de ton mieux, et ne va pas t'embarrasser la tête d'inutiles projets que la mort viendrait renverser. Adieu, Biron.

— M. le duc n'a plus qu'un instant, murmura un médecin.

— Mon frère, dit le confesseur, c'est à présent qu'il faut élever vos pensées vers Notre Seigneur.

— Monseigneur, répondit le moribond qui perdait le fil de ses idées, monseigneur! le roi votre père a méconnu mon amitié.... sa jalousie est la seule cause... la droite de sa majesté m'appartient... je suis capitaine des gardes.... Cécile.... quoi qu'on en puisse dire, j'étais né pour être l'amant d'une reine toute puissante...

— Ah! que faites-vous, malheureux! s'écria le moine saisi d'horreur.

— Pardieu! je meurs; voilà tout.

Le duc de Lauzun était mort. Baraille lui survécut de quelques jours seulement.

Les deux amis furent enterrés dans le jardin des Petits-Augustins, et sur leur tombe commune on vit souvent deux femmes agenouillées : l'une était la fille du surintendant Fouquet, et l'autre Antoinette de Caumont-Montpensier, abbesse de Saint-Valery, dernier rejeton des Montpensier et des Caumont.

La grande fortune de Lauzun passa, des mains du neveu Armand de Biron, dans celles d'un neveu de ce dernier, qui se fit appeler, pendant quelques années, duc de Lauzun. Comme si le sort s'était souvenu alors de ce nom célèbre, celui qui le portait parvint à la position qu'avait tant désirée son arrière-cousin : il fut l'amant d'une charmante reine de France..., ce qui le conduisit sur l'échafaud révolutionnaire de 1793.

PORTRAIT DU DUC DE LAUZUN

PAR LE DUC DE SAINT-SIMON.

Le duc de Lauzun était un petit homme blondasse, bien fait dans sa taille, de physionomie haute, pleine d'esprit, qui imposait, plein de caprices, d'ambition, de fantaisie; fort noble dans toutes ses façons, méchant et malin par nature, et toutefois fort bon ami, quand il l'était, ce qui était rare, et bon parent; volontiers ennemi, même des indifférens, et cruel aux défauts et à trouver et à donner des ridicules, extrêmement brave, et aussi dangereusement hardi; avec cela dangereux aux ministres, à la cour redouté de tous, et plein de traits cruels et remplis de sel qui n'épargnaient personne.

... L'ennui le jeta dans le gros jeu, et il y fut extrêmement heureux; toujours beau et sûr joueur. Il y gagna fort gros. Monsieur lui permit de venir jouer avec lui au Palais-Royal puis à Saint-Cloud. Lauzun passa ainsi plusieurs années gagnant et prêtant beaucop d'argent fort noblement... Il jouit, le reste de sa longue vie, de ses privances avec le roi, de ses distinctions à la cour, d'une grande consi-

dération; d'une abondance extrême de la vie, du maintien d'un très grand seigneur, et de l'agrément de tenir une des plus magnifiques maisons, et la meilleure table, soir et matin, la plus honorablement fréquentée.

Il s'affligeait alors sans cesse et se disait dans une profonde disgrâce. Il faisait tous les ans une sorte d'anniversaire de sa disgrâce par quelque chose d'extraordinaire. Il en parlait lui-même et disait qu'il n'était pas raisonnable au retour annuel de cette époque qui était plus forte que lui.

... Cette folie de capitaine des gardes dominait si cruellement le duc de Lauzun, qu'il s'habillait souvent d'un habit bleu de galons d'argent, qui, sans être semblable à l'uniforme de capitaine des gardes, en approchait autant qu'il pouvait et l'aurait rendu ridicule si, à force de singularité, il ne se fût rendu supérieur à tous les ridicules.

Il tombait sur tout le monde par des mots acérés les plus perçans. Il avait usurpé un droit de tout dire, de tout faire sans que qui que se fût osât se fâcher.

C'était une santé de fer avec les trompeurs de la délicatesse. Il dînait et soupait à fond tous les jours, faisait grande chère et très délicate, toujours avec belle compagnie soir et matin ; mangeait de tout sans autre choix que son goût, ni de ménagement. La galanterie lui dura fort long-temps.

A plus de quatre-vingt-dix ans il dressait encore des chevaux. On ne finirait pas à raconter de lui... Il se retira dans un petit appartement qu'il avait loué dans l'intérieur du couvent et dans lequel on entrait de sa maison, pour y mourir en repos, inaccessible à madame de Biron et à tout autre femme, excepté la sienne, qui eut permission d'y entrer à toute heure...Quand on le voyait, rien de malpropre, rien de lugubre, rien de souffrant ; politesse, tranquillité, conversation peu animée ; toutefois pour parler de quelque chose, peu ou point de morale, encore moins de son état.

Il défendit avec raison toute cérémonie et fut enterré aux Petits-Augustins.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DU SECOND VOLUME.

XIV. Joie peu obligeante du roi. — La destinée de Lauzun entre les mains d'une fillette. — Catastrophe. 1

XV. Long mémoire adressé à un ami. — Rage impuissante. — Belle tentative et mauvais succès. Découragement. 11

XVI. Nouvelles espérances. — Rencontre inattendue. — On peut trouver du bonheur au fond d'un puits. — Philosophie d'un homme d'intrigues. 55

XVII. — Le mauvais naturel revient au galop. — Plus d'amours platoniques. — Grandes machinations dans un cercle étroit. — Préparatifs de guerre contre un faible ennemi. — Petit hasard qui cause un violent désespoir. 93

XVIII. Entrevue de deux amis. — Lettre du fidèle Baraille. — Désordre parmi les dames. — Campagne brillante. — Gloire acquise à bon marché. — Dangers comme on en peut courir sans péril. 117

XIX. La fortune de Lauzun paraît fort malade. — Deux belles dames se caressent et se haïssent. — Conversation décisive entre un prisonnier et une femme abandonnée. — Liberté. — Nuit tumultueuse. 19

XX. Présentation d'un homme comme la cour n'en avait jamais vu. — Le souper d'un paralytique. — Terrible vengeance contre un ennemi femelle. — Mademoiselle pleure dans le sein d'un ami. — Évènemens singuliers. — Mauvaise conduite. 201

XXI. La perte la plus cruelle que puisse faire une

femme. — On peut passer par Londres en allant de Paris à Versailles. — Comment Baraille donne les coups de poing. — Une reine au cabaret. — Le titre de duc. — Position brillante. 245

XXII. Perfides éloges qui causent une mort violente. — Sacrilèges. — Le mauvais génie de la cour. — Empoisonnemens. 287

XXIII. Dernière visite à la cour. — Rupture avec le monde, suivie d'une mort peu chrétienne. — Le nom de Lauzun. 333

Portrait du duc de Lauzun, par le duc de Saint-Simon, 347

FIN DE LA TABLE DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

LAGNY. — Imprimerie d'A. Le Boyer et Ce (1835).

1/4
3/4

LIBRAIRIE DE DUMONT.

EN VENTE :

VEILLÉES D'HIVER, par MM. A. Dumas, C. Nodier, Michel Raymond, F. Soulié, P. Chasles, le Bibliophile Jacob, L. Gozlan, Barginet, E. de Pradel, A. de Calvimont, G. Arago, F. Hennequin, A. Urbain, Charles Rabou, E. Monce et mesdames Desbordes-Valmore, Élisa Mercoeur, 4 vol. in-12, papier des Vosges satiné. 10 fr.

CATHERINE II, par la duch. d'Abrantès, 1 vol. in-8. 7 fr. 50 c.

LE COMTE DE TOULOUSE, par Frédéric Soulié, auteur du Vicomte de Béziers et du port de Créteil, 2 vol. in-8. 15 fr.

ANNUAIRE CHRONOLOGIQUE UNIVERSEL, par M. C. Cauchois, in-8. 6 fr. 50 c.

LE BON VIEUX TEMPS, par P. L. Jacob, bibliophile, 2 vol. in-8. 15 fr.

LE JUSTICIER DU ROI, par V. P. de la Madeleine, 2 vol. in-8. 15 fr.

HISTOIRES CONTEMPORAINES, par la duchesse de d'Abrantès, 2 vol. in-8. 15 fr.

ISABEL DE BAVIÈRE, par Alexandre Dumas, 2 vol. in-8. 15 fr.

SCÈNES POPULAIRES, par Henri Monnier, 2 vol. in-8. 3e édition. 15 fr.

MONSIEUR LE MARQUIS DE PONTANGES, par madame de Girardin (Delphine Gay), 2 vol. in-8. 15 fr.

LE CAFÉ PROCOPE, par Roger de Beauvoir, 1 vol. in-8. 7 fr. 50 c.

SAVINIE, par madame Camille Bodin. 2 vol. in-8. 15 fr.

MEMOIRES D'UN CAVALIER, par James, auteur de Richelieu, traduits par M. Defauconpret. 2 vol. in-8.

SOUS PRESSE :

Le 3e et 4e des **IMPRESSIONS DE VOYAGE,** par A. Dumas.

SCENES DE LA VIE ANGLAISE par madame Desbordes-Valmore, 2 vol. in-8.

SCENES DE LA VIE ESPAGNOLE, par la duchesse d'Abrantès, 2 vol. in-8.

SCENES DE LA VIE HOLLANDAISE ET BELGE, par MM. Alphonse Royer de et Roger Beauvoir; 2 vol. in-8.

JEAN ANGO, par Touchard-Lafosse, 2 vol. in-8.

UN ÉTÉ A MEUDON, par Frédéric Soulié, 2 vol. in-8.

SOUVENIRS D'ANTONY, par Alexandre Dumas. in-8.

OUVRAGES DE P.-L. JACOB.

(BIBLIOPHILE)

UNE FEMME MALHEUREUSE, roman de mœurs :

Première partie. — Fille et Femme, 2 vol. in-8.

Deuxième partie. — Amante et Mère, 2 vol. in-8.

LA FOLLE D'ORLÉANS, Histoire du temps de Louis XIV, 2 vol. in-8.

MEDIANOCHE, 2 vol. in-8.

LES DEUX FOUS, deuxième édition, augmentée d'une Histoire des Fous en titre d'office, 2 vol. in-8.

Lagny. — Imp. d'A. Le Boyer et Ce.